

***Brûlée vive, Le voile de la peur et Insoumise: L'émancipation des femmes
opprimées provenant des pays en voie de développement***

by

Janelle Hague

A Thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of

The University of Manitoba

in partial fulfillment of the requirements of the degree of

MASTER OF ARTS

Department of French, Spanish and Italian

University of Manitoba

Winnipeg

Copyright © 2015 by Janelle Hague

Remerciements

En premier, je dois remercier le Professeur Louise Renée, de l'Université du Manitoba, de m'avoir initiée à une philosophie féministe existentialiste à laquelle je ressentais une affinité. Cette introduction au féminisme et à l'existentialisme m'a permis d'évoluer à la fois personnellement et professionnellement. Mme Renée était toujours disponible afin de m'aider lors de mon parcours. Son appui constant, ses connaissances dans le domaine de la littérature et de la philosophie féministe, sa capacité d'expliquer des nouveaux concepts complexes, son dévouement à sa carrière méritent une reconnaissance au nom de ce projet. J'aimerais également remercier toutes les femmes, auteures des témoignages analysés dans ce mémoire de maîtrise, pour leur courage incontestable. Leurs expériences encouragent les autres à lutter contre l'oppression.

Abrégé

Cette thèse de maîtrise porte sur l'oppression des femmes provenant des pays en voie de développement et a comme but d'éveiller la conscience des gens à ce sujet. Une explication détaillée de la philosophie féministe existentialiste de Simone de Beauvoir sera donnée en se référant aux œuvres *Pyrrhus et Cinéas*, *Pour une morale de l'ambiguïté*, et *Le deuxième sexe*. Suite à cette explication, les témoignages de trois femmes provenant de différents pays seront analysés. Dans le premier, il s'agit de l'œuvre de Souad, *Brûlée vive*, de la Cisjordanie. Le deuxième est intitulé *Le voile de la peur*, signé Samia Shariff, de l'Algérie. Enfin, la troisième œuvre est celle d'Ayaan Hirsi Ali, d'origine somalienne. Chaque témoignage se concentre sur des difficultés précises : l'analphabétisme et les crimes d'honneur ; le mariage forcé et les difficultés de l'immigration ; la religion musulmane oppressive et le danger de s'y opposer. De plus, nous allons brièvement faire référence à deux autres œuvres qui évoquent les mêmes difficultés, dont les origines sont de l'Arabie Saoudite et du Maroc : *Défigurée* de Rania Al-Baz et *Mariée de force* de Leila. L'analyse des témoignages féminins sera faite afin de démontrer la possibilité d'émancipation pour les femmes des pays en voie de développement et la pertinence de la philosophie de Simone de Beauvoir.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	ii
Abrégé	iii
Introduction	1
Chapitre 1. Simone de Beauvoir : Une philosophie encore pertinente de nos jours	11
Chapitre 2. <i>Brûlée vive</i> de Souad : Des ruses de l'analphabétisme aux crimes d'honneur	37
Chapitre 3. <i>Le voile de la peur</i> de Samia Shariff : Les difficultés de l'immigration	58
Chapitre 4. <i>Insoumise</i> de Ayaan Hirsi Ali : Une femme à l'image de Beauvoir	82
Conclusion	107
Œuvres consultées	119

Introduction

Le féminisme n'est certainement pas un nouveau concept. C'est un phénomène qui existe depuis le 19^{ème} siècle et qui est toujours en évolution. Comme tout autre mouvement activiste, on doit constamment faire des ajustements à nos buts. Les grandes victoires du féminisme mènent à de nouveaux buts, voire à de nouvelles « vagues ». Bien que les femmes aient fait beaucoup de chemin, elles en ont encore beaucoup à faire avant d'atteindre le même niveau que les hommes, spécialement les femmes provenant des pays en voie de développement.

Le féminisme est reconnu comme ayant eu trois différentes vagues jusqu'ici. La première vague féministe est lorsque les femmes ont obtenu le droit de vote, où elles ont enfin été reconnues comme étant des « personnes ». Cette vague s'étend entre les années 1870 et 1930. Une femme célèbre lors de cette période est Nellie McClung. C'est grâce à elle que les femmes ont obtenu le droit de vote au Canada. Nellie McClung demeure une figure féminine importante encore à notre époque. On enseigne toujours sa contribution importante dans les écoles publiques au Canada.

La deuxième vague féministe se situe entre les années 1930 à environ 1980. L'année qui met fin à la deuxième vague n'est pas une date précise. La fin de cette vague est entre les années 1980 et 1990. Cette période se concentre sur l'égalité des sexes, particulièrement dans le monde du travail : il s'agit surtout d'une lutte économique-politique. Entre autres, les écrivaines les plus reconnues de cette époque sont Simone de Beauvoir, Judith Butler et Betty Friedman. Ce mémoire de maîtrise se concentrera sur la philosophie féministe de Simone de Beauvoir.

Comme mentionné ci-dessus, l'année d'entrée de la troisième vague mène à un certain désaccord. La majorité des écrivains et écrivaines croient que cette vague débute vers 1990. Lors de cette troisième vague, l'accent se déplace de la lutte pour l'égalité des sexes à l'oppression commune de toutes les femmes, peu importe leur diversité, c'est-à-dire peu importe leurs différences religieuses et culturelles. Malheureusement, cette vague mène à beaucoup de controverses, même entre les gens qui font des recherches dans le domaine du féminisme.

Plusieurs ouvrages abordent les origines de la 3^e vague, soit en traitant de celle-ci comme étant liée au succès de la 2^e vague féministe (dans une optique de continuité ou de changement), soit comme étant liée aux contradictions de la 2^e vague du féminisme (dans une optique de rupture) (Mensah 2005).

La deuxième optique où l'on mentionne une rupture semble aller à l'encontre du but commun des féministes : les droits de la femme. Les femmes, voire tous les gens, doivent travailler ensemble afin d'atteindre leurs buts. On dépend les uns des autres et on doit s'entraider. Certaines féministes de la troisième vague critiquent les écrivaines féministes de la deuxième vague d'avoir omis les différences culturelles des femmes autour du monde, voire d'avoir exclu une certaine diversité d'expériences féminines. Avec cela, certains croient que la philosophie de Beauvoir n'est plus pertinente, qu'elle est démodée, ou dépassée. Heureusement, de manière générale, la troisième vague féministe est une prolongation de la lutte des droits de la femme qui traite des questions telles que les droits de reproduction de la femme, l'importance d'une présence politique féminine, le droit de vivre sans violence, le rôle de la sexualité, l'image du corps de la femme, etc. (Mensah, 2005).

Les deux premiers articles de la Déclaration universelle des droits de l'humain de 1948 déclarent: « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits » et : « Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamés dans la présente Déclaration, sans distinction aucune, notamment de race, de couleur, de sexe, de langue. » Cela dit, il est évident que les femmes n'ont pas encore obtenu ce statut d'égalité comme être humain. Le féminisme de nos jours est aussi important qu'il l'était autrefois. Ayaan Hirsi Ali explique très bien cette importance lors de sa conférence en Australie en avril 2013. Elle déclare que les femmes occidentales ont fait énormément de progrès et qu'il y a beaucoup de raisons pour lesquelles on devrait célébrer ces succès. Par exemple, elles sont libres et égales aux hommes devant la loi, l'éducation des femmes est obligatoire et protégée par la loi, la naissance d'une fille entame une aussi grande célébration que la naissance d'un garçon, etc. Parfois, nous oublions que ceci n'était pas le cas dans le passé. Il va sans dire que les femmes ont encore du travail à faire dans l'Ouest. Le taux de violence domestique envers les femmes est encore très élevé. De plus, l'immigration de différentes cultures qui n'ont pas entièrement accepté que les femmes soient égales aux hommes devant la loi pose un nouveau défi aux femmes de l'Ouest. D'autre part, le plus grand besoin des féministes est de venir en aide aux femmes, particulièrement dans les pays en voie de développement. Celles-ci ne sont pas traitées comme égales aux hommes et ne sont pas reconnues comme égales aux hommes devant la loi. Elles vivent dans des circonstances pitoyables et plusieurs femmes souffrent d'abus physique quotidiennement. L'éducation des femmes n'est pas obligatoire et elles n'ont aucune éducation dans le domaine de la sexualité. Elles sont complètement isolées et les hommes sont extrêmement hostiles envers elles. Elles sont

trop souvent victimes de crimes d'honneur, ainsi que de plusieurs autres formes d'abus, telle que l'excision. Les femmes ont encore énormément de chemin à faire, en particulier dans le monde en voie de développement.

Deux autres œuvres démontrent très bien l'importance du féminisme autour du monde. Nicholas D. Kristof et Sheryl WuDunn ont écrit *La moitié du ciel : Enquête sur des femmes extraordinaires qui combattent l'oppression*. Cette œuvre relève plusieurs statistiques étonnantes mettant en évidence l'oppression des femmes. Par exemple, voici un extrait effrayant de la préface de cette œuvre :

Trois millions de filles et de femmes sont prisonnières de l'esclavage sexuel.

Ces cinquante dernières années, plus de femmes ont été tuées parce qu'elles étaient des femmes que d'hommes l'ont été sur les champs de bataille du XXe siècle.

Deux millions de petites filles meurent de faim chaque année parce que leurs parents ont préféré nourrir et soigner leurs frères. Une femme meurt toutes les minutes en accouchant.

Toutes les dix secondes, quelque part dans le monde, une petite fille est excisée. [...]

Cinq mille femmes dans le monde meurent chaque année, victimes de crimes d'honneur. En Inde, une femme est brûlée vive toutes les deux heures, et une petite fille meurt à cause de la discrimination toutes les quatre minutes (Kristof et WuDunn IV-V).

Ces chiffres sont scandaleux et démontrent qu'il est essentiel que les femmes, ainsi que les hommes, travaillent ensemble afin de mettre fin à l'oppression des femmes. Kristof et WuDunn ont écrit ce livre dans l'espoir d'éveiller la conscience des gens et de créer un mouvement de lutte afin d'émanciper les femmes. Ils croyaient aussi que l'éducation des femmes était une façon d'éliminer l'oppression des femmes. Parfois, la lecture de Kristof et WuDunn résonne avec la philosophie de Beauvoir :

« Si vous voulez combattre la pauvreté et l'extrémisme, vous devez éduquer et donner du pouvoir aux femmes et les intégrer à l'économie » (Kristof et WuDunn VI). Simone de Beauvoir partage ce même sentiment dans son œuvre *Le deuxième sexe* : « C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète » (Beauvoir 1949 II 587). Beauvoir répète à plusieurs reprises le fait qu'il est important que la femme retrouve un pouvoir économique ainsi que politique.

Comme le font Kristof et WuDunn, Bénédicte Manier, elle aussi, met de l'accent sur les besoins modernes du féminisme dans son œuvre *Quand les femmes auront disparu*. Elle se concentre sur la condition des femmes en Asie et son œuvre révèle des statistiques étonnantes. Manier dénonce l'énorme danger que les Asiatiques envisagent si la situation de la femme ne s'améliore pas. « Socialement, ce célibat forcé pourrait, il est vrai, favoriser une forme mineure de délinquance, due au sentiment de solitude des jeunes adultes sans perspective de mariage » (Manier 155). Manier, elle aussi, côtoie la philosophie de Beauvoir :

[...] de nombreuses ONG visent d'abord à donner une activité rémunératrice aux femmes : il s'agit de les rendre plus indépendantes vis-à-vis de leur belle-famille, capables de prendre des décisions sur leur vie et de démontrer qu'elles ont autant de valeur que les hommes (Manier 168).

Ceci démontre effectivement comment l'indépendance économique d'une femme améliore sa situation. Le sous-titre, « *Mobiliser la société, changer les mentalités* », à la page 171 dans l'œuvre de Manier, accentue la similarité entre sa pensée radicale et celle de Beauvoir. Les deux femmes croient qu'il est essentiel d'aller à la racine du problème, et non de rester à la surface, afin de voir un changement positif à long terme.

Cette étude portera sur trois différents témoignages féminins, et fera référence à deux autres témoignages. Très peu d'études ont été faites sur ce genre. Plusieurs études portent sur des témoignages de guerre, mais non pas sur des témoignages féminins. Maria Nengeh Mensah a fait des études dans le domaine du témoignage, mais ces études se concentrent sur divers types de témoignages. Ses études ne sont pas précisément sur le genre du témoignage féminin. Effectivement, l'importance des témoignages sera démontrée dans les prochaines pages. Les témoignages féminins, tout comme les témoignages de guerre, sont un moyen d'éveiller la conscience des gens afin d'éviter qu'un événement tragique ne se répète.

Trois témoignages féminins seront analysés dans les chapitres suivants. Le premier témoignage sera l'œuvre de Souad, intitulée *Brûlée vive*. Ce témoignage se déroule dans le Moyen-Orient, en Palestine. Souad est une Palestinienne complètement illettrée, analphabète. L'enfance de l'héroïne est remplie d'humiliations, d'esclavage et de soumission. Enceinte avant le mariage, Souad apporte la honte à sa famille. Sa famille décide de la brûler vive afin de réparer leur honneur. Une organisation humanitaire réussit à sauver Souad et à l'emmener en France. L'analyse de ce témoignage se concentrera sur les crimes d'honneur, l'analphabétisme et l'importance des organisations humanitaires.

Le deuxième témoignage s'intitule *Le voile de la peur* signé de Samia Shariff, une femme algérienne née en France. Cette histoire se passe entre la France et l'Algérie. Samia est élevée dans une famille musulmane extrémiste. Son enfance est remplie de souffrances. Mariée de force à l'âge de quinze ans, Samia doit quitter ses études, à son grand désespoir. Suite à ce mariage, les conditions de vie empirent

pour Samia. Le couple déménage en Algérie avec leurs enfants. Ce déménagement apporte encore plus de malheurs à Samia et ses filles. Vivant dans des conditions pitoyables, elles réussissent finalement à s'évader et se rendre en France, où plusieurs nouveaux défis les attendent. Plus tard, elles trouvent refuge au Canada. Ce témoignage se concentre sur les difficultés des musulmanes en France, des mariages forcés et de la religion musulmane extrémiste.

Le troisième témoignage est intitulé *Insoumise* et est écrit par une féministe très reconnue de la troisième vague, Ayaan Hirsi Ali. Ayaan a habité dans plusieurs pays différents au cours de sa vie. Née en Somalie, Ayaan déménage en Arabie Saoudite, en Éthiopie et au Kenya avec sa famille. Plus tard elle s'échappe aux Pays-Bas avec sa sœur et aujourd'hui elle habite aux États-Unis car on menace de la tuer dans son pays de naissance ou dans les Pays-Bas. Ayaan a été élevée dans une famille musulmane traditionnelle où les filles sont défavorisées et où l'honneur de la famille repose sur la virginité de celles-ci. Femme consciente de son oppression, Ayaan dénonce l'islam dès un jeune âge. Femme courageuse et persévérante, elle fait face à plusieurs obstacles lors de son parcours. Aujourd'hui, Ayaan continue à persévérer dans son travail pour l'émancipation des femmes. Ce témoignage se concentre sur l'importance de l'éveil existentialiste pour l'émancipation des femmes et sur l'oppression d'une religion musulmane extrémiste.

Nous allons aussi faire référence à deux autres témoignages lors de cette étude. Le premier sera celui de Rania Al-Baz intitulé *Défigurée*. Rania Al-Baz est une femme arabe de l'Arabie Saoudite provenant d'une famille de la haute bourgeoisie. Étant d'une famille traditionnelle musulmane, elle doit obéir à son père, le maître de

la maison. Al-Baz doit se marier à l'âge de seize ans, ce qui mène à des conditions de vie déplorables. Elle donne naissance à un garçon et elle divorce à l'âge de dix-huit ans, ce qui amène la honte à sa famille. Rania devient déprimée et fait des crises d'épilepsie pendant huit ans. Elle reprend ses forces lorsqu'elle se remet à étudier et à travailler. Elle se trouve un emploi auprès de « Channel 1 » et devient une vedette en Arabie Saoudite. Le père de Rania choisit son deuxième mari. Il était divorcé lui aussi et était très amoureux de la belle Rania. Rania ne consentait pas à ce deuxième mariage, mais elle obéit à son père. Son mari était jaloux et agressif. Il voulait qu'elle arrête de travailler, mais elle ne le pouvait pas car c'est elle qui subvenait aux besoins financiers de la famille. Son mari a fini par la battre si violemment qu'elle s'est retrouvée à l'hôpital, complètement défigurée. La reconstruction du visage de Rania a exigé de nombreuses chirurgies mais ce n'était jamais pareil pour elle. Aujourd'hui, Rania habite toujours en Arabie Saoudite et elle voyage autour du monde afin de parler de ses expériences. Elle travaille pour l'émancipation des femmes, mais elle respecte sa religion et elle aime son pays. Elle croit fortement que ce n'est pas le Coran qui opprime les femmes, mais que c'est plutôt la société.

Un autre témoignage auquel nous allons faire référence est *Mariée de force*, écrit par Leila. Cette histoire est différente des autres histoires étudiées car la majorité de l'histoire se déroule en France. Leila est une femme marocaine musulmane qui habite en France toute sa vie dans une communauté musulmane, mais qui visite parfois le pays de ses parents, le Maroc. La famille de Leila conserve ses traditions, coutumes et croyances religieuses du Maroc, l'honneur de la famille

étant la priorité. Les parents de Leila étaient froids et violents. Comme plusieurs filles de sa communauté, Leila vit dans un environnement complètement isolé. À l'exception de l'école, elle n'a pas le droit de sortir de la maison, particulièrement en soirée. À l'âge de vingt ans, les parents de Leila lui annoncent qu'elle devra se marier à un homme musulman marocain de trente-cinq ans. Pétrifiée, Leila tombe dans un état de dépression, fait des crises de tétanie et essaie même de se suicider. Suite au mariage, la relation entre Leila et son mari se détériore très vite et il devient agressif. Les parents de Leila craignent que son mari ne la répudie. Ce serait la honte ultime pour une famille musulmane. Suite à la naissance d'un fils, la situation conjugale s'aggrave. Il commence à battre Leila et elle essaie de porter plainte, mais ses parents la supplient de retirer la plainte afin de sauver l'honneur de leur famille. Après une longue bataille entre elle et son mari, Leila réussit à se débarrasser de lui, à la grande déception de ses parents. Déçue d'avoir déshonoré sa famille, Leila devient déprimée de nouveau et perd le goût de vivre. Avec le temps, la condition de Leila s'améliore et elle déménage dans un studio seule avec son fils, toujours avec l'appui de sa mère. L'histoire se termine avec une Leila brimée à cause des expériences vécues lors de son enfance et son mariage. Par contre, sa petite sœur ne souffrira pas autant grâce aux expériences de Leila. Les parents de Leila ont réalisé qu'ils étaient trop sévères et ils s'adoucissent en élevant la sœur cadette de Leila.

Dans le chapitre suivant, une explication détaillée de la philosophie de Beauvoir sera explorée afin de démontrer sa contribution au féminisme et sa pertinence de nos jours. Par la suite, une analyse portera sur les trois témoignages

mentionnés ci-dessus. Ces analyses renforceront l'importance de la philosophie beauvoirienne de nos jours, démontreront l'inégalité qui existe entre les sexes dans les pays en voie de développement et identifieront les difficultés des femmes provenant des pays en voie de développement.

Chapitre 1

Simone de Beauvoir : Une philosophie encore pertinente de nos jours

Simone de Beauvoir est née en France, à Paris, le 9 janvier 1908 et est décédée le 14 avril 1986. Elle était philosophe, féministe, intellectuelle, écrivaine et auteure d'une grande variété d'œuvres. Aujourd'hui, Beauvoir est reconnue comme étant une des féministes les plus influentes de la deuxième vague féministe. En 1947, suite à la Deuxième Guerre mondiale, Beauvoir publia *Pour une morale de l'ambiguïté*, une éthique fondée sur la philosophie existentialiste. Dans *Le deuxième sexe*, son ouvrage le plus célèbre publié en 1949, elle défend les droits de la femme et préconise l'émancipation des femmes. Dans tous ses textes, Beauvoir lutte contre les diverses formes d'oppression.

La philosophie de Beauvoir est sujette à beaucoup de controverse et elle avait plusieurs obstacles devant elle. En premier lieu, à cette époque-là, les hommes dominaient, particulièrement dans le domaine intellectuel et dans le domaine de l'éducation. En effet, Beauvoir était la première femme à réussir à l'examen d'agrégation de philosophie en 1929. Deuxièmement, sa relation avec Sartre était problématique parce qu'on la considérait comme la disciple de Sartre. On croyait que Beauvoir utilisait toutes les idées de Sartre et que sa renommée était simplement due à Sartre. Troisièmement, le fait même qu'elle était une intellectuelle française était un désavantage. À cette époque-là, c'était les anglophones qui avaient une plus grande présence dans le domaine de la philosophie. En plus, la philosophie de Beauvoir était exigeante et elle n'avait pas

beaucoup de patience envers ceux qui la trouvaient trop difficile. Grâce aux recherches effectuées depuis une vingtaine d'années, Beauvoir est considérée aujourd'hui comme une grande philosophe qui mérite toute la reconnaissance qu'on lui accorde.

Il est essentiel de reconnaître que nous ne pouvons pas comprendre la philosophie de Beauvoir en lisant seulement une de ses œuvres car elle est très complexe. On doit en lire plusieurs afin de bien comprendre son cheminement philosophique. Beauvoir avoua ouvertement qu'elle avait adopté la philosophie de Sartre. De fait, elle la défendait encore plus qu'il ne le faisait lui-même. Mais Beauvoir a transformé la philosophie de Sartre et a créé sa propre philosophie. Elle a ajouté des aspects complètement absents de la philosophie de Sartre, en particulier sa définition de la liberté. Beauvoir encourageait les gens à critiquer sa philosophie. Elle ne voulait pas qu'on l'accepte sans y réfléchir et sans la transformer pour nos propres besoins individuels. Elle nous invitait à utiliser sa philosophie afin de créer la nôtre, tout comme elle l'avait fait avec la philosophie de Sartre.

Ce mémoire de maîtrise aura comme but de démontrer, en premier lieu, l'importance de ne pas laisser Simone de Beauvoir de côté. La philosophie beauvoirienne n'est pas démodée et elle est très importante pour toutes les femmes autour du monde. Il est certain que le monde a beaucoup changé depuis le milieu du 20^{ème} siècle, l'époque où Beauvoir a écrit *Le deuxième sexe*. Néanmoins, la philosophie de Beauvoir était beaucoup plus avancée que l'on ne le pense. Elle parlait déjà de la situation des homosexuels, un sujet tabou à cette époque, ainsi que

des femmes des pays en voie de développement. Son ouverture aux différences humaines démontre qu'elle était beaucoup plus avancée que son temps.

Également, en deuxième lieu, l'importance du féminisme du 21^{ème} siècle sera révélée à l'aide des œuvres de Manier, Kristof et WuDunn. Il existe un énorme écart entre la situation des femmes occidentales et celle des femmes provenant des pays en voie de développement. Cette différence sera mise en évidence dans cette étude. Le but sera d'éveiller la conscience des gens afin qu'ils soient plus aux aguets à l'égard de la condition de la femme dans les pays en voie de développement.

Les prochaines pages expliqueront la philosophie de Simone de Beauvoir en détail. Aussi, l'importance de la philosophie de Beauvoir à notre époque sera démontrée et sera un des buts principaux de ce projet. Beauvoir était beaucoup plus avancée à son époque qu'on ne le savait. Présentement, la troisième vague féministe est active et il est essentiel de ne pas oublier la contribution de Beauvoir.

Although some feminists argue that we are now in the midst of the third wave of feminism, [...] we cannot overlook the important contributions of Simone de Beauvoir. She began the discussion of gender construction but even more importantly, she was one of this century's greatest thinkers. Her work begins with concrete lived experience. Hers is a literature of commitment, she used her work to awaken the social conscience and question individual responsibility (Scholz 5).

Sa philosophie peut encore aujourd'hui nous aider dans l'émancipation des femmes vivant dans des pays en voie de développement. Nous devons éveiller la conscience des gens autour du monde afin de venir en aide à ces femmes. Nous pouvons utiliser la base de cette philosophie afin d'émanciper les femmes. Comme le disait Beauvoir, nous devons utiliser les projets de transcendance des autres afin de continuer nos propres projets.

Le mouvement de ma transcendance m'apparaît comme vain dès que je l'ai transcendé ; mais si à travers d'autres hommes ma transcendance se prolonge toujours plus loin que le projet que je forme au présent, je ne saurais jamais la dépasser (Beauvoir 1947 303).

L'existentialisme est une philosophie qui analyse la raison d'être des êtres humains. Les existentialistes étudient l'importance de donner un sens à sa vie dans un monde absurde. L'existentialisme prend plusieurs différentes formes. Les auteurs les plus reconnus concernant l'existentialisme sont Søren Kierkegaard, Friedrich Nietzsche, Martin Heidegger, Albert Camus, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

Pour Beauvoir, la conscience est le tout début de l'existentialisme. Beauvoir ne croyait pas que la raison d'être d'un individu était donnée d'avance, ni par Dieu ni par la nature. Beauvoir croyait plutôt que notre raison d'être se développait en existant, en vivant notre vie. C'est en existant et en vivant que nous créons une raison d'être et que nous donnons un sens à notre vie. La vie est un processus continu pour Beauvoir. On continue à se lancer dans la vie, dans nos projets et dans le futur. La transcendance est la preuve que nous avons donné un sens à notre vie, que nous avons vécu d'une façon authentique.

La philosophie de Beauvoir insiste sur le fait que tous les êtres humains sont nés libres, même s'ils n'en sont pas conscients. Nous sommes ontologiquement libres, c'est-à-dire que nous sommes libres de choisir comment agir devant toutes les situations. Mais nous pouvons aussi choisir de vivre comme si nous n'étions pas libres. Pour Beauvoir, la liberté ontologique n'est pas la même chose que la liberté morale, ou *choisir* de vivre selon notre liberté naturelle.

Nous devons être libres afin de nous transcender. La transcendance est nécessaire afin de vivre une vie authentique.

La liberté est la source d'où surgissent toutes les significations et toutes les valeurs ; elle est la condition originelle de toute justification de l'existence ; [...]. Elle n'est pas une valeur toute constituée qui se proposerait du dehors à mon adhésion abstraite, mais elle apparaît (non sur le plan de la facticité, mais sur le plan moral) comme cause de soi : elle est appelée nécessairement par les valeurs qu'elle pose et à travers lesquelles elle se pose (Beauvoir 1947 31-32).

Puisque nous sommes des êtres libres, nous sommes aussi responsables de nos actions. Nous sommes responsables d'agir d'une façon morale et nous devons faire tout ce que nous pouvons pour défendre la liberté des autres.

La philosophie existentialiste féministe de Beauvoir est loin d'être solipsiste, c'est-à-dire complètement axée sur le sujet. Beauvoir met beaucoup d'accent sur l'importance des autres. L'inclusion d'autrui dans sa philosophie est une des contributions les plus admirables de Beauvoir. Selon elle, on ne peut pas avancer dans nos projets sans les autres. On a besoin des autres tout au long de nos projets. Les autres nous aident à avancer dans nos projets ainsi qu'à continuer nos projets. L'être humain ne peut pas être égoïste et agir tout seul. Les autres seront toujours présents et on aura toujours besoin d'eux. On ne peut pas ignorer cette présence humaine qui nous entoure.

Tout homme a donc affaire aux autres hommes ; le monde dans lequel il s'engage est un monde humain ; c'est un monde parlant, d'où montent des sollicitations, des appels ; on comprend par là qu'à travers ce monde chaque individu puisse donner un contenu concret à sa liberté. Il lui faut dévoiler le monde à ce dévoilement ultérieur, et d'un même mouvement chercher à libérer les hommes par qui ce monde prend un sens (Beauvoir 1947 93).

Cela dit, nous avons une certaine responsabilité envers les autres.

Notre liberté dépend de la liberté des autres. Nous ne pouvons pas être égoïstes. Nous ne pouvons pas vivre sans les autres. Dans *Pyrrhus et Cinéas*, Beauvoir démontre que nous avons besoin que les autres soient libres afin de continuer nos projets de transcendance.

Ainsi ce n'est pas *pour* autrui que chacun se transcende ; on écrit des livres, on invente des machines qui n'étaient réclamées nulle part ; ce n'est pas non plus *pour* soi, car 'soi' n'existe que par le projet même qui le jette dans le monde ; le fait de la transcendance précède toute fin, toute justification ; mais dès que nous sommes jetés dans le monde, nous souhaitons aussitôt échapper à la contingence, à la gratuité de la pure présence : nous avons besoin d'autrui pour que notre existence devienne fondée et nécessaire (Beauvoir 1944 289-290).

Nous devons être ambitieux et nous lancer dans le monde à travers des projets authentiques. Nous devons constamment réfléchir et faire des ajustements à nos projets. Les autres donnent de la vie à nos projets et les rendent authentiques. Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir insiste sur le fait qu'on ne peut pas entraver la liberté d'autrui parce qu'elle fait partie de son ontologie, qu'il le sache ou non. « Se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres ; cette volonté n'est pas une formule abstraite, elle indique à chacun des actions concrètes à accomplir » (Beauvoir 1947 92). Cela dit, assurer la liberté des autres n'est pas une tâche facile parce que si nous travaillons pour certains, nous travaillons inévitablement contre d'autres.

Beauvoir a une vision philosophique particulière de l'être humain. Une caractéristique fondamentale de l'humanité est son ambiguïté. Le terme ambigu qu'utilise Beauvoir ne signifie pas nécessairement obscur ou flou. Le terme signifie une dualité, deux côtés que l'on doit constamment essayer de garder en équilibre.

Il ne faut pas confondre la notion d'ambiguïté et celle d'absurdité. Déclarer l'existence absurde, c'est nier qu'elle puisse se donner un sens ; dire qu'elle est ambiguë, c'est poser que le sens n'en est jamais fixé, qu'il doit sans cesse se conquérir. [...] c'est parce que la condition de l'homme est ambiguë qu'à travers l'échec et le scandale il cherche à sauver son existence (Beauvoir 1947 160).

Nous sommes des êtres contradictoires et nous vivons différentes expériences humaines. Chaque être humain a une différente relation avec ce monde absurde et complexe. Selon Beauvoir, l'art de vivre, c'est trouver un équilibre entre une pratique humaine et une bonne moralité car l'être humain a une dualité innée chez soi. Toutes les philosophies sont basées sur des oppositions binaires, par exemple, nous sommes chair et l'esprit, sujet et objet. Tandis que la plupart des philosophies et religions privilégient un terme par rapport à l'autre, Beauvoir voudrait au contraire respecter les termes de notre dualité, car elle constitue notre condition réelle. En gardant constamment les oppositions en équilibre, sans jamais chercher à les synthétiser, ce qui serait les trahir, Beauvoir affirme que nous ne pouvons jamais nous vautrer confortablement dans la certitude. L'ambiguïté assure que les individus réfléchissent constamment. En réfléchissant et en se posant des questions, l'individu doit faire des ajustements à ses projets et à ses buts. En faisant cela, les gens deviennent des personnes responsables et actives en ce qui concerne un mode de vie authentique. Évidemment, certains dangers adviennent de notre condition ambiguë.

Beauvoir nous avertit du danger de nous reposer dans une certitude. Lorsqu'on le fait, on privilégie un seul aspect de notre dualité et on commence à perdre notre liberté. C'est une faute morale de faire cela car l'être humain est né libre : la liberté fait partie de son ontologie. C'est le devoir de l'être humain de

choisir d'exercer sa liberté. S'il choisit d'abdiquer sa liberté et de se reposer dans la certitude, c'est une erreur. Comme le dit Beauvoir, « La moralité réside en la douleur de l'interrogation indéfinie » (Beauvoir 1947 165). Une personne morale, c'est une personne qui choisit sa liberté et qui met les autres « en présence de leur liberté » (Beauvoir 1947 122). La moralité, c'est choisir d'être libre, de vivre notre liberté et de condamner l'oppression.

Le sens qu'un être humain donne à sa vie, à ses projets et à ses actions, doit venir de lui-même. Ceci ne peut pas être dicté ou donné par un autre. Un individu doit choisir lui-même ce qu'il veut faire. C'est-à-dire que l'individu est responsable de choisir librement ses projets de transcendance. De plus, l'individu doit s'assurer de choisir un projet sans fin absolue. Il est difficile de cerner la limite de nos buts, car on ne peut pas avoir une fin à nos projets et à nos buts. Ceci ne veut pas dire que tous nos projets ou nos buts deviennent absurdes, mais certains pourraient tirer cette conclusion. Aussi, ceci ne veut pas dire que toute existence est absurde, c'est-à-dire sans justification ultime provenant d'une source extérieure telle que Dieu. Beauvoir voulait que les gens réalisent l'absurdité de l'existence afin qu'ils prennent des décisions et qu'ils fassent des choix en tenant compte de cette absurdité. Elle voulait que les gens utilisent leur liberté plutôt que se rassurer par des mensonges réconfortants. Par exemple, Beauvoir voulait qu'on accepte notre condition mortelle, qu'on prenne des décisions et qu'on agisse en pleine connaissance de cause. Une fois que nous avons accepté la vérité de notre condition ambiguë, nous pouvons choisir comment agir moralement. C'est de cette façon que l'ambiguïté

constitue la condition préalable à l'exercice de la liberté naturelle, c'est-à-dire de la liberté dite « morale ».

Selon Beauvoir, il y a une certaine période de la vie où l'être humain est confronté devant sa liberté. Il s'agit de l'adolescence, mais il est important de noter que cette étape est une certaine période de développement plutôt qu'un âge précis. L'adolescence est un moment très important en ce qui concerne l'identité authentique et morale d'un individu car elle marque une grande période de la vie d'un individu : l'éveil de la conscience. Avant l'adolescence, l'enfant se retrouvait dans une situation infantile où il ou elle acceptait les choses telles quelles. Ce que ses parents lui disaient était la vérité et l'enfant ne remettait pas les choses en question. Pendant l'enfance, l'individu vit dans un monde où il n'a aucune responsabilité. Tout est fait et décidé pour lui, et il vit dans l'ignorance. L'adolescence est une période où l'individu commence à questionner toutes les choses qu'il ou elle a apprises de ses parents. C'est la fin de la sécurité et le début de l'incertitude.

C'est à ce moment qu'il se décide ; si l'histoire qu'on pourrait appeler naturelle d'un individu : sa sensualité, ses complexes affectifs, etc., dépend surtout de son enfance, c'est l'adolescence qui apparaît comme le moment du choix moral : alors la liberté se révèle et il faut décider de son attitude en face d'elle (Beauvoir 1947 53).

La crise de l'adolescence est la période où l'enfant commence à réfléchir, à se poser des questions : il n'est pas né dans un monde déjà tout fait. Il réalise que le monde est un monde à faire, à construire, à transformer, ou même à changer. L'enfant réalise qu'il a le pouvoir de changer ce monde si souvent injuste, si absurde. Il réalise qu'il est libre. Le choix moral de l'enfant est libre. Ce qu'il choisit de faire est

imprévisible. Néanmoins, ce qu'il deviendra dépend aussi de son enfance. « C'est à partir de ce qu'on est qu'on décide ce qu'on veut être » (Beauvoir 1947 53). Chaque individu a sa propre expérience lors de cette période. Chacun prend un trajet différent et n'importe quoi peut arriver. Sûrement, le vécu, les expériences des gens influencent les décisions de l'individu. C'est une période très difficile pour l'être humain. De plus, la personne peut aussi remettre en question ses choix plus tard dans la vie. La morale n'est jamais une chose fixe, car on doit faire des ajustements. Elle change selon nos expériences personnelles. Beauvoir dit que l'individu doit se choisir un but qui ne se termine pas, sans qu'il devienne absurde. Dans *Pyrrhus et Cinéas*, Beauvoir dit qu'il faut choisir un projet qui n'a pas de fin et qui sera continué par les autres. Plus tard, dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, elle modifie son analyse de la transcendance. Le danger est de choisir un but qui n'est pas atteignable. Il faut faire attention et choisir un but qui sera à continuer, à transcender. Beauvoir ne cherche nullement à nous dire *quoi* faire mais plutôt à nous indiquer les critères du choix moral.

Il n'est certainement pas facile de cerner ce qui est moral et ce qui est immoral. Comme Beauvoir le mentionne dans *Pour une morale de l'ambiguïté* :

Mais il est vrai aussi que les morales les plus optimistes ont toutes commencé par souligner la part d'échec que comporte la condition d'homme ; sans échec, pas de morale ; pour un être qui serait d'emblée exacte coïncidence avec soi-même, parfaite plénitude, la notion de devoir-être n'aurait pas de sens (Beauvoir 1947 15).

Le plus souvent, la morale commence par un échec. Dans un sens, nous apprenons de nos erreurs et des erreurs des autres. Nous avons appris des grands événements tragiques, par exemple, l'esclavage et l'holocauste. Ces catastrophes nous

permettent de réfléchir et de former une éthique. Par exemple, on a enlevé la liberté des esclaves et aucune transcendance n'était possible pour eux car ils n'avaient pas été exposés à autre chose. De cette situation, Beauvoir nous dit qu'il faut fournir à l'esclave le moyen de se transcender, il faut dissiper son ignorance. Il faut rendre l'esclave conscient de son état de servitude, sinon on devient tyran. L'abstention est une forme de tyrannie. Il faut avoir la volonté de dévoiler le monde, de vouloir des êtres libres. On est immoral si on ne met pas l'esclave devant sa liberté.

Ce qu'il faut faire, c'est fournir à l'esclave ignorant le moyen de transcender sa situation par la révolte, c'est dissiper son ignorance [...]. Si je veux que l'esclave prenne conscience de sa servitude, c'est à la fois pour n'être pas moi-même tyran – car toute abstention est complicité, et la complicité est ici tyrannie – à la fois pour que des possibilités neuves s'ouvrent à l'esclave libéré et à travers lui à tous les hommes. Vouloir l'existence, vouloir dévoiler le monde, vouloir les hommes libres, c'est une seule volonté (Beauvoir 1947 107-108).

Les esclaves et les victimes de l'holocauste sont des exemples d'une envergure extrême. Par contre, la morale se forme de la même façon pour les échecs de plus petite envergure.

Toute oppression est immorale car on entrave la liberté d'autrui. La mystification est un genre d'oppression. La mystification, telle que la définit Beauvoir, c'est l'idéologie, ou les valeurs construites par la société qui nous oppriment à notre insu et que nous absorbons plus ou moins inconsciemment. Par exemple, l'idéologie patriarcale à l'époque de Beauvoir, et souvent encore aujourd'hui, est une mystification. La société s'attend à ce que la femme reste à la maison, s'occupe des tâches domestiques, donne naissance à des enfants et qu'elle se dévoue complètement à son mari et ses enfants. Ces attentes de la femme sont construites par la société. C'est notre devoir de démystifier l'idéologie patriarcale et

de mettre les femmes en présence de leur liberté. Garder un individu dans une situation infantile est aussi un genre d'oppression. C'est notre devoir de dévoiler le monde aux autres lorsqu'ils sont pris dans une situation infantile, dans un état d'ignorance.

Les religions sont souvent une autre forme d'oppression car les fidèles doivent se conformer à des dogmes pré-établis.

Il y a un ordre bourgeois, un ordre socialiste, un ordre démocratique, un ordre fasciste ; et chacun est désordre aux yeux de son adversaire. Toute société prétend toujours avoir Dieu avec elle : elle le recrée à son image ; c'est elle qui parle, et non pas Dieu. [...] L'homme ne peut s'éclairer par Dieu ; c'est par l'homme qu'on essaiera d'éclairer Dieu (Beauvoir 1944 236).

Beauvoir nous avertit du danger de l'obéissance aveugle à n'importe quelle idéologie. Lorsqu'on se dévoue complètement à une religion, on choisit de vivre à travers les autres plutôt que de créer nos propres valeurs. Nous ne sommes plus responsables de nos projets de transcendance car nous vivons pour les autres, à travers les valeurs des autres. En nous dévouant complètement à une religion, nous nous reposons dans la certitude et nous perdons l'équilibre de notre condition ambiguë. L'individu arrête de se poser des questions et de réfléchir. Il accepte les choses telles quelles et c'est immoral, car la morale « réside en la douleur de l'interrogation indéfinie. » On doit se poser des questions et constamment réévaluer nos buts. Opprimer quelqu'un veut dire qu'on enlève la liberté d'autrui. Il faut absolument combattre l'oppression. Il est immoral d'accepter l'oppression, ou d'ignorer l'oppression. C'est notre devoir de combattre tous les genres d'oppressions.

[...] il faut aboutir à ce que toute oppression soit abolie ; chacun doit mener sa lutte en liaison avec celle des autres et en l'intégrant au dessein général ;

quel ordre suivre? Quelle tactique adopter? C'est affaire d'opportunité de d'efficacité. Cela dépend aussi pour chacun de sa situation singulière (Beauvoir 1947 111).

Évidemment, il est impossible de combattre tous les genres d'oppression car il y en a tellement. Il faut se choisir un projet et avancer à fond avec ce projet, tout en réfléchissant et en faisant des ajustements. Une fois que nous avons réussi à atteindre notre but, nous devons nous lancer dans un nouveau projet.

Suite aux essais philosophiques existentialistes *Pyrrhus et Cinéas* (1944) et *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947), Simone de Beauvoir publia *Le deuxième sexe* en 1949, à l'âge de 41 ans. Dans cet essai, Beauvoir révéla sa philosophie féministe et *Le deuxième sexe* devint l'œuvre la plus importante de la deuxième vague féministe. La deuxième moitié de ce chapitre étudiera cet essai de plus près et tentera d'appuyer l'analyse de trois témoignages de femmes provenant de pays en voie de développement. Il est à noter que la plupart des citations du *Deuxième sexe* seront réservées pour l'analyse des témoignages afin d'éviter la répétition. Cette partie du chapitre expliquera les grandes lignes de la philosophie existentialiste et féministe de Simone de Beauvoir.

Cet essai philosophique est divisé en deux tomes. Dans le premier tome du *Deuxième sexe*, il s'agit d'un essai sur la femme vue de l'extérieur. Cet essai donne une explication du destin et de l'histoire de la femme tout en démontrant qu'elle est le sexe inférieur aux yeux de l'idéologie patriarcale. De plus, ce tome dénonce les mythes associés à la femme. Dans le deuxième tome, *Le deuxième sexe II : L'expérience vécue*, il s'agit d'un essai sur la femme vue de l'intérieur. Ce tome est divisé en quatre parties : formation, situation, justifications et libération. La

première partie intitulée « Formation » fait mention des différentes étapes de la vie d'une fille jusqu'à ses expériences sexuelles. Cette section nous démontre clairement comment l'idéologie féminine est construite par la société. Ensuite, la deuxième partie, « Situation », révèle des situations féminines spécifiques qui oppriment la femme. Les situations de la femme mariée, de la mère et de la vie de la société seront explorées davantage lors de cette étude. La troisième partie, « Justifications », dévoile des attitudes dont la femme hérite et dont elle souffre à cause de l'idéologie patriarcale injuste. La dernière partie, « Vers la libération », cherche à être un guide afin de promouvoir l'émancipation de la femme. Beauvoir aimerait que les femmes retrouvent leur indépendance économique, sociale et intellectuelle afin de se libérer de l'idéologie patriarcale.

Beauvoir commence son essai en expliquant la situation de la femme : l'homme représente l'absolu, il est le sujet, la transcendance et le positif. La femme représente l'Autre, elle est objet, immanence et négativité. L'oppression de la femme est le thème de l'introduction du *Deuxième sexe*. Dans les deux parties suivantes, elle donne plusieurs explications afin de démontrer les raisons pour lesquelles les femmes se retrouvent dans ces situations en parlant de raisons biologiques, historiques et économiques. Beauvoir compare la relation entre l'homme et la femme avec celle d'un maître et son esclave afin de démontrer que l'homme est l'opresseur et la femme est l'opprimée.

Le maître et l'esclave aussi sont unis par un besoin économique réciproque qui ne libère pas l'esclave. C'est que dans le rapport du maître à l'esclave, le maître ne *pose* pas le besoin qu'il a de l'autre ; il détient le pouvoir de satisfaire ce besoin et ne le médiatise pas ; au contraire l'esclave dans la dépendance, espoir ou peur, intériorise le besoin qu'il a du maître ; l'urgence du besoin fût-elle égale en tous deux joue toujours en faveur de l'opresseur

contre l'opprimé ; c'est ce qui explique que la libération de la classe ouvrière par exemple ait été si lente. Or la femme a toujours été, sinon l'esclave de l'homme, du moins sa vassale ; les deux sexes ne se sont jamais partagé le monde à égalité ; et aujourd'hui encore, bien que sa condition soit en train d'évoluer, la femme est lourdement handicapée. En presque aucun pays son statut légal n'est identique à celui de l'homme et souvent il la désavantage considérablement. Même lorsque des droits lui sont reconnus, une longue habitude empêche qu'ils ne trouvent dans les mœurs leur expression concrète (Beauvoir 1949, I 22-23).

Cet extrait est extrêmement important pour ce projet car il démontre clairement que Beauvoir était consciente à la fois de l'inégalité des sexes et du fait que la condition de la femme évolue toujours. Elle savait que la situation féminine s'améliorait, mais aussi que ce n'était pas au même niveau dans tous les pays autour du monde. Aujourd'hui, si le scénario du maître et de l'esclave représente moins bien la situation de la femme occidentale, Beauvoir en serait certainement heureuse et à remercier. Par contre, ce scénario représente malheureusement encore la situation de la femme dans plusieurs pays en voie de développement.

La troisième partie du *Deuxième sexe I* est intitulée « Mythes ». Ici, Beauvoir dénonce tous les mythes de la femme, voire tous les mensonges associés au sexe féminin. Ces mythes sont des pièges pour les femmes. Par exemple, le mythe de la mère, de la vierge, de la femme domestique sont complètement irréalistes et empêchent la femme d'avoir une identité personnelle. La femme ne peut pas réussir à accomplir cet éternel féminin et se retrouve constamment déçue. Ces mythes sont impossibles à respecter car la femme, comme tout autre être humain, a d'autres besoins individuels tels que la transcendance. Dans ces circonstances, la transcendance n'est pas une possibilité pour la femme et comme mentionné auparavant, la transcendance est un besoin inné chez tous les êtres humains.

La société s'attend à ce que la femme se marie et devienne mère. Le rôle de la mère est un rôle extrêmement exigeant car ce rôle exige que la femme se dévoue uniquement à ses enfants et à son mari. Le dévouement entame un énorme danger car l'individu qui se dévoue complètement à quelqu'un risque de perdre son individualité, et la transcendance devient impossible. On vit seulement pour les autres et par les autres et donc on retombe dans l'immanence. Cette exigence de la femme a beaucoup évolué en occident. Par contre, le rôle de la mère est toujours aussi exigeant dans les pays en voie de développement.

Le caractère sacré de la virginité est aussi un mythe qui opprime la femme, empêche sa transcendance et limite sa liberté. La société s'attend à ce que les femmes maintiennent leur virginité jusqu'au mariage. Cette exigence a toujours été amplifiée pour le sexe féminin. Dans certains pays, on a recours à l'excision afin d'assurer la virginité de la femme. Dans ces pays, la femme qui perd sa virginité avant le mariage est sujette à la lapidation et aux crimes d'honneur qui peuvent mener à la mort. Perdre sa virginité avant le mariage est le plus grand déshonneur qu'une femme puisse faire à sa famille. « Cinq mille femmes dans le monde meurent chaque année, victimes de 'crimes d'honneur'. En Inde, une femme est brûlée vive toutes les deux heures, et une petite meurt à cause de la discrimination toutes les quatre minutes » (Kristof et WuDunn 4-5).

Parmi tout ce qu'un individu est capable de commettre au nom de Dieu, tuer une fille parce qu'elle ne saigne pas lors de sa nuit de noces est un acte particulièrement cruel. Pourtant, l'hymen – si fragile, rarement vu et relativement inutile – demeure un objet de culte dans de nombreuses religions et sociétés à travers le monde, le simulacre de l'honneur. L'hymen a infiniment plus de valeur que tout l'or contre lequel il pourrait s'échanger. Souvent, il vaut même plus qu'une vie humaine (Kristof et WuDunn 119).

Cette situation sera analysée davantage en discutant les témoignages.

L'exigence d'entretenir le foyer assure que la femme demeure l'Autre. Elle demeure dans un état d'immanence en complétant des tâches mécaniques qui ne donnent aucun sens à sa vie. L'homme soutient la famille financièrement ; la femme s'occupe de la maison, des enfants et de son mari. L'homme a une carrière, il peut se trouver un emploi qui donne du sens à sa vie. Il s'engage dans un monde politique, économique et intellectuel. Il peut assurer sa transcendance tandis que la femme se perd dans l'immanence. De nos jours, surtout pour des raisons économiques, heureusement que les femmes occidentales travaillent à l'extérieur de la maison. D'une part, cela est certainement positif car la femme est libre de se choisir une carrière et elle peut donc se transcender. D'autre part, ceci lui cause des ennuis car la société s'attend toujours à ce que la femme s'occupe des enfants et de la maison. Ces exigences sont épuisantes pour la femme et souvent la femme ne peut pas réussir à respecter toutes ces exigences peu réalistes. Dans les pays en voie de développement, la majorité des femmes ne travaillent toujours pas à l'extérieur du foyer.

Beauvoir fait mention des tabous menstruels qui indiquent que les femmes sont impures, que le sang démontre l'impureté. Évidemment, nous savons qu'au contraire, les menstruations indiquent que la femme peut être fécondée. En effet, l'homme a des sentiments ambigus par rapport aux menstruations de la femme. D'une part, il trouve la femme répugnante et sale. D'autre part, il trouve la femme désirable grâce à sa capacité de reproduire. Souvent, l'homme est jaloux du fait que la femme puisse reproduire. Ce sentiment de jalousie cause des problèmes dans les

relations entre les hommes et les femmes. Ce problème sera exploré davantage lors de l'analyse des témoignages.

La première phrase du premier chapitre du *Deuxième sexe II* est une des citations les plus célèbres de Beauvoir : « On ne naît pas femme : on le devient » (Beauvoir 1949 II 13). Beauvoir croyait que l'idéologie patriarcale avait été construite par la société. Elle croyait que tous les êtres humains étaient nés avec les mêmes besoins physiques, psychologiques, sociaux et intellectuels. Les attributs féminins de la femme n'étaient pas ancrés dans sa biologie : on apprend à la jeune fille comment être une femme.

L'enfance d'un individu joue un grand rôle lors de sa vie adulte. On apprend à la jeune fille comment faire les repas, nettoyer, prendre soin de son physique, s'amuser avec les poupées et être maman. On la flatte avec des compliments sur sa beauté, on l'habille dans de belles robes roses. La jeune fille s'occupe des tâches domestiques à la maison dès un jeune âge, soit avec sa maman ou ses sœurs. Les femmes, mères et filles servent les hommes, pères et garçons. On élève la fille de façon plus sévère que les garçons. Les garçons peuvent sortir visiter leurs amis sans avoir à rendre des comptes à qui que ce soit. La virginité de la fille est sacrée et elle doit la garder jusqu'au mariage. Son corps, sa sexualité n'est pas à discuter ouvertement ; c'est dans la honte et la gêne que la fille explore son corps et sa sexualité. Elle est objet, l'homme est le sujet. Il est évident pour la jeune fille qu'elle attendra son prince charmant et qu'elle sera heureuse lorsqu'elle le retrouvera. Elle se rend compte de ceci dans les histoires, les films et les poèmes. « On comprend que le souci de son apparence physique puisse devenir pour la fillette une véritable

obsession ; princesses ou bergères, il faut toujours être jolie pour conquérir l'amour et le bonheur » (Beauvoir 1949 II 44). Au garçon, on lui apprend comment être fort et comment dominer. On l'encourage à jouer aux sports, à socialiser, à être agressif, à courir dehors et à se salir les mains sans trop s'inquiéter de son physique. Il s'aventure dans ses intérêts personnels, ainsi que sa sexualité. Dès la naissance, on associe le sexe de l'enfant à une idéologie créée par la société. Ce qu'on apprend aux enfants restera avec eux le restant de leurs jours. Il est dangereux d'inculquer cette idéologie lors de l'enfance. Chaque individu est né avec les mêmes besoins et en associant le genre féminin aux tâches domestiques, au rôle de la maternité et à son esthétique, on encourage les femmes à demeurer dans un état d'immanence où elles ne retrouveront jamais la joie de l'existence.

Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son 'être-autre' ; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté ; ainsi se noue un cercle vicieux ; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet ; si on l'y encourageait, elle pourrait manifester la même exubérance vivante, la même curiosité, le même esprit d'initiative, la même hardiesse qu'un garçon (Beauvoir 1949 II 29).

Il est évident que l'enfance joue un grand rôle dans la vie d'un adulte. Les enfants apprennent très vite que les filles sont objets et les garçons, sujets. Les filles représentent l'immanence, l'infériorité, la maternité. Les garçons représentent la transcendance, la supériorité, la responsabilité financière.

Lors de l'adolescence, l'enfant commence à questionner ce qu'on lui a appris. Cette étape, telle que mentionnée dans les pages précédentes, est une période de temps où l'enfant se retrouve devant un grand choix moral. Est-ce que l'enfant

choisira d'obéir à ses parents et d'accepter tout ce qu'on lui a appris? Ou est-ce que l'enfant choisira de renoncer aux croyances et aux valeurs apprises lors de son enfance? Plusieurs facteurs influenceront ce grand choix moral. Cette étape de la vie démontre très bien notre condition ambiguë. L'individu ressent un tiraillement entre le bien et le mal, le noir et le blanc, la vérité et le mensonge. « La crise d'adolescence, c'est une sorte de 'travail' analogue à ce que le docteur Lagache appelle 'le travail du deuil'. La jeune fille enterre lentement son enfance, cet individu autonome et impérieux qu'elle a été ; et elle entre avec soumission dans l'existence adulte » (Beauvoir 1949 II 138).

Le destin traditionnel de la femme est le mariage. C'est en se mariant que la femme gagne une justification sociale à travers son mari, l'homme, le tout-puissant. La femme devient l'esclave de son mari : elle doit le nourrir, satisfaire ses désirs sexuels, nettoyer sa maison, laver ses vêtements, s'occuper de ses enfants et entretenir son foyer. Elle doit faire tout ceci en gardant bonne mine. On s'attend à ce que la femme se dévoue complètement à son mari et à ses enfants et qu'elle perde son identité personnelle. Dans les pays en voie de développement, il est rare que les femmes se marient par amour car les mariages arrangés sont toujours aussi fréquents. Les jeunes filles sont souvent horrifiées devant le mariage et elles subissent des crises de névroses avant le mariage. Le soir du mariage, elles sont sujettes au viol car on s'attend à ce que l'homme déflore sa femme le soir des noces. C'est une expérience horrifiante pour les jeunes filles car cet homme est un étranger et souvent beaucoup plus âgé. Suite au mariage, la transcendance de la femme est annihilée.

Toute doctrine de la transcendance et de la liberté subordonne la défaite du mal au progrès vers le bien. Mais la femme n'est pas appelée à édifier un monde meilleur ; la maison, la chambre, le linge sale, le parquet sont des choses figées : elle ne peut qu'indéfiniment expulser les principes mauvais qui s'y glissent ; elle attaque la poussière, les taches, la boue, la crasse ; elle combat le péché, elle lutte avec Satan. Mais c'est un triste destin au lieu d'être tourné vers des buts positifs d'avoir à repousser sans répit un ennemi ; souvent la ménagère le subit dans la rage (Beauvoir 1949 II 265-266).

Le drame du mariage, ce n'est pas qu'il n'assure pas à la femme le bonheur qu'on lui promet – il n'y a pas d'assurance sur le bonheur – c'est qu'il la mutile – il la voue à la répétition et à la routine (Beauvoir 1949 II 319).

Il est certain que les mariages en occident ont beaucoup changé, et Beauvoir était consciente du changement même à son époque : « La forme traditionnelle du mariage est en train de se modifier : mais il constitue encore une oppression que les deux époux ressentent de manière diverse » (Beauvoir 1949 II 321). Par contre, dans les pays en voie de développement, nous observons encore le mariage traditionnel. Le mariage est encore une institution oppressive, particulièrement pour la femme.

L'idéologie patriarcale exige que toutes les femmes deviennent mères. La raison d'être de la femme est la procréation : c'est la raison pour laquelle elle est née. Beauvoir dit que nous ne sommes pas nés avec un destin prédéterminé. Chaque individu est responsable de créer une raison d'être au courant de sa vie. Il est immoral de dire que la femme est née pour reproduire. C'est une injustice envers les femmes car on empêche la femme de prendre librement ses propres décisions. Cette attente de la femme lui cause énormément d'ennuis. Plusieurs femmes donnent naissance à des enfants tout simplement pour satisfaire les attentes de la

société, ce qui résulte en une injustice envers elles et les enfants. Ces enfants naissent dans un environnement où ils ne sont pas nécessairement désirés. Suite à la naissance des enfants, on s'attend à ce que la mère soit responsable de ses enfants. Le père peut continuer à travailler à l'extérieur du foyer et à socialiser avec les autres. La femme reste à la maison pour s'occuper des enfants. Sinon, elle risque d'avoir la réputation d'une mère indigne. Elle doit se dévouer complètement à ses enfants. Beauvoir nous avertit du risque du dévouement. En se dévouant complètement à un autre, on perd notre individualité et on vit pour les autres et par les autres. La transcendance n'est plus une possibilité. Le rôle de la maternité peut être un genre d'oppression de la femme. Par contre, il est faux de dire que la naissance d'un enfant entraîne toujours l'oppression de la femme. Il est possible que ce soit une expérience positive lorsqu'un couple se partage les tâches associées à la naissance d'un enfant. C'est possible lorsqu'une personne planifie la naissance d'un enfant et assume complètement le rôle de parent. Beauvoir était consciente de ceci : « La femme équilibrée, saine, consciente de ses responsabilités est seule capable de devenir une 'bonne mère' » (Beauvoir 1949 II 380).

Suite au mariage et à la naissance de ses enfants, la femme recherche une satisfaction dans sa vie sociale puisqu'elle se perd complètement dans son mariage et auprès de ses enfants. Ici, son apparence physique et son comportement occupent une grande importance quant à son statut social. Plus est elle belle et élégante, plus elle prend soin d'elle-même, plus son statut social est élevé. Ce n'est pas une tâche simple pour une femme de garder un bon statut social et de satisfaire les attentes sociales.

Mais il faut souligner que la décence ne consiste pas à se vêtir avec une rigoureuse pudeur. Une femme qui sollicite trop clairement le désir mâle a mauvais genre ; mais celle qui semble le répudier n'est pas plus recommandable ; on pense qu'elle veut se masculiniser, c'est une lesbienne ; ou se singulariser : c'est une excentrique; en refusant son rôle d'objet, elle défie la société : c'est une anarchiste. Si elle veut seulement ne pas se faire remarquer, il faut qu'elle conserve sa féminité (Beauvoir 1949 II 391).

Il est très difficile pour une femme de s'affirmer socialement sans demeurer un objet. La société met tant d'importance sur les qualités féminines qui la transforment en objet que la femme n'a pas de chance. « Puisque la femme est un objet, on comprend que la manière dont elle est parée et habillée modifie sa valeur intrinsèque. Ce n'est pas pure futilité si elle attache tant d'importance à des bas de soie, des gants, un chapeau : tenir son rang est une impérieuse obligation » (Beauvoir 1949 II 395). La femme ressent une obligation d'avoir une bonne tenue car elle est valorisée pour son apparence physique et elle veut ressentir une satisfaction qu'elle ne retrouvera pas dans son foyer, dans son mariage et dans son rôle de mère.

L'homme n'a guère à se soucier de ses vêtements ; ils sont commodes, adaptés à sa vie active, il n'est pas besoin qu'ils soient recherchés ; à peine font-ils partie de sa personnalité ; en outre, nul ne s'attend qu'il les entretienne lui-même : quelque femme bénévole ou rémunérée le décharge de ce soin. La femme au contraire sait que quand on la regarde on ne la distingue pas de son apparence : elle est jugée, respectée, désirée à travers sa toilette (Beauvoir 1949 II 592).

Afin de ressentir une satisfaction, afin de donner un sens à sa vie, la femme doit être reconnue comme égale à l'homme. Elle doit s'aventurer dans le monde, se lancer librement dans des projets et se transcender. Ceci est seulement possible si la femme est reconnue comme égale à l'homme, et non comme l'Autre, le sexe inférieur, l'objet. « Il est très difficile à une femme d'agir en égale de l'homme tant que cette

égalité n'est pas universellement reconnue et concrètement réalisée » (Beauvoir 1949 II 423).

Les conduites des femmes sont parfois surprenantes. Parfois, elles recourent à la prostitution, elles détestent leurs enfants, maltraitent leur mari, se comportent de façon hystérique et sont sujettes aux convulsions et aux crises nerveuses. Il est important de reconnaître que les conduites de la femme sont une défense contre son oppression. « Seulement les conduites que l'on dénonce ne sont pas dictées à la femme par ses hormones ni préfigurées dans les cases de son cerveau : elles sont indiquées en creux par sa situation » (Beauvoir 1949 II 477). La femme devient prostituée afin de devenir indépendante financièrement, afin de pouvoir choisir librement sa carrière, afin d'avoir un contrôle sur son destin. Maltraiter son mari ou ses enfants est une façon de renoncer à une collectivité gouvernée par les mâles. La femme refuse de se conformer aux attentes irréalistes de la société. C'est une vengeance contre un monde où les hommes dominant. La vérité est qu'une femme est aussi capable de réussir dans le domaine social, économique et politique que l'homme. On ne lui donne pas cette possibilité. « Le fait est que lorsqu'une femme est engagée dans une entreprise digne d'un être humain, elle sait se montrer aussi active, efficace, silencieuse, aussi ascétique qu'un homme » (Beauvoir 1949 II 486). La femme a besoin de sa liberté, elle a besoin d'être responsable de son destin. Sans liberté, un individu se venge contre la collectivité et souvent cette vengeance est recherchée inconsciemment. « Un individu libre ne s'en prend qu'à soi de ses échecs, il les assume : mais c'est par autrui que tout arrive à la femme, c'est autrui qui est responsable de ses malheurs » (Beauvoir, 1949 II 489).

Il est très difficile pour la femme de surmonter son oppression. Très peu de femmes réussissent et si elles y parviennent, c'est certainement avec une multitude d'obstacles qui se présentent uniquement à cause de leur sexe. Le travail à l'extérieur du foyer est une façon d'exercer sa liberté et de résister à l'oppression. En se lançant dans une carrière la femme se rapproche du mâle et s'affirme comme sujet. « C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète » (Beauvoir 1949 II 587).

La philosophie existentialiste féministe de Beauvoir peut se résumer ainsi: tous les êtres humains sont nés avec le désir inné de donner un sens à leur vie. La transcendance est nécessaire afin de le faire. L'oppression empêche un être humain de se transcender, donc l'oppression est immorale. Tous les êtres humains doivent combattre l'oppression et mettre les gens devant leur liberté. Les êtres humains sont des êtres doubles, ambigus. Il est nécessaire de constamment réfléchir et de se poser des questions lorsque nous avançons dans nos projets. Cette réflexion constante permet à l'individu de choisir d'être libre, donc de vivre d'une façon morale. Nous avons besoin des autres personnes dans la vie et donc nous ne pouvons pas être égoïstes et vivre seulement pour soi. Les autres seront toujours présents et nous avons besoin d'eux afin de réaliser nos projets. Les autres nous aideront à transcender nos projets et à donner vie à nos projets. L'idéologie patriarcale et les attentes de la société oppriment les femmes car elles empêchent les femmes de donner un sens à leur vie, de se transcender. L'idéologie patriarcale

force la femme de demeurer dans un état d'immanence. Nous devons combattre l'oppression de la femme et tous les autres genres d'oppressions.

Beauvoir était une féministe radicale. Elle croyait qu'on devait aller à la racine du problème afin de voir un changement à long terme. Beauvoir croyait qu'il était nécessaire de changer la mentalité des gens afin d'émanciper les femmes. Plusieurs personnes partagent cette même philosophie aujourd'hui. Le sous-titre *Mobiliser la société, changer les mentalités* de l'œuvre de Bénédicte Manier, *Quand les femmes auront disparu*, démontre clairement cette même philosophie. En effet, la philosophie de Manier ressemble beaucoup à celle de Beauvoir quand elle écrit :

[...] les programmes ruraux de nombreuses ONG visent d'abord à donner une activité rémunératrice aux femmes : il s'agit de les rendre plus indépendantes vis-à-vis de leur belle-famille, capables de prendre des décisions sur leur vie et de démontrer qu'elles ont autant de valeur que les hommes (Manier 168).

Kristof et WuDunn partagent une philosophie semblable : « Si vous voulez combattre la pauvreté et l'extrémisme, vous devez éduquer et donner du pouvoir aux femmes et les intégrer à l'économie. Un pays ne peut se développer et être stable si la moitié de la population est marginalisée » (Kristof et WuDunn VI). Beauvoir partage cette même croyance.

En guise de conclusion, ce mémoire démontrera l'importance des témoignages féminins dans l'avancement du mouvement féministe et analysera la situation féminine des trois témoignages mentionnés en utilisant la philosophie de Beauvoir. Le but sera de démontrer comment ces femmes pourront améliorer leur situation tout en suivant cette philosophie toujours aussi pertinente au vingt et unième siècle.

Chapitre 2

Brûlée vive de Souad :

Des ruses de l'analphabétisme aux crimes d'honneur

Les pages suivantes porteront sur l'oppression de la narratrice de *Brûlée vive*, une femme musulmane palestinienne qui s'est donné le pseudonyme Souad afin de protéger son identité. Des exemples spécifiques d'oppression seront décrits et analysés en utilisant la philosophie de Simone de Beauvoir afin de dénoncer les stratégies de l'opresseur et de démontrer qu'il est possible de combattre l'oppression de la femme.

Brûlée vive raconte l'histoire d'une jeune femme musulmane palestinienne de la Cisjordanie. La naissance d'une fille étant un grand déshonneur à la famille, l'enfance de Souad est complètement tragique. Souad endure l'abus physique, verbal et émotionnel de ses parents pendant toute son enfance. N'ayant pas le droit de quitter les murs qui entourent sa maison, Souad ne fréquente pas l'école et reste analphabète. Souad ne reçoit aucune affection de ses parents. Au lieu, elle ressent la haine de ses parents car elle est une fille. Cette haine envers les filles était si puissante que Souad a vu sa mère étouffer plusieurs de ses soeurs dans une laine de mouton lors de leur naissance. Les parents de Souad voulaient marier leurs filles aînées le plus tôt possible. À leur grand désespoir, ils ne réussissaient pas à trouver un mari pour celles-ci. Souad attend patiemment son tour au mariage. Elle a hâte de se marier et veut tant quitter la maison familiale où elle est traitée comme une esclave. Elle croit tomber en amour avec un jeune homme, son voisin. Elle aperçoit

cet homme en séchant ses vêtements sur son balcon le soir, et ils commencent à se rencontrer en cachette. Souad croit que cet homme deviendra son mari. Elle tombe enceinte à environ seize ans. Suite à avoir partagé la nouvelle de sa grossesse avec cet homme qu'elle croyait sincèrement épouser un jour, Souad ne le revoit plus jamais. Cet homme disparaît, au grand désespoir de Souad. Les parents de Souad se rendent compte qu'elle grossit et ils demandent à leur beau-fils de la brûler vive. Il accepte et met feu à Souad. En flammes, Souad réussit à se sauver en sautant par-dessus le mur de la maison familiale et des voisines lui portent secours. À l'hôpital, elle se retrouve dans une chambre sans soins ni remèdes, et elle souffre épouvantablement. Sa mère lui rend visite et essaie de l'empoisonner, mais une infirmière l'arrête juste à temps. Souad donne naissance à un fils et par miracle, il survit.

Jacqueline, une femme de l'organisation humanitaire « Terre des hommes, » fait la connaissance de Souad et veut lui sauver la vie. Suite à énormément d'efforts surhumains, cette femme obtient les papiers nécessaires afin de quitter la Cisjordanie avec Souad et son fils. Croyant qu'on allait emmener Souad en Europe afin qu'elle meure, les parents de Souad ont finalement accepté la proposition de Jacqueline. Ils voulaient tant se débarrasser de Souad car elle apportait de la honte à leur famille. Arrivée en Europe, Souad est très malade et déprimée. Elle subit plusieurs chirurgies et elle est laissée avec énormément de cicatrices irréparables. On doit lui enlever son fils car elle n'a pas les moyens financiers, ni la santé, ni l'éducation pour élever son enfant seule. Souad se fait éduquer et sa condition s'améliore lentement. Elle rencontre un homme, se marie et donne naissance à deux

filles. Elle est heureuse et fière de ses filles, mais elle fait encore de la dépression. Ses cicatrices la forcent de se cacher et la vie n'est pas facile pour elle. Son fils lui manque énormément. Souad travaille pour la fondation « Surgir » avec Jacqueline, afin de sauver d'autres femmes comme elle. Plus tard, elle rencontre son fils aîné, Marouan, il n'est pas fâché contre elle. Marouan rencontre ses deux demi-sœurs et Souad est enchantée de cette réconciliation. Elle est heureuse de pouvoir avoir une bonne relation à la fois avec son fils et ses filles. La relation qui se développe entre Marouan et ses sœurs apporte énormément de joie à Souad.

L'histoire de Souad démontre que nous habitons dans un monde où les inégalités entre les sexes existent toujours. On ne peut nier ce fait. Les œuvres, *La moitié du ciel* et *Quand les femmes auront disparu*, dénoncent également cette triste réalité. Ce phénomène existe partout dans le monde, mais il est plus évident dans les pays en voie de développement, telle que la Cisjordanie, le pays de natal de Souad. Elle est née dans un environnement où les femmes sont désavantagées, tout simplement parce qu'elles sont des filles. « Naître fille dans mon village est une malédiction » (Souad 8). Beauvoir n'était pas étrangère à ce concept.

Le rapport des deux sexes n'est pas celui de deux électricités, de deux pôles : l'homme représente à la fois le positif et le neutre au point qu'on dit en français 'les hommes' pour désigner les êtres humains, le sens singulier du mot 'vir' s'étant assimilé au sens général du mot 'homo'. La femme apparaît comme le négatif si bien que toute détermination lui est imputée comme limitation, sans réciprocité (Beauvoir 1949 I 16).

Dès sa naissance, les parents de Souad, Adnan et Leila, l'oppriment. Ils enlèvent toute la liberté de Souad. La philosophie de Beauvoir démontre que tous les êtres vivants sont nés libres. Les êtres humains sont des êtres ontologiquement libres, c'est une condition innée chez eux. « La liberté est la source d'où surgissent toutes

les significations et toutes les valeurs; elle est la condition originelle de toute justification de l'existence » (Beauvoir 1947 31-32). Les parents de Souad avaient la responsabilité selon Beauvoir de mettre leur fille en présence de sa liberté. Au lieu, ils ont choisi de lui enlever cette liberté en l'abusant physiquement, émotionnellement et mentalement, car tout ce qui compte pour eux, c'est l'obéissance au dogme religieux traditionnel. Les parents de Souad se comportent ainsi parce qu'ils sont victimes d'oppression à leur tour. La religion musulmane opprime les parents de Souad. Néanmoins, le comportement des parents de Souad est inauthentique et immoral. C'était le devoir des parents de Souad de mettre Souad en présence de sa liberté, mais ils choisissent de se conformer aux attentes intégristes de leur religion. « Mais, dès qu'une libération apparaît comme possible, ne pas exploiter cette possibilité est une démission de la liberté, démission qui implique la mauvaise foi et qui est une faute positive » (Beauvoir 1947 51). La transcendance n'est pas possible pour Souad puisqu'elle n'est pas un être vivant libre. Cela dit, Souad ne peut pas vivre une vie authentique puisque sa transcendance est bloquée.

Les femmes de ce roman sont clairement dans une situation beaucoup plus désavantagée que celle des hommes. Nous le voyons au début du roman en découvrant la situation familiale de Souad.

Les filles et les femmes étaient certainement battues tous les jours dans les autres maisons. On entendait crier ailleurs, donc il était normal d'être battues, rasées des cheveux, et attachées à une barrière d'écurie. Il n'y avait pas d'autre façon de vivre.

Mon père, c'est le roi, l'homme tout-puissant, celui qui possède, qui décide, qui frappe et nous torture. Et il fume tranquillement sa pipe devant sa maison avec ses femmes enfermées, qu'il traite pis que son bétail (Souad 19).

Il est évident que les hommes se retrouvent dans une situation privilégiée chez Souad. Cela fait partie des valeurs de cette société phallocentrique et misogyne. Les femmes sont considérées comme une malédiction, et les hommes, comme les tout-puissants. Cette mentalité misogyne était tellement renforcée que la mère de Souad a fini par tuer ses filles à leur naissance.

Je vois ma mère couchée par terre sur une peau de mouton. Elle accouche et ma tante Salima est avec elle, assise sur un coussin. J'entends les cris, ceux de ma mère et du bébé et très vite ma mère prend la peau de mouton, et elle étouffe le bébé. Elle est à genoux, je vois bouger le bébé sous la couverture, et puis c'est fini. Je ne sais plus ce qui se passe ensuite, le bébé n'est plus là, c'est tout, et une peur terrible me stupéfie.

C'était donc une fille que ma mère étouffait à sa naissance. Je l'ai vue faire une première fois, puis une deuxième, je ne suis pas sûre d'avoir assisté à la troisième, mais je l'ai su. J'entends aussi ma sœur aînée Noura dire à ma mère : 'Si j'ai des filles je ferai comme toi...' (Souad 23).

L'infanticide existe toujours dans plusieurs pays au monde. Kristof et WuDunn le démontrent dans *La moitié du ciel* et Manier pareillement dans *Quand les femmes auront disparu*. Les recherches de Manier portent sur le continent de l'Asie et nous observons des tendances similaires au Moyen-Orient, comme nous l'avons vu dans *Brûlée vive*.

En Chine, traditionnellement, l'infanticide était pratiqué par noyade, étouffement ou abandon à la naissance. En Inde, la coutume voulait plutôt qu'on étouffe la petite fille tout juste née en l'enfermant dans une jarre de terre cuite bombée – jarre qui, dans les villages, sert à stocker l'eau – qu'on fermait hermétiquement par un couvercle. Au cours de ce rituel macabre 'on plaçait une sucrerie dans sa bouche, et on lui disait : 'Maintenant, meurs et envoie-nous un frère', raconte Amarjit Singh, coordinateur local pour l'ONG des Volontaires de santé Punjab (VHAP).

De nos jours, dans les campagnes indiennes, 'on retrouve des bébés filles étouffés dans des sacs en plastique jetés derrière un buisson', témoigne une militante de L'ONG Parivartan. Certaines familles étouffent les petites filles dans une couverture ou dans un sac de riz, leur versent du lait chaud dans les narines, leur font ingérer une soupe épicée qui détruit les intestins,

ou bien laissent le cordon ombilical saigner jusqu'à la mort. D'autres témoignages font état de fillettes plongées des heures dans l'eau froide, noyées dans les rivières, étranglées ou à la colonne vertébrale rompue (Manier 77).

La cruauté incroyable de l'infanticide n'a toujours pas cessé. L'expérience de l'infanticide dans *Brûlée vive* démontre à quel point les filles sont dévalorisées, détestées. La sœur de Souad, Noura, elle aussi décide à un jeune âge qu'elle fera pareillement à la naissance d'une fille. Noura absorbe toutes les valeurs misogynes de sa culture. Elle est consciente que la naissance d'une fille est un grand malheur et elle veut déjà s'assurer qu'elle n'apportera pas ce malheur dans sa famille. Les exemples tirés du texte démontrent certainement toute l'étendue de ce sexisme exacerbé. Il s'agit d'une mystification extrême.

[...] la mystification est une des formes d'oppression; l'ignorance est une situation où l'homme peut être enfermé aussi étroitement que dans une prison; nous l'avons dit déjà, tout individu peut exercer sa liberté à l'intérieur de son monde : mais tous n'ont pas les moyens de refuser, fût-ce par le doute, les valeurs, les tabous, les consignes dont on les a entourés (Beauvoir 1947 122).

Les valeurs sont construites par la société. Ces valeurs et ces idées sont oppressives et les gens les absorbent sans réfléchir. Le sexisme existe partout, mais dans certains pays, particulièrement les pays en voie de développement, le sexisme est dans son état le plus extrême.

L'enfance de Souad était remplie de tâches ménagères, d'humiliations, de violences et d'esclavage. « L'enfant surchargé de besognes peut être prématurément esclave, condamné à une existence sans joie » (Beauvoir 1949 II 36). Souad ne se souvient pas de moments heureux pendant son enfance. Elle subit plusieurs raclées de son père, soit parce qu'elle ne complétait pas une tâche à la satisfaction de son

père, ou sans aucune raison. «Ceinture ou canne, je crois qu'on était battues tous les jours. Un jour sans être frappé, ce n'était pas normal » (Souad 19). Souad ne sortait pas des murs clôturés de la propriété familiale. Elle ne fréquentait pas l'école et n'avait aucune amie, à part ses sœurs. Elle se souvient que ses parents et frères sortaient, mais elle n'avait jamais le droit de sortir. Sortir des murs de la propriété existait seulement dans ses rêves.

L'homme ne s'intéresse que médiocrement à son intérieur parce qu'il accède à l'univers tout entier et parce qu'il peut s'affirmer dans des projets. Au lieu que la femme est enfermée dans la communauté conjugale : il s'agit pour elle de changer cette prison en un royaume (Beauvoir 1949 II 259).

La jeune fille en Cisjordanie est complètement soumise. « Mon frère, par contre, est libre. Il est libre comme le vent : il va au cinéma, il sort, il rentre par cette porte, il fait ce qu'il veut » (Souad 15). Cette citation démontre que les hommes sont privilégiés. Ils ont des droits, ils ont une certaine liberté. Les hommes peuvent sortir et socialiser avec les autres. De plus, les garçons fréquentent l'école, tandis que les filles doivent rester au domicile et s'occuper des tâches ménagères, de la cuisine et des enfants cadets.

Il y avait la peur de la mort et la porte de fer, bouclée sur notre existence de filles survivantes, soumises. Mon frère Assad partait à l'école avec un cartable. Mon frère Assad montait à cheval, allait se promener. Mon frère Assad ne mangeait pas avec nous. Il grandissait comme doit grandir un homme, libre et fier, servi tel un prince par les filles de la maison. Et je l'adorais comme un prince (Souad 27).

Clairement, les hommes régnaient dans la famille de Souad. Ils opprimaient les femmes tous les jours. Elles étaient leurs servantes.

Ainsi le paternalisme qui réclame la femme au foyer la définit comme sentiment, intériorité, immanence ; en fait tout existant est à la fois immanence et transcendance ; quand on ne lui propose pas de buts, ou qu'on l'empêche d'en atteindre aucun, qu'on le frustre de sa victoire, sa

transcendance tombe vainement dans le passé ; c'est-à-dire en immanence (Beauvoir 1949 I 397).

Dans *Brûlée vive*, les hommes coupent la transcendance des femmes en les empêchant d'accomplir des buts, voire de se fixer des buts. Cela dit, les hommes ne sont pas aussi libres qu'ils ne le croient. Une société phallocentrique opprime à la fois les femmes et les hommes. Il est clair que Souad est victime d'oppression et que ses parents et son frère en sont responsables. Ce qui n'est pas aussi évident, c'est que les parents de Souad et son frère sont à leur tour victimes d'oppression. Les valeurs de leur société, culture et religion les oppriment à leur tour. Beauvoir explique comment la religion opprime les femmes dans *Le deuxième sexe* :

Il y a une justification, une compensation suprême que la société s'est toujours attachée à dispenser à la femme : la religion. Il faut une religion pour les femmes comme il en faut une pour le peuple, exactement pour les mêmes raisons : quand on condamne un sexe, une classe à l'immanence, il est nécessaire de lui offrir le mirage d'une transcendance. L'homme a tout avantage à faire endosser par un Dieu les codes qu'il fabrique : et singulièrement puisqu'il exerce sur la femme une autorité souveraine, il est bon que celle-ci lui ait été conférée par l'être souverain (Beauvoir 1949 II 507).

C'est le cas pour les autres dans leur communauté. Par exemple, on présume que la mère de Souad a vécu une enfance similaire à celle de Souad. Elle était victime d'oppression à cause de son sexe dès sa naissance, tout comme l'était Souad. Quant à son mari et à son fils, le père et le frère de Souad, eux aussi sont victimes d'oppression. Les hommes provenant d'une société où l'on dévalorise la femme ne sont pas des êtres humains complètement libres. On limite la liberté de ces hommes car la société s'attend à ce qu'ils agissent d'une façon prédéterminée. La société s'attend à ce que l'homme démontre son autorité à tout temps. On s'attend à ce que

l'homme oblige la femme de le servir, qu'il l'abuse lorsqu'elle refuse n'importe quelle demande. Ces attentes imposent une limite à liberté de l'homme. Il n'est pas libre car il doit agir de la façon dont la société l'oblige. Ceci ne veut pas dire que l'homme est innocent car il a liberté de choisir ses actions. Il pourrait choisir de dénoncer ces valeurs misogynes au lieu de les accepter. Dans *Pyrrhus et Cinéas*, Beauvoir démontre que la liberté d'un être humain dépend de la liberté des autres êtres humains. Nous ne pouvons pas être égoïstes et nier que les autres existent. Nous avons besoin que les autres soient libres afin de continuer nos projets de transcendance.

Seul autrui peut créer un besoin de ce que nous lui donnons ; tout appel, toute exigence vient de sa liberté ; pour que l'objet que j'ai fondé apparaisse comme un bien, il faut qu'autrui en fasse son bien : alors me voilà justifié de l'avoir créé. Seule la liberté d'autrui est capable de nécessiter mon être. Mon besoin essentiel est donc d'avoir des hommes libres en face de moi : ce n'est pas si on m'annonce ma mort, c'est si on m'annonce la fin du monde que mon projet perd tout sens ; le temps du mépris est aussi celui du désespoir (Beauvoir 1944 289).

Il est évident que les hommes du roman ne sont pas aussi libres qu'ils ne le croient car leur liberté dépend de la liberté des autres, et évidemment, les femmes ne sont pas libres non plus.

Née dans une famille musulmane, Souad a été élevée dans une atmosphère où la violence, l'hostilité et la haine envers les Juifs occupaient une grande place. On avait recours à la violence lorsqu'on n'était pas content de quelqu'un. On était hostile envers les femmes tous les jours. Beauvoir aborde ce sujet dans *Le deuxième sexe* :

Chez les musulmans, la femme est réduite à un état d'abjection à cause de la structure féodale de la société qui ne permet pas le recours à l'État contre la famille, à cause de la religion qui, exprimant l'idéal guerrier de cette

civilisation, à voué directement l'homme à la Mort et a dépouillé la femme de sa magie : que craindrait sur terre celui qui est prêt à se plonger d'une seconde à l'autre dans les voluptueuses orgies du paradis mahométan? L'homme peut donc tranquillement jouir de la femme sans avoir à se défendre contre soi-même, ni contre elle (Beauvoir 1949 I 278).

On profite de la femme car elle est inférieure. On hait les Juifs car ils sont les pires ennemis. Ces valeurs étaient tellement ancrées chez Souad qu'elle avait toujours peur des Juifs plusieurs années après son arrivée en Europe.

On m'avait appris qu'il ne fallait pas s'approcher des Juifs, parce qu'ils étaient des *haloufs*, des 'cochons'. Il ne fallait même pas les regarder. Pour nous, c'était donc quelque chose d'horrible d'être là, si près d'eux. Ils mangent différemment, ils vivent différemment. On ne peut pas les comparer avec nous, nous sommes comme le jour et la nuit, comme la laine et la soie. J'ai appris les choses comme ça. [...] Il faut que je réalise une fois pour toutes que ce sont des bêtises. Ces gens ne m'ont rien fait de mal! Il y a, par exemple, la boucherie juive dans mon quartier. La viande y est meilleure, j'en ai déjà mangé, mais je n'ose pas entrer seule pour en acheter moi-même. [...] Je commence à réaliser que je ne connais rien aux Juifs, que je n'ai appris leur histoire, et que, si je continue comme ça, moi aussi je dirai à mes enfants que je juif est un *halouf*! Je leur transmettrai une bêtise au lieu du savoir et de la possibilité de penser par elles-mêmes (Souad 175-177).

Cette citation est importante car elle révèle plusieurs choses. Premièrement, il est évident que les valeurs qu'on a transmises à Souad sont racistes et remplies de stéréotypes négatifs. Le fait qu'elle ait encore peur des Juifs plusieurs années après son arrivée en Europe démontre la haine puissante que les musulmans ont envers les Juifs. Cette haine apprise est encore présente aujourd'hui et plusieurs événements mondiaux le révèlent. Deuxièmement, nous voyons que Souad est consciente d'avoir absorbé ces valeurs sans réfléchir. Elle réalise qu'elle doit apprendre l'histoire des Juifs et décider elle-même si cette peur et cette haine sont appropriées. Troisièmement, Souad ne veut pas transmettre la même chose à ses filles. Elle se rend compte qu'elle doit changer sa mentalité afin de ne pas

transmettre ces mêmes préjugés à ses filles. Cela dit, même si Souad éprouve encore de la peur dans la présence des Juifs, il est évident qu'elle a réfléchi à ceci et qu'elle veut changer, ce qui indique une certaine évolution qui a des effets positifs sur ses filles et qui brise le cercle vicieux d'une mentalité raciste. Si c'est le cas avec le racisme, il devrait être possible d'éliminer le sexisme aussi.

La mère de Souad ne lui donnait aucune affection. Elle détestait toutes ses filles car les filles apportent de la honte à la famille. Ayant probablement été élevée dans une atmosphère semblable, Leila transmet ces valeurs à sa fille. « Le rapport de la mère avec ses enfants se définit au sein de la forme globale qu'est sa vie ; il dépend de ses relations avec son mari, avec son passé, avec ses occupations, avec soi-même; c'est une erreur néfaste autant qu'absurde de prétendre voir dans l'enfant une panacée » (Beauvoir 1949 II 380). Comme le dit Beauvoir, la relation entre mère et fille dépend beaucoup de sa situation. Souad et ses sœurs attendaient toutes avec impatience leur tour de se marier. Elles voulaient tant quitter la maison familiale afin de retrouver un peu plus de liberté dans leur rôle comme femme mariée. Plus le temps avançait, plus les filles s'inquiétaient car les nouvelles d'un mari n'arrivaient pas. Souad voulait tant se marier, même sachant que le mariage lui apporterait le malheur car les hommes battaient toujours leurs femmes.

Mais, même à l'idée d'être battue, je voulais me marier plus que tout au monde. C'est une chose curieuse que le destin des femmes arabes, dans mon village en tout cas. On l'accepte naturellement. Aucune idée de révolte ne nous vient. On ignore même ce qu'est la révolte. On sait pleurer, se cacher, mentir s'il le faut pour éviter le bâton, mais se révolter, jamais. Tout simplement parce qu'il n'y a pas d'autre endroit où vivre que chez son père ou son mari. Vivre seule est inconcevable (Souad 63).

Ce comportement est typique d'une jeune fille. Le chapitre « La jeune fille » de *Le deuxième sexe II* fait ressortir cela. « D'une manière plus ou moins déguisée, sa jeunesse se consume dans l'attente. Elle attend l'Homme » (Beauvoir 1949 II 88). Souad et sa sœur aînée ne croyaient pas qu'elles puissent se révolter contre les hommes ni vivre sans leur père ou leur mari. Elles étaient tellement soumises et isolées qu'elles se résignaient à être battues tous les jours par un homme. Comme l'indique Beauvoir, l'expérience familiale nous fait découvrir la hiérarchie des sexes.

La hiérarchie des sexes se découvre d'abord à elle dans l'expérience familiale ; elle comprend peu à peu que si l'autorité du père n'est pas celle qui se fait le plus quotidiennement sentir, c'est elle qui est souveraine ; elle ne revêt que plus d'éclat du fait qu'elle n'est pas galvaudée ; même si c'est en fait la mère qui règne en maîtresse dans le ménage, elle a d'ordinaire l'adresse de mettre en avant la volonté du père ; dans les moments importants, c'est en son nom, à travers lui qu'elle exige, qu'elle récompense ou punit (Beauvoir 1949 II 38).

Sachant que son éventuel mari la battrait, Souad voulait quand même se marier. Elle a décidé de rencontrer son voisin en cachette car elle croyait être en amour et l'épouser un jour. C'est à ce moment que Souad décide de faire ce qu'elle veut. C'est la première fois qu'elle ignore les attentes de ses parents et de la société. C'est ici que paradoxalement, Souad commence à 'exister'. Confrontée devant sa liberté, Souad a choisi librement de fréquenter un homme. Dans ses œuvres philosophiques, Beauvoir fait souvent mention de la crise d'adolescence : « [...] c'est l'adolescence qui apparaît comme le moment du choix moral : alors la liberté se révèle et il faut décider de son attitude en face d'elle » (Beauvoir 1947 53).

La crise d'adolescence, c'est une sorte de 'travail' analogue à ce que le docteur Lagache appelle 'le travail du deuil'. La jeune fille enterre lentement son enfance, cet individu autonome et impérieux qu'elle a été ; et elle entre avec soumission dans l'existence adulte » (Beauvoir 1949 II 138).

Nous voyons Souad faire ceci dans *Brûlée vive* :

Pour la première fois de ma vie, je suis quelqu'un parce que j'ai décidé moi-même de faire ce que je fais. Je suis vivante. Je n'obéis ni à mon père ni à personne d'autre. Au contraire, je désobéis.

Ma mémoire de ces instants-là et de ceux qui vont suivre est assez claire. Avant, elle est presque inexistante. Je ne me vois pas, je ne sais pas à quoi je ressemble et si je suis jolie ou non (Souad 79).

Cette citation est très évocatrice car elle révèle l'importance de la subjectivité dans notre existence. On doit vivre notre propre vie et on ne peut pas vivre uniquement à travers les autres. Pour la première fois, Souad 'existait' car elle ne vivait pas pour les autres. Souad a choisi elle-même de fréquenter cet homme. Elle réalise que le monde est un monde à construire, qu'elle a le pouvoir de faire quelque chose de son propre gré. Avant ceci, Souad obéissait à son père et à sa mère sans penser à ses besoins personnels. Ironiquement, Souad est toujours dans une situation perdante car en prenant la première décision de sa vie, elle se donne à ce nouvel homme qu'elle fréquente sans demeurer fidèle à elle-même.

Je suis contente d'être avec lui, de lui appartenir [...] C'est un homme, un vrai. J'ai bien vu que ce n'était pas la première fois pour lui, il sait comment faire. J'ai confiance pour le mariage, il ne sait pas quand et moi non plus, mais je ne pose pas la question. Dans ma tête, c'est sûr (Souad 85).

Même si Souad avait commencé à vivre en prenant des décisions elle-même, elle s'est dévouée complètement à un autre homme. « Se dévouer, c'est agir *pour* autrui ; en donnant au mot 'pour' le sens que traduit l'expression allemande : 'warum willem', c'est répondre à l'appel qui émane de sa volonté » (Beauvoir 1947 268). Elle n'était toujours pas libre car elle plaçait son destin entre les mains d'un autre. Elle s'attendait à ce que cet homme l'épouse et qu'il lui appartienne par après. Évidemment, elle ne connaissait rien d'autre à cette époque-là car elle était toujours

en situation infantile. Comme nous le montre Beauvoir, demeurer en situation infantile pendant toute sa vie est un énorme danger.

Il y a des êtres dont la vie tout entière s'écoule dans un monde infantile, parce que, maintenus dans un état de servitude et d'ignorance, ils ne possèdent aucun moyen de briser ce plafond tendu au-dessus de leurs têtes ; comme l'enfant lui-même ils peuvent exercer leur liberté, mais seulement au sein de cet univers constitué avant eux, sans eux (Beauvoir 1947 49).

Suite à ces évènements, Souad sera affrontée par la mort.

De nos jours, les crimes d'honneur sont toujours fréquents dans plusieurs pays. « On annonce plus de six mille cas de crimes d'honneur par an sont recensés, et derrière ce chiffre se cachent tous les suicides, accidents, etc., qui ne sont pas comptabilisés» (Souad 194). Une fois qu'une fille déshonore sa famille, elle est sujette aux lapidations et même à la mort. Dans *Le deuxième sexe* Beauvoir fait mention de ces coutumes :

Si le mari ne réussit pas à contraindre sa femme à la vertu, il participe à sa faute ; son malheur est aux yeux de la société un déshonneur, il est des civilisations si sévères qu'il lui faudrait tuer la criminelle pour se désolidariser de son crime. [...] Beaucoup de traditions rapportent qu'on dénudait ainsi la pécheresse : puis on la lapidait comme il est rapporté dans l'Évangile, on l'enterrait vivante, on la noyait, on la brûlait (Beauvoir 1949 I 311-312).

Les parents de Souad étaient conscients qu'elle était enceinte car elle grossissait. Ils ont demandé à leur beau-fils de la brûler vive. En acceptant, le beau-fils devient un héros. Les hommes qui commettent des crimes d'honneur sont le plus souvent reconnus comme des héros.

Tout à coup, j'ai senti quelque chose de froid coulé sur ma tête. Et aussitôt le feu était sur moi. J'ai compris le feu, et le film s'accélère, tout va très vite dans les images. Je commence à courir pieds nus dans le jardin, je tape mes mains sur mes cheveux, je crie, et je sens ma robe qui flotte derrière moi. Est-ce que le feu était aussi sur ma robe (Souad 105)?

Par chance, Souad réussit à s'échapper et se retrouve à l'hôpital. À l'hôpital, ses parents lui rendent visite, furieux qu'elle ne soit pas morte. Ils essaient de l'empoisonner afin qu'elle meure le plus vite possible, mais ils ne réussissent pas. Il est important de noter que la religion musulmane n'encourage pas les crimes d'honneur.

Dans un passé récent, des autorités, comme le roi Hussein et le prince Hassan, se sont prononcées ouvertement contre ces crimes qui, disaient-elles, 'ne sont pas des crimes d'honneur mais de déshonneur'. Des imams et des religieux chrétiens expliquent sans relâche que le 'crime d'honneur' est totalement étranger au Coran ou à l'Évangile (Souad 195-196).

Néanmoins, les crimes d'honneur sont encore fréquents.

Analphabète, Souad envisagea plusieurs défis en arrivant en Suisse. Elle n'avait aucune connaissance du pays dans lequel elle était arrivée, de la culture du peuple suisse, des religions pratiquées dans le pays, des coutumes du pays, etc. N'étant jamais sortie des murs de sa maison, vivant dans une situation infantile, Souad n'avait même pas eu l'occasion de socialiser avec d'autres gens.

Je confonds Suisse et juif, parce que tout ce qui est extérieur à mon village, c'est-à-dire au nord, est un pays ennemi.

Je n'ai aucune idée du monde, des pays étrangers, de leurs noms différents. Je ne connais même pas mon propre pays. J'ai grandi en ne comprenant qu'une chose : il y a mon territoire et le reste du monde. L'ennemi, disait mon père, et on y mange du porc!

J'allais donc vivre en pays ennemi, mais en toute confiance puisque 'la dame' était là (Souad 148-149).

Cette citation démontre à la fois à quel point Souad vivait en situation infantile ainsi que sa dépendance de Jacqueline. Tout ce qu'elle voyait en Suisse l'étonnait : les femmes étaient souriantes, elles se maquillaient, elles parlaient avec les hommes, elles travaillaient, etc. Au début, Souad croyait que ces femmes allaient être assassinées car elles parlaient aux hommes. Elle réalisa plus tard que ce

comportement était acceptable en Suisse et elle en était heureuse. Souad était certainement une femme avec une grande ouverture d'esprit. Le fait qu'elle était contente que ces femmes puissent parler aux hommes sans conséquence démontre que Souad décida de rejeter les valeurs qu'on lui avait apprises.

Heureusement, il existait des organisations humanitaires en Cisjordanie à l'époque où Souad se mourait à l'hôpital. Jacqueline, qui travaillait pour l'organisation « Terre des hommes » en collaboration avec « La Croix-Rouge internationale », est venue à la rescousse de Souad. Elle a fait des démarches surhumaines afin que Souad puisse survivre. Jacqueline a convaincu les parents de Souad qu'elle allait mourir dans un autre pays et qu'ils ne la reverraient jamais. Ensuite, Jacqueline devait obtenir la documentation nécessaire, ainsi que des visas afin de quitter la Cisjordanie. Suite à ses efforts, Jacqueline a réussi, mais d'autres problèmes l'attendaient : « L'empêcher de mourir est une chose, la faire revivre en est une autre » (Souad 147). Les organisations humanitaires sont extrêmement importantes dans les pays en voie de développement. Elles peuvent à la fois éduquer les gens de ces pays et éveiller la conscience des gens autour du monde. Comme Simone de Beauvoir le disait, on ne peut pas avancer dans nos projets sans les autres. On a besoin des autres afin que nos projets avancent. « Le mouvement de ma transcendance m'apparaît comme vain dès que je l'ai transcendé ; mais si à travers d'autres hommes ma transcendance se prolonge toujours plus loin que le projet que je forme au présent, je ne saurais jamais la dépasser » (Beauvoir 1947 303). Souad ne pouvait pas s'évader sans l'aide de Jacqueline. « J'étais en train de mourir lorsque Jacqueline est arrivée dans cet hôpital. Je lui dois la vie, et l'œuvre

qu'elle s'efforce de continuer avec Surgir a besoin d'un témoin vivant pour sensibiliser le public au crime d'honneur » (Souad 188). Jacqueline est une femme qui démontre un comportement authentique et moral. Elle est consciente du fait qu'elle a besoin des autres afin que ses projets avancent, afin qu'ils se transcendent.

Une triste réalité observée dans ce roman est celle-ci : les femmes elles aussi deviennent les oppresseurs de leurs propres filles. Il est possible qu'une femme, victime d'oppression, devienne elle-même l'opresseur, surtout lorsque les femmes sont analphabètes. Une femme qui vit dans un environnement complètement isolé risque de se perdre complètement dans une société où les hommes règnent car elles ne connaissent rien d'autre et acceptent toutes les valeurs qu'on leur impose. À leur tour, elles projettent ce qu'elles ont absorbé de leur société et elles entrent dans un monde où l'injustice envers les femmes est un fait accompli. Puisque ces femmes n'ont jamais été exposées à l'idée de la liberté de la femme, on ne peut les accuser de mauvaise foi. « Mais, dès qu'une libération apparaît comme possible, ne pas exploiter cette possibilité est une démission de la liberté, démission qui implique la mauvaise foi et qui est une faute positive » (Beauvoir 1947 49). De plus, Beauvoir a beaucoup écrit sur le danger du dévouement dans *Pour une morale de l'ambiguïté*. C'est exactement ce que la mère de Souad faisait. Elle s'est dévouée complètement à sa religion, à sa culture et à son mari. La mère de Souad s'est reposée dans la certitude et elle a perdu la tension morale exigée par l'ambiguïté. « C'est donc dans le risque et le doute qu'on se dévoue. Il faut prendre parti et nous devons choisir sans que rien nous dicte notre choix » (Beauvoir 1947 271). La même réalité est observée pour les hommes. Les hommes, comme les femmes, sont nés libres et avec

empathie. On ne naît pas haïssant une race, un sexe ou une culture. On apprend ces valeurs misogynes, racistes, ethnocentriques et on les absorbe. « J'ai vite compris que la violence chez les hommes de mon village vient du plus loin des temps. Le père la transmet à son fils qui la transmet à son tour à l'infini » (Souad 28). Néanmoins, il y a moyen de s'en sortir.

Il est possible de briser le cercle vicieux de l'oppression de la femme. Souad en est une preuve. En racontant son histoire, elle éveille la conscience des gens autour d'elle et elle sensibilise les gens aux crimes d'honneur. Il est primordial d'éveiller la conscience de tous les gens autour du monde afin de mettre fin à l'oppression de la femme. Les témoignages sont importants pour cette raison. Une fois la conscience éveillée, une fois qu'ils acceptent l'idée de la liberté morale, certaines gens lutteront pour les droits de la femme. Plus on éveille la conscience des gens, plus on lutte contre les systèmes phallogocentriques. *Brûlée vive* démontre que Souad s'est évadée par chance, grâce à l'organisation humanitaire « Terre des hommes ». Ces organisations humanitaires existent grâce aux consciences éveillées des gens, grâce aux histoires que racontent les femmes, grâce aux médias et aux journalistes qui nous donnent des nouvelles d'autour du monde, comme l'ont fait Kristof et WuDunn.

L'éducation est un autre moyen de combattre l'oppression. L'éducation est extrêmement importante afin de venir en aide aux femmes. Les femmes analphabètes se retrouvent dans une situation beaucoup plus déplorable que celles qui reçoivent une éducation. Sans éducation, une femme est emprisonnée dans une prison mentale. Elle n'est pas consciente qu'il existe d'autres façons de vivre. Elles

n'ont même aucune idée qu'il existe d'autres pays autour d'elles. Tout ce que la femme analphabète connaît, ce sont les valeurs qu'on lui enseigne chez elle. Le reste, c'est l'inconnu. Comme le dit bien Manier, « Maintenir les femmes dans l'analphabétisme est un des instruments du patriarcat » (Manier 17). L'éducation est importante afin que les femmes puissent socialiser. En allant à l'école, les enfants deviennent plus curieux et apprennent à poser des questions. La curiosité et le fait de poser des questions sont extrêmement importants pour une fille soumise. « Si vous voulez combattre la pauvreté et l'extrémisme, vous devez éduquer et donner du pouvoir aux femmes et les intégrer à l'économie. Un pays ne peut se développer et être stable si la moitié de sa population est marginalisée » (Kristof et WuDunn VI). Souad envoie ses filles à l'école. En faisant cela, elle brise le cycle vicieux de l'oppression de la femme. Avec une éducation, ses filles ne seront pas victimes de l'oppression comme l'était Souad. En se sauvant elle-même, Souad sauve toutes les petites filles nées dans sa famille après elle.

En Suisse, la condition de Souad s'améliore lentement. « Ça n'allait pas très bien dans ma tête, mais je survivais » (Souad 156). Ce fut extrêmement difficile pour Souad. Elle subit plusieurs opérations et fait de la dépression. Petit à petit, elle commence à prendre ses propres décisions. Une décision très difficile à prendre, mais nécessaire à sa survie, fut celle de donner son fils en adoption. « J'ai choisi de survivre et de le laisser vivre » (Souad 160). Souad commence à vivre, à donner un sens à sa vie et à choisir ses projets de transcendance. Les décisions qu'elle devait prendre n'étaient pas faciles, mais Souad a trouvé le courage de le faire. Elle décide

de se marier à un homme très gentil, Antonio, et d'avoir des enfants. Elle devient une maman exceptionnelle de deux filles.

J'aurais bien voulu apprendre à écrire. Je sais lire, mais seulement si les lettres sont imprimées. [...] Je voulais toujours apprendre pour être comme les autres. Vers vingt-quatre ans, quand j'ai commencé à travailler, j'ai eu la possibilité de suivre un cours pendant trois mois. J'étais très contente. C'était dur parce que je payais beaucoup plus que mon salaire, alors Antonio m'a dit : 'C'est pas grave, je peux t'aider.' J'ai répondu : 'Non. Je veux payer mon cours toute seule.'

Je voulais y arriver moi-même, avec mon propre argent (Souad 173).

Souad démontre qu'elle veut devenir indépendante. Elle veut apprendre, elle veut travailler et elle ne veut pas dépendre des autres. Quinze ans après son arrivée en Suisse, Souad décide de travailler pour la fondation « Surgir ». Elle décide qu'elle veut absolument sauver d'autres femmes comme elle.

C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète [...] dans ses projets elle s'affirme concrètement comme sujet ; par son rapport avec le but qu'elle poursuit, avec l'argent et les droits qu'elle s'approprie, elle éprouve sa responsabilité (Beauvoir 1949 II 587).

En faisant ceci, Souad réussit à se transcender.

La fondation 'Surgir', avec Jacqueline, essaie de sauver ces filles. Mais ce n'est pas facile. Nous, on est là, les bras croisés. Je vous parle et vous m'écoutez. Mais elles, là-bas, elles souffrent! C'est pour cette raison que je témoigne pour Surgir sur les crimes d'honneur, parce que ça continue! (Souad 190).

Souad choisit librement de témoigner afin de venir en aide à d'autres femmes. Elle vit maintenant une vie authentique, elle donne du sens à sa vie. Jacqueline affirme que Souad s'acharne contre le crime d'honneur :

Le témoignage de Souad dans le livre *Brûlée vive*, diffusé internationalement, a fait connaître la pratique du crime au nom de l'honneur dans le monde entier. Beaucoup de professeurs d'écoles et d'universités l'ont fait lire à leurs étudiants lesquels nous écrivent encore pour avoir plus d'informations afin d'en faire leur thèse de doctorat. [...] Cependant, la coutume est toujours très

présente au Moyen-Orient, au Pakistan, en Turquie, au Tchad, dans certains pays d'Amérique latine et d'autres encore (Souad 219).

Souad continue d'éveiller la conscience des gens autour du monde avec son témoignage. Évidemment, ceci est très important car les crimes d'honneur sont toujours pratiqués dans plusieurs pays.

En guise de conclusion, sans aucun doute, il existe une grande inégalité entre les sexes dans le pays natal de Souad, la Cisjordanie. Plusieurs facteurs influencent et empirent cette inégalité révélée dans les pages précédentes : l'analphabétisme chez les femmes, l'idéologie misogyne, la mystification et les valeurs culturelles anciennes. Ce témoignage nous démontre qu'il est possible de briser le cycle vicieux de l'oppression des femmes. Souad en est la preuve. Avec l'aide de Jacqueline et avec une certaine ouverture d'esprit, Souad réussit à quitter son pays et à retrouver son identité personnelle. Malheureusement, le passé de Souad continue à la hanter et sa vie n'est pas toujours facile. D'autre part, grâce à son histoire, Souad réussit à éveiller la conscience des gens et à sauver d'autres femmes. Elle réussit un projet de transcendance et elle vit des moments heureux dans sa vie nouvelle vie avec sa famille.

Ce témoignage est une histoire parmi des milliers d'histoires qui existent dans les pays en voie de développement. Il faut absolument continuer à lutter contre l'oppression de la femme afin de sauver d'autres femmes comme Souad. L'histoire de Souad est à la fois une histoire de réussite et de perte. Elle habite maintenant en Europe dans un environnement beaucoup plus sécuritaire pour les femmes. Pourrait-elle être en sécurité en Cisjordanie aujourd'hui? Clairement, nous avons encore beaucoup de travail à faire.

Chapitre 3

Le voile de la peur de Samia Shariff :

Les difficultés de l'immigration

L'analyse du deuxième témoignage portera sur l'œuvre de Samia Shariff, *Le voile de la peur*. Samia, une musulmane algérienne née en France, est l'auteure ainsi que l'héroïne de ce témoignage. Samia est une femme victime d'oppression pendant une longue période de sa vie. Elle est une femme qui subit des abus incompréhensibles. La situation de Samia ne lui permet pas d'être un individu libre, d'exister et de se transcender. Plusieurs facteurs influencent ceci : son enfance tragique, la relation avec ses parents, son premier mariage forcé et les valeurs oppressives d'une culture musulmane intégriste. L'analyse de ce témoignage a comme but de dénoncer l'oppression de la femme et d'éveiller la conscience des gens. Il n'est pas acceptable qu'une femme soit opprimée toute sa vie à cause de son sexe. Simone de Beauvoir croyait que l'oppression de tous les individus, y inclus la femme, était immorale. Cette analyse utilisera la philosophie de Beauvoir afin de démontrer l'immoralité de l'oppression de Samia. De plus, les prochaines pages révéleront l'importance de l'éveil existentialiste afin d'affronter les obstacles qui entravent la lutte contre l'oppression de la femme. Le long parcours de Samia lui apportera, à la longue, le bonheur. Pendant ce parcours, Samia se montre une femme curieuse, tenace, sympathique, persévérante et ambitieuse. Ces qualités lui permettront de réaliser son rêve de liberté.

Pendant son enfance, Samia endura énormément d'abus de ses parents. Ses souvenirs d'enfance dévoilent très peu de moments de bonheur. Elle reçoit seulement un cadeau pendant toute son enfance, un nounours très spécial que son père lui offrit. Samia avait une amie unique, Amina, qu'elle aimait de tout son cœur. Ce nounours et cette amie précieuse, on les lui enleva plus tard. La mère de Samia, elle aussi, endura beaucoup d'abus. À plusieurs reprises, Samia observa son père abuser sa mère. Née dans une famille dont le père était le tout-puissant et où les hommes régnaient, Samia était une jeune fille soumise à l'oppression à cause de son sexe. Une femme étant un grand déshonneur à la famille, les parents de Samia ne la laissaient pas l'oublier. Ils partageaient cette honte avec leur fille tous les jours. Quand Samia était adolescente, sa famille décida de déménager en Algérie pour l'élever dans un milieu intégriste.

La situation de Samia empira en Algérie. Elle devient une esclave et ne peut pas du tout sortir de la maison. Son père l'envoie à l'école française et elle adore l'école. C'est le seul moment de la journée où elle est heureuse car elle peut socialiser avec les autres filles de son âge. Chez elle, on ne lui permet pas de recevoir des amies. Aussi, Samia est une jeune fille qui démontre une certaine curiosité, et elle aime apprendre. Malheureusement, à l'âge de 15 ans, Samia doit quitter ses études afin de se marier. Son futur époux, Abdel, est un homme algérien qui habite en France et il est beaucoup plus âgé que Samia. Suite à la nouvelle qu'elle sera mariée de force, Samia fait une grande dépression et subit des crises de nervosité. Après son mariage, Samia redéménage en France dans une grande

maison avec son nouveau mari. Elle apprend très vite qu'Abdel est un homme très violent. Il bat et viole constamment Samia.

Lors de sa première grossesse, la violence d'Abdel augmente et Samia songe souvent à la mort. Se retrouvant à l'hôpital après avoir été battue gravement, Samia n'ose toujours pas dénoncer le comportement d'Abdel aux autorités. N'ayant aucun appui de sa famille, Samia se sent seule et elle a peur de dénoncer Abdel. À l'âge de 16 ans, Samia donne naissance à un fils, Amir. Dès la naissance d'Amir, Samia adore son fils et démontre un amour maternel envers lui. Tristement, la mère de Samia lui enleva Amir car elle ne croyait pas que Samia puisse s'en occuper elle-même. Elle ne lui faisait pas confiance. Même si Samia est déprimée et malheureuse sans Amir, sa mère continue à lui lancer des insultes et à être méchante envers elle. Plus tard, Samia donne naissance à deux filles, Norah et Mélissa. Ses filles lui apportent beaucoup de joie, mais son fils lui manque toujours. Samia déteste Abdel. Il continue de la battre devant ses filles. Forcée de redéménager en Algérie, Samia se console en songeant à une réconciliation avec Amir.

En rentrant en Algérie, Samia réalise immédiatement que les conditions ont empiré pour les femmes. De plus en plus de femmes se voilent et le terrorisme est de plus en plus fréquent. Ce retour en Algérie apporte beaucoup de malheur à Samia, Norah et Mélissa. Abdel continue à battre Samia. Elle ne peut pas plaire à Abdel et il devient de plus en plus violent. Il essaie même de mettre le feu à la maison afin de tuer Samia, Norah et Mélissa. Elle essaie de fuir l'Algérie afin de retourner en France avec ses filles, mais ne réussit pas. Abdel finit par répudier

Samia, un grand déshonneur pour la famille de Samia. Le père de Samia la supplie de retrouver son mari et de le convaincre qu'elle désire une réconciliation.

Suite à leur séparation, Samia rencontre un homme militaire, Hussein. Les parents de Samia apprennent que Samia fréquente un autre homme et ils enferment Samia et ses deux filles dans une petite salle où l'on garde de la nourriture. Tous les jours, Samia et ses filles se font battre. Après deux semaines, les trois réussissent à s'évader. Elles se rendent chez l'amie de Samia et contactent Hussein. Il est heureux d'entendre des nouvelles de Samia et ses filles. Les deux continuent à se parler en cachette et Samia devient amoureuse d'Hussein. Avec l'aide d'Hussein et de Norah, Samia obtient le divorce et elle épouse Hussein. Suite au mariage, Samia donne naissance à trois fils : des jumeaux et un autre fils. Toute la famille vit dans la peur tous les jours. Ils reçoivent des menaces de la part des frères de Samia. Norah risque de se faire violer lorsqu'elle sort travailler le soir. Les trois garçons se font menacer de mort. Après quelques années, Hussein perd intérêt dans sa femme et il commence à fréquenter une autre femme. Finalement, Samia n'en peut plus. Avec l'aide d'Hussein, elle réussit à obtenir des passeports afin de quitter l'Algérie et de retourner en France avec ses cinq enfants.

En arrivant en France, Samia vit dans la pauvreté avec ses enfants pendant une année. La vie est très difficile et la santé de Samia se détériore. Norah s'occupe des finances et des enfants pendant que Samia est malade à l'hôpital. Samia aimerait quitter la France et se rendre au Québec car elle croit que les conditions de vie seront meilleures au Canada. Après plusieurs démarches, elle réussit à obtenir de faux passeports et à se rendre au Québec. Les choses s'améliorent au Québec. Ils

sont encore pauvres, mais ils ont plus d'appui et ont plusieurs amis. Samia est extasiée de devenir une citoyenne canadienne et de vivre en liberté. Sa famille est beaucoup plus heureuse, même s'ils n'ont pas grand'chose.

L'enfance de Samia, tout comme l'enfance de Souad, fut des années remplies d'abus physique, émotionnel et mental. La différence était que Samia est née en France, un pays plus sécuritaire pour les femmes, elle a reçu une éducation pendant son enfance, elle avait un caractère beaucoup plus fort que Souad. Samia avait plus de chance que Souad car elle était consciente que certaines femmes étaient libres. Étant consciente de ceci, l'éveil existentialiste était beaucoup plus prononcé chez Samia. Cet éveil est extrêmement important pour l'émancipation féministe. Consciente de son oppression, Samia questionnait les limites qu'on lui imposait. Elle voulait être libre. Ce désir d'être libre marque une étape importante vers la liberté. Beauvoir mentionne l'importance de cette volonté dans *Pour une morale de l'ambiguïté* :

Mais alors il trouve au cœur de son existence l'exigence commune à tous les hommes ; il lui faut vouloir la liberté en lui et universellement ; il lui faut tenter de la conquérir : à la lumière de ce projet les situations se hiérarchisent et des raisons d'agir se découvrent (Beauvoir 1947 98).

Mais le dévoilement implique une perpétuelle tension pour maintenir l'être à distance, pour s'arracher au monde et s'affirmer comme liberté : vouloir le dévoilement du monde, se vouloir libre, c'est un seul et même mouvement (Beauvoir 1947 41).

Samia est une femme ambitieuse qui n'accepte pas l'oppression de la femme. L'ambition et la conscience de Samia la mènent à l'émancipation. Aussi, Samia n'a pas élevé ses enfants avec les mêmes valeurs oppressives que ses parents. Ceci démontre qu'elle a brisé le cycle vicieux de l'oppression. Ses enfants ont maintenant

des valeurs et une morale authentiques. La transcendance est maintenant possible pour Samia et pour ses enfants.

Née en France, dans une famille musulmane algérienne, Samia est élevée dans un environnement très sévère car ses parents ne veulent pas qu'elle absorbe la culture française. Elle endure l'abus physique, mental et émotionnel pendant toute son enfance simplement parce qu'elle est fille. « Naître de sexe féminin dans une famille musulmane, et algérienne de surcroît, avait orienté mon destin dès les premiers instants de ma vie » (Shariff 11). Née dans cet environnement, Samia croyait que sa situation était normale. Beauvoir explique que pendant l'enfance, on accepte le monde tel quel, sans questionner.

Ce qui caractérise la situation de l'enfant, c'est qu'il se trouve jeté dans un univers qu'il n'a pas contribué à constituer, qui a été façonné sans lui et qui lui apparaît comme un absolu auquel il ne peut que se soumettre ; à ses yeux les inventions humaines : les mots, les mœurs, les valeurs, sont des faits donnés, inéluctables comme le ciel et les arbres ; c'est dire que le monde où il vit est le monde du sérieux, puisque le propre de l'esprit de sérieux, c'est de considérer les valeurs comme des choses toutes faites (Beauvoir 1947 47).

Comme l'explique Beauvoir, pendant la période d'enfance, les enfants acceptent toutes les valeurs que leurs parents leur imposent. Ils ne questionnent pas ceci, car ils ne se rendent pas compte qu'il existe une autre façon de vivre. Les parents de Samia ne lui permettaient pas de sortir avec ses amies. Samia avait une seule amie, Amina. Ils n'aimaient pas que Samia fréquente Amina car celle-ci venait d'une famille moins fortunée. Ils craignaient que cette relation ternisse l'honneur de la famille.

Amina était mon unique amie. Ses parents étaient aussi des immigrants d'origine algérienne, mais sa famille était pauvre. Ma mère avait horreur que j'aille chez mon amie, car elle considérait sa famille indigne de notre condition sociale. Déjà, à six ans, je trouvais Amina chanceuse parce qu'en

dépité de leur pauvreté ses parents la comblaient d'amour et d'attention (Shariff 13).

La famille de Samia se préoccupait énormément de leur image. Ils voulaient s'assurer que rien n'apporte de la honte à leur famille. Samia ressent la haine de ses parents dès sa naissance. Ils lui répètent sans cesse qu'elle ne vaut rien et qu'elle est une souillure. Inquiète que leur fille absorbe les mauvaises habitudes des Français, la famille déménage en Algérie où les conditions de vie empirent pour Samia. « La France n'est pas un pays où l'on souhaite éduquer nos enfants et encore moins notre fille! Nous voulons te donner une éducation saine, digne d'une bonne musulmane » (Shariff 22). En Algérie, Samia a encore moins de liberté qu'elle n'en avait en France. Comme l'explique Beauvoir, une stratégie de l'opresseur est d'enfermer un individu dans une prison mentale. C'est exactement ce que font les parents de Samia. Ils gardent Samia dans l'immanence et bloquent sa transcendance.

La ruse des tyrans, c'est d'enfermer un homme dans l'immanence de sa facticité, feignant d'oublier que l'homme est toujours, selon le mot de Heidegger, 'infiniment plus que ce qu'il serait si on le réduisait à être ce qu'il est'; l'homme est être des lointains, mouvement vers l'avenir, projet (Beauvoir 1947 127).

Ses amies sont interdites chez elle, et elle n'a le droit de visiter aucune amie. Ses parents deviennent encore plus violents envers elle, particulièrement son père. « Il me fouetta avec sa ceinture. Les coups plurent et plurent encore jusqu'à ce que je perde connaissance » (Shariff, 28). Le seul plaisir que Samia retrouvait était pendant les heures scolaires. Elle aimait l'école car elle aimait apprendre et socialiser avec ses copines.

Grâce à mes copines, cette période de ma vie fut heureuse, du moins pendant les heures scolaires. Je n'eus jamais le droit d'aller chez elles ou même de les accueillir à la maison. Selon ma mère, elles ne pouvaient parler des garçons,

un sujet tabou pour une fille respectable. Il m'était défendu de penser aux garçons, car ils incarnaient le mal en pouvant me déshonorer et déshonorer ma famille par la même occasion (Shariff 29-30).

Malheureusement, les journées scolaires furent interrompues beaucoup trop tôt car le père de Samia voulait qu'elle se marie. « En Algérie, plusieurs parents, peu importe leur niveau socio-économique, retirent tôt leur fille de l'école. Pour eux, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture n'est pas une priorité » (Shariff 39). Samia devait maintenant apprendre à être une bonne femme avant son mariage. Furieuse de ces nouvelles, Samia devient déprimée. Elle ne voulait absolument pas se marier à l'âge de seize ans, mais elle n'en avait pas le choix. Ce mariage forcé apporta beaucoup de malheur à Samia.

La relation entre Samia et sa mère était très semblable à celle de Souad et la sienne. La mère de Samia ne lui donnait aucune affection et lui lançait des insultes tous les jours. Elle était violente envers sa fille et la détestait parce qu'elle était une fille. Heureusement, Samia fait l'opposé avec ses filles. Elle aime ses enfants dès leur naissance, peu importe leur sexe. L'affection, l'amour, la tendresse sont des qualités que Samia transmet à ses enfants car elle refuse de se conformer aux attentes de sa culture. « J'aimais mon enfant d'un amour inconditionnel, indépendamment de son sexe. Pour moi, être mère signifiait aimer et protéger son enfant, contrairement à ma mère qui ne voyait en sa fille qu'un obstacle et un poids lourd à traîner » (Shariff 118). Pourquoi le comportement de Samia était-il différent de celui de sa mère? Plusieurs facteurs influencent le comportement de Samia. En premier, Samia est née en France et était consciente que les femmes pouvaient vivre en liberté.

Amina avait épousé son ancien amoureux français, malgré l'opposition de ses parents. Elle semblait heureuse et encore amoureuse. Elle avait toujours mené sa vie comme elle l'entendait. Elle représentait pour moi la femme arabe libérée et je l'admirais pour son courage à tenir tête à son entourage (Shariff 131).

Deuxièmement, comme mentionné dans les pages précédentes, Samia avait eu un éveil existentialiste. Elle était consciente que les êtres humains avaient une condition innée chez eux : celle de la liberté.

La liberté est la source d'où surgissent toutes les significations et toutes les valeurs ; elle est la condition originelle de toute justification de l'existence ; l'homme qui cherche à justifier sa vie doit vouloir avant tout et absolument la liberté elle-même : en même temps qu'elle exige la réalisation de fins concrètes, de projets singuliers, elle s'exige universellement (Beauvoir 1947 31-32).

Samia était une femme curieuse et ambitieuse.

J'avais maintenant la responsabilité de défendre mes filles contre la discrimination dont nous faisons l'objet, nous, les femmes musulmanes. Je pensais souvent à leur avenir. Je souhaitais qu'elles puissent se marier et vivre avec un homme qu'elles-mêmes choisiraient et aimeraient! (Shariff 154).

Troisièmement, Samia est allée à l'école. Elle était une jeune fille éduquée et elle démontrait une certaine curiosité. Elle posait des questions et voulait apprendre. « C'est d'abord dans la période de l'apprentissage que la femme se trouve en état d'infériorité [...] » (Beauvoir 1949 II 610). Sans éducation, la situation de la femme empire et elle a moins de chance à retrouver sa liberté. Comme Beauvoir, Kristof et WuDunn elles aussi sont conscientes que l'éducation est la clé de l'émancipation des femmes : « Mais, plus généralement, s'il existe un moyen privilégié d'encourager les femmes et les filles à défendre leurs droits, c'est par l'éducation, qu'il est possible de promouvoir davantage dans les pays pauvres » (Kristof et WuDunn 85).

Le mariage de Samia et d'Abdel fut un mariage musulman traditionnel. Les préparatifs durèrent des mois : plusieurs robes confectionnées pour la mariée, des bijoux donnés en cadeaux pour la mariée, le henna pour décorer son corps, une journée réservée pour l'épilation intégrale des poils de la mariée et une seule rencontre avec son éventuel mari avant le mariage même. Pendant les préparatifs, la dépression de Samia empira. « Durant l'année, je fus souvent malade et j'étais devenue faible et anémiée. J'avais perdu douze livres alors que j'étais déjà frêle à l'époque » (Shariff 68-69). La condition physique de Samia qui se détériore n'est pas un nouveau phénomène.

On a vu que beaucoup d'adolescentes étaient angoissées à l'idée de quitter le foyer paternel : quand l'événement devient proche, cette anxiété s'exaspère. C'est à ce moment que naissent quantité de névroses [...] (Beauvoir 1949 II 230).

Lors de la première et seule rencontre avec Abdel avant son mariage, elle ne pouvait même pas le regarder.

Recroquevillée et la tête entre les genoux, je pleurai de découragement et de rage. Je n'avais pas voulu regarder cet homme, mais je pouvais facilement l'imaginer en train de me détailler, de haut en bas, pour évaluer si la marchandise qu'on lui proposait valait la peine d'être achetée (Shariff 55-56).

Le caractère de Samia démontre qu'elle était convaincue qu'elle ne voulait pas se conformer aux attentes de la société. Elle refusait d'accepter ce mariage. Samia était consciente que le mariage était une forme d'oppression de la femme. « Dorénavant, je n'étais plus rien et je ne comptais pour personne ; je me répétais que ma vie était finie. N'avais-je pas le droit d'exister et d'être heureuse? » (Shariff 56-57). Cette citation est puissante car elle démontre que Samia se posait les questions existentielles importantes. Elle était consciente qu'elle avait une

condition innée chez elle : celle de la liberté. Elle avait le droit 'd'exister' et d'être heureuse. Cet éveil lui permettra d'affronter ses oppresseurs. La nuit des noces était une horreur pour Samia, comme c'est souvent le cas pour les femmes musulmanes.

Ce n'est pas seulement dans les vaudevilles qu'on voit de jeunes femmes rentrer en larmes chez leur mère la nuit de leurs noces : les livres de psychiatrie abondent en récits de cette espèce ; on m'en a raconté directement plusieurs cas : il s'agissait de jeunes filles trop bien élevées qui n'avaient reçu aucune éducation sexuelle et que la brusque découverte de l'érotisme bouleversa (Beauvoir 1949 II 244-245).

C'est encore pire pour Samia puisque l'honneur de sa famille repose sur sa virginité. L'hymen valait tout pour la famille de Samia. « L'hymen a infiniment plus de valeur que tout l'or contre lequel il pourrait s'échanger. Souvent, il vaut même plus qu'une vie humaine » (Kristof et WuDunn 119). Abdel était un homme violent et il viole Samia à plusieurs reprises suite au mariage. « Pendant les quelques jours qui suivirent, je subis tortures et viol à répétition de la part de mon nouveau mari » (Shariff 89)! Ce fut pénible pour Samia. Elle se retrouva même à l'hôpital car Abdel l'avait brutalement battue. Le médecin essayait d'encourager Samia de porter plainte aux autorités, mais elle refusa. L'œuvre *La moitié du ciel* explique que l'humiliation sexuelle est autant une stratégie de l'opresseur que celle d'une société intégriste :

L'embêtant avec les meurtres, ce sont les piles de cadavres, encombrantes, sur lesquelles la police n'accepte de fermer les yeux qu'en échange de pots-de-vin. Alors que le viol est si infamant que les victimes préfèrent généralement garder le silence. L'humiliation sexuelle est un moyen efficace et peu risqué d'intimider ses challengers et de contrôler la communauté (Kristof et WuDunn 79-80).

Le couple déménage en France dans une grande maison offerte en cadeau par le père de Samia. Abdel devient de plus en plus violent. Une de ses stratégies était d'abaisser Samia lors de ses moments de faiblesse. Il avait un côté sadique, il aimait faire souffrir Samia.

Effectivement, il pouvait deviner mes moments de faiblesse et je compris, beaucoup plus tard, qu'il en profitait pour me rabaisser et augmenter son emprise sur moi. C'était un jeu auquel il prenait un réel plaisir ; son côté sadique jouissait de la souffrance de l'autre (Shariff 97).

Samia avait épousé un homme égoïste, sadique, pervers et violent. Il faisait preuve de mauvaise foi et dévalorisait Samia parce qu'elle était une femme.

On retrouve ce cercle vicieux en toutes circonstances analogues : quand un individu ou un groupe d'individus est maintenu en situation d'infériorité, le fait est qu'il *est* inférieur ; mais c'est sur la portée du mot *être* qu'il faudrait s'entendre ; la mauvaise foi consiste à lui donner une valeur substantielle alors qu'il a le sens dynamique hégélien : *être* c'est être devenu, c'est avoir été fait tel qu'on se manifeste ; oui, les femmes dans l'ensemble *sont* aujourd'hui inférieures aux hommes, c'est-à-dire que leur situation leur ouvre de moindres possibilités : le problème c'est de savoir si cet état de choses doit se perpétuer (Beauvoir 1949 I 27).

La mauvaise foi d'Abdel se perpétue et il exerce sa supériorité sur sa fille. Cet homme malade abusait sexuellement sa fille pendant des années avant sa séparation avec Samia. Il prenait plaisir à faire du mal aux autres et il ne pensait qu'à lui-même. Abdel manquait de sécurité et il abusait sa femme et ses filles afin de se valoriser. Les besoins et les sentiments des autres ne lui importaient pas. Son comportement était immoral. Heureusement, Samia était une femme forte et elle n'allait pas accepter de demeurer soumise le restant de ses jours. La relation entre un couple extrémiste musulman marié est souvent, selon les témoignages étudiés,

une relation où l'homme règne. Beauvoir était consciente de ceci même à son époque.

Chez les musulmans, la femme est réduite à un état d'abjection à cause de la structure féodale de la société qui ne permet pas le recours à l'État contre la famille, à cause de la religion qui, exprimant l'idéal guerrier de cette civilisation, a voué directement l'homme à la Mort et a dépouillé la femme de sa magie : que craindrait sur terre celui qui est prêt à se plonger d'un seconde à l'autre dans les voluptueuses orgies du paradis mahométan (Beauvoir 1949 I 278)?

L'homme est tout-puissant et il prend les décisions. La femme est sa servante et elle est soumise. Beauvoir explique les circonstances du mariage dans *Le deuxième sexe* :

[...] intégrée en tant qu'esclave ou vassale aux groupes familiaux que dominant pères et frères, la femme a toujours été donnée en mariage à certains mâles par d'autres mâles. Primitivement, le clan, la gens paternelle disposent d'elle à peu près comme une chose : elle fait partie des prestations que deux groupes se consentent mutuellement [...] (Beauvoir 1949 II 221).

Le rôle de la femme est uniquement de servir l'homme, de produire des enfants, d'avoir des garçons, de s'occuper des enfants, de faire la cuisine, ainsi que les tâches ménagères.

C'est lui le maître et c'est moi l'esclave! Voilà la devise que donnent à leurs pauvres filles des parents sévères et extrémistes qui invoquent des principes religieux pour l'être encore davantage : le père est celui qui applique la loi de l'Islam, c'est lui qui sait tout (Shariff 89-90)!

Cette mentalité est évidente dans le témoignage de *Brûlée Vive*, ainsi que *Le voile de la peur*.

Nos traditions et nos mœurs – je m'en rends bien compte aujourd'hui – sont très particulières. La femme musulmane dépend d'un homme toute sa vie durant : elle dépend d'abord de son père puis de son mari. En l'absence de l'un ou de l'autre, elle sera sous l'autorité de son frère et, à défaut de celui-ci, de son oncle. Elle ne peut décider par elle-même, ni pour elle-même. Selon la croyance musulmane, une femme est incapable de réfléchir aussi bien qu'un homme et elle pourrait prendre une décision qui lui serait

préjudiciable. J'ai grandi en doutant mon jugement et en évitant de prendre des décisions. Encore de nos jours, les petites filles musulmanes baignent dans ce sentiment d'infériorité et grandissent en le tenant pour acquis. Si, exceptionnellement, une femme musulmane décide de se prendre en main, elle représentera un danger, non seulement pour sa famille, mais aussi pour elle-même (Shariff 115).

Ces deux femmes proviennent de familles musulmanes extrémistes. Dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir nous avertit du danger de se mettre complètement d'un côté de notre dualité. Lorsqu'on le fait, comme les extrémistes de toutes les religions, on arrête de se poser les questions importantes. On arrête de questionner, de réfléchir à ce qui est bien et mal, voire on se repose dans la certitude. C'est le cas pour les hommes des deux témoignages. De retour en Algérie, le comportement d'Abdel avait empiré, tout comme le pays même était de plus en plus intégriste. « Abdel était plus violent que jamais. Tous les soirs, il rentrait saoul à la maison. Il me battait et me violait. Dès que j'entendais la clé tourner dans la serrure, j'avais l'impression qu'un loup affamé revenait sur son territoire » (Shariff 169). Samia est allée aux autorités car elle craignait qu'Abdel allait les tuer, elle et ses enfants. Les policiers ont ri d'elle. Ils lui ont dit que si son mari la battait, c'était parce qu'elle le méritait. Comme le disent Kristof et WuDunn, il est difficile de mettre fin aux viols dans une société sexiste et misogyne.

On peut difficilement réduire les viols et les multiples autres sévices infligés aux femmes dans de nombreux pays à un simple problème de libido ou d'opportunisme lubrique, sans percevoir les éléments plus sinistres qu'ils dissimulent, c'est-à-dire le sexisme et la misogynie (Kristof et WuDunn 102).

Abdel insistait pour que le père de Samia mette la maison à son nom. Quand quand celui-ci refuse, Abdel répudie Samia trois fois. « Dans les pays islamiques, quand le mari veut se libérer de sa femme, il n'a qu'à la répudier trois fois. Elle sera alors

considérée comme divorcée et, à partir de cet instant, il n'a plus aucune responsabilité envers elle » (Shariff 182). Une femme répudiée apporte de la honte à sa famille. D'une part, Samia n'aurait plus à endurer l'abus d'Abdel. D'autre part, Samia avait maintenant à affronter son père. Les femmes mariées n'ont aucun droit dans les pays islamiques intégristes. Elles ne peuvent pas prendre de décisions importantes, elles sortent rarement de la maison, le plus souvent elles ne travaillent pas, elles sont esclaves de leur mari et endurent souvent l'abus physique, mental et émotionnel. Ce système empêche les femmes de vivre sans un homme. Sans un homme, elles ne peuvent pas survivre. Les femmes ne choisissent même pas leur mari, elles n'ont pas un mot à dire sur cette décision. « Si le mari ne réussit pas à contraindre sa femme à la vertu, il participe à sa faute ; son malheur est aux yeux de la société un déshonneur, il est des civilisations si sévères qu'il lui faudra tuer la criminelle pour se désolidariser de son crime » (Beauvoir 1949 I 310). De plus, elles ne peuvent pas demander le divorce. À jamais elles ne peuvent prendre une décision sans leur mari. Il décide tout, il est le tout-puissant, il règne. Le mariage, dans ces circonstances, est immoral et opprime la femme. « Et le mariage traditionnel est loin de créer les conditions les plus favorables à l'éveil et à l'épanouissement de l'érotisme féminin » (Beauvoir 1949 II 242.) Ce témoignage dénonce ce type de mariage. L'histoire de Samia éveille la conscience des gens. Il est important que les gens autour du monde sachent que ces types de mariages ne sont pas acceptables et qu'ils existent encore. Comme le dit Beauvoir, il est ridicule de penser qu'un homme et une femme qui ne se sont pas choisis puissent être libres et vivre dans le bonheur.

Ce ne sont pas les individus qui sont responsables de l'échec du mariage : c'est – à l'encontre de ce que prétendent Bonald, Comte, Tolstoï – l'institution elle-même qui est originellement pervertie. Déclarer qu'un homme et une femme qui ne se sont même pas choisis *doivent* se suffire de toutes les manières à la fois pendant toute leur vie est une monstruosité qui engendre nécessairement hypocrisie, mensonge, hostilité, malheur (Beauvoir 1949 II 321).

Beauvoir a complètement raison. Les sociétés qui pratiquent ce type de mariage ne permettent pas aux individus d'être libres. Il n'est jamais acceptable d'enlever la liberté d'une personne. Au contraire, on doit mettre les gens en présence de leur liberté.

Tout homme a donc affaire aux autres hommes ; le monde dans lequel il s'engage est un monde humain, où chaque objet est pénétré de significations humaines ; c'est un monde parlant, d'où montent des sollicitations, des appels ; on comprend par là qu'à travers ce monde chaque individu puisse donner un contenu concret à sa liberté. Il lui faut dévoiler le monde à fin de dévoilement ultérieur, et d'un même mouvement chercher à libérer les hommes par qui ce monde prend un sens (Beauvoir 1947 93).

Les être humains représentent la transcendance et, sans liberté, il ne peut y avoir transcendance.

Suite à la naissance de sa première fille, Norah, Samia se dévoue complètement à sa fille. Beauvoir a beaucoup écrit sur le dévouement. Elle démontre qu'il est dangereux de se dévouer excessivement à ses enfants. En se dévouant complètement à nos enfants, on perd notre individualité et on vit pour les autres. « Se dévouer, c'est agir *pour* autrui [...] » (Beauvoir 1947 268). Afin d'être heureux et de se transcender, on doit demeurer fidèle à soi et avoir nos propres projets de transcendance. « Du fait que je connais les désirs d'autrui, je les transcende, ils ne sont pour moi que des données, et c'est à moi de décider s'ils expriment sa vraie volonté [...] » (Beauvoir 1947 269). On doit vivre pour nous-

mêmes et non uniquement pour les autres. « Les années passaient et je ne vivais que pour ma fille. Les violences continuaient à pleuvoir sur moi. Quand je songeais au suicide, ce qui m'est arrivé à plusieurs reprises, l'image de ma fille me rattachait toujours à la vie » (Shariff 142). Il est clair que Samia n'allait pas retrouver le bonheur en se dévouant uniquement à sa fille.

Le deuxième sexe de Beauvoir indique que la femme peut retrouver le bonheur par le travail. « C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète » (Beauvoir 1949 II 587). Une période de la vie de Samia illustre très bien ceci.

Comme j'aimais les enfants, j'avais ouvert une garderie privée que je gérais moi-même. Au fil des ans – Norah avait maintenant quatorze ans – le nombre d'enfants avait augmenté pour atteindre la trentaine. Je me sentais utile et je pouvais avoir des contacts avec des adultes, les parents. Mon entreprise marchait à merveille, mais à la fin de chaque mois, mes bénéfices se retrouvaient dans les poches de mon mari. Si je protestais, Abdel devenait plus violent (Shariff 157).

En travaillant, Samia se sent utile et moins comme une esclave. Ce travail lui donne l'occasion de socialiser avec les gens, de donner un sens à sa vie. Elle se sent importante et elle contribue activement à la communauté.

Le deuxième mariage de l'héroïne, avec Hussein, démontre une certaine évolution chez l'héroïne. La relation entre Hussein et Samia était beaucoup plus saine que celle entre Abdel et Samia. En premier, Samia choisit librement d'épouser Hussein. Elle est tombée amoureuse d'Hussein et elle a décidé elle-même de l'épouser. Deuxièmement, Hussein n'était pas un homme violent. Samia n'avait pas

à endurer l'abus physique d'Hussein. Troisièmement, au début de leur mariage, Hussein démontrait de l'amour envers Samia, il rendait Samia heureuse.

Ma relation avec Hussein se tissait tout naturellement. Quand j'étais avec lui, j'éprouvais une agréable sensation de bien-être tout en étant consciente de l'énorme attirance qu'il exerçait sur moi. C'était la première fois que je regardais un homme dans les yeux, et la tendresse que je pouvais y lire me montait à la tête! Il était si compréhensif, si doux et si délicat avec moi. Moi qui pensais que les hommes ne possédaient en eux que brutalité et autorité! Moi qui croyais que l'amour n'existait que dans les films ou en rêve! Eh bien! J'étais en train de tomber amoureuse d'un homme charmant et bienveillant (Shariff 193)!

Cela dit, leur mariage ne dure pas parce que Samia s'est dévouée complètement à Hussein. Elle croyait s'évader des problèmes qui s'écoulaient de son premier mariage. L'héroïne espérait que son père et sa famille seraient soulagés si Hussein en prenait la responsabilité. Samia était en amour avec Hussein pour les mauvaises raisons. Elle voyait un sauveur chez Hussein. Elle croyait qu'il allait prendre soin d'elle et de ses enfants et que la vie serait simple. Elle s'est complètement donnée à Hussein et elle ne vivait pas pour elle-même. Beauvoir explique le risque de vivre pour les autres. Samia n'avait pas encore compris l'importance de demeurer fidèle à soi et de vivre pour soi. Samia se dévouait non seulement à Hussein, mais à ses enfants aussi. Plus tard, elle réalise qu'elle était aveuglée par l'amour.

Après coup, je réalise combien j'étais naïve et aveuglée par l'amour! Je croyais que tout serait simple. Je m'imaginai qu'en apprenant que j'avais un prétendant qui voulait m'épouser et prendre la responsabilité de mes filles, mon père serait tellement soulagé qu'il accepterait d'emblée! Mais, c'était mal connaître mon père (Shariff 194)!

Cette révélation démontre une grande évolution chez l'héroïne. Le cheminement de son éveil existentialiste lui apporte le bonheur plus tard dans sa vie. « Je cherchais un protecteur, et j'étais loin de penser à gérer ma vie de façon autonome. J'ai

cheminé depuis » (Shariff 230). Autant qu'Hussein avait de bonnes qualités, il n'était pas fidèle à Samia. C'était un homme lâche. Il ne prenait pas ses responsabilités au sérieux et il cherchait le bonheur ailleurs lorsque les choses étaient difficiles à la maison. De plus, dès le début, il ne faisait pas de grands efforts afin de libérer Samia de sa situation oppressive. Samia devait apprendre à vivre sans dépendre complètement d'un autre, ce qui était une tâche presque impossible pour une mère seule en Algérie pendant une période intégriste radicale. Elle réussira à faire ceci en quittant l'Algérie.

Suite aux efforts de Samia et d'Hussein, Samia quitte l'Algérie pour la France avec ses enfants. Plusieurs défis l'attendent en France : la faim, la pauvreté, vivre sans abri et souffrir de problèmes de santé. En France, la persévérance de Samia prend une forme plus extrême. Elle refuse de laisser ses enfants souffrir et elle est constamment à la recherche d'une nouvelle solution. La persévérance de Samia lui permet d'affronter les malheurs qui lui arrivent en France et de trouver une nouvelle solution, celle d'émigrer au Canada. Cette persévérance démontre qu'elle a une perspective et une morale existentialiste. Elle veut vivre et elle veut être libre.

La perspective que nous adoptons, c'est celle de la morale existentialiste. Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance ; il n'accomplit sa liberté que par son perpétuel dépassement vers d'autres libertés ; il n'y a d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert (Beauvoir 1949 I 33).

Une fois au Canada, et suite à des souffrances invraisemblables en France, la situation de Samia et de ses enfants s'améliore. Samia est consciente qu'elle doit tout de même s'occuper d'elle-même, et non seulement de ses enfants. Elle réalise qu'elle souffre intérieurement et qu'elle doit se soucier de son bien-être, de sa santé

physique, mentale et émotionnelle. Au Canada, les enfants de Samia ont une meilleure vie et elle peut maintenant prendre soin d'elle-même. Consciente de ceci, Samia rencontre une psychologue.

C'est la première fois que je rencontrais un psychologue. D'emblée, je me sentis à l'aise avec cette dame, car elle m'inspirait confiance. Petit à petit, je racontai ma vie, tant mes peines et mes déceptions que mes peurs et mes souffrances passées et actuelles. Elle m'écoutait et je me sentais comprise. Au fur et à mesure des rencontres, avec madame Perron la psychologue, je reprenais contact avec mon énergie en prenant conscience des forces que j'avais trop longtemps laissé réduire par mes parents ou par mon premier mari. Je me débarrassais des peurs que je traînais depuis l'Algérie pour mieux affronter les obstacles sur lesquels j'avais un certain pouvoir (Shariff 363).

Il s'agit du début de la guérison de l'héroïne. Finalement libre, en sécurité et avec l'appui d'une communauté, Samia est en présence de sa liberté et elle choisit d'exister. Elle se vide émotionnellement et elle commence à vivre au Canada. Pouvant s'occuper d'elle-même, elle est en mesure d'exister.

Il est important de faire mention que ce n'est pas la religion de l'Islam qui fait que les hommes musulmans oppriment les femmes. Le Coran ne dicte pas que la femme est une esclave. Le problème est que les hommes interprètent la religion afin de se donner une position supérieure.

J'honore ma religion, l'Islam, car c'est une religion simple et tolérante, qui mérite le respect, mais je critique ceux qui interprètent et déforment les parties des versets coraniques qui concernent la femme. Pauvres de nous, femmes musulmanes (Shariff 165)!

Les êtres humains ne sont pas nés avec une méchanceté inexplicable. Ils ne sont pas nés haïssant les femmes, ni une race particulière, ni une religion. Ce comportement est appris lors de notre enfance. L'enfant absorbe ce qu'il voit, ce qu'il entend, voire

ce qu'on lui apprend. Souvent, l'enfant accepte ce comportement sans réfléchir et sans questionner car il fait confiance aux adultes, à ses parents.

Le malheur qui vient à l'homme du fait qu'il a été un enfant, c'est donc que sa liberté lui a été d'abord masquée et qu'il gardera toute sa vie la nostalgie du temps où il en ignorait les exigences.

Ce malheur a une autre face encore. Le choix moral est libre, donc imprévisible ; l'enfant ne contient pas cet homme qu'il deviendra ; cependant c'est toujours à partir de ce qu'il a été qu'un homme décide ce qu'il veut être : dans le caractère qu'il s'est donné, dans l'univers qui en est le corrélatif, il puise les motivations de son attitude morale [...] (Beauvoir 1947 53).

Il est évident que les garçons ne sont pas nés avec la croyance que les femmes sont leurs esclaves. La relation entre Samia et son petit frère Malek indique ceci. « 'Samia, je t'aime, déclara Malek, très sérieusement. J'ai de la peine quand maman est méchante avec toi. Quand je serai grand, je te défendrai et je ne laisserai personne te frapper' » (Shariff 23). Petit garçon, Malek aimait sa sœur et ne comprenait pas l'hostilité de sa mère envers sa sœur. Il voulait la protéger. Malheureusement, plus tard, tous les frères de Samia absorberont cette mentalité sexiste et deviendront les oppresseurs de Samia à leur tour. De retour en Algérie avec Abdel et ses filles, Samia a immédiatement remarqué que le pays avait beaucoup changé : les femmes portaient de plus en plus l'hidjab et les hommes, de longues tuniques avec des pantalons larges. Le comportement des hommes envers les femmes était encore plus hostile. La famille de Samia était plus religieuse qu'auparavant et le terrorisme avait pris de l'ampleur. « Je pouvais comprendre que mon père ait changé ; mon grand frère, non. Auparavant, il était pour l'égalité des sexes et il aimait s'amuser » (Shariff 148-149). Pendant cette période, Samia ne comprenait pas pourquoi ses frères avaient changé. Elle tenait la religion responsable de cette mentalité. Plus tard, elle réalise que ce n'était pas le cas.

À l'époque, je cherchais à comprendre pourquoi les hommes étaient si méchants et si répugnants envers leur femme. Je croyais que la religion était responsable de leur attitude abusive. Aujourd'hui, Dieu merci, je vois les choses d'un autre œil. Avec le temps, j'ai appris que cet état de choses était dû au fait que plusieurs hommes ne voient en leur femme que la génitrice et la servante. [...] Sa violence [Abdel] avait des racines profondes : il avait vu son père battre sa mère, lui donner des ordres et l'humilier.

L'histoire se répète de génération en génération. Pauvres de nous, les mères, les sœurs et les filles! De nos jours, l'espoir est possible, car la situation de la femme s'améliore malgré le désaccord de certains hommes (Shariff 156)!

Clairement, ce n'est pas la religion même qui opprime la femme, mais plutôt les hommes qui interprètent la religion à leur bénéfice. De plus, cette mentalité misogyne est passée de génération en génération.

En guise de conclusion, il est clair que l'héroïne du témoignage *Le voile de la peur* est une femme victime d'oppression à cause de son sexe. Les parents de Samia, le premier mari de Samia et une culture musulmane intégriste sont responsables de l'oppression de Samia. Fille curieuse durant son enfance pénible, femme ayant une ténacité impressionnante pendant les grandes misères de son premier mariage, mère exceptionnelle dès la naissance de ses enfants, femme ambitieuse en Algérie lors d'une période intégriste fanatique et femme persévérante vivant dans la pauvreté en France, Samia Shariff est une femme qui avait un but en tête pendant son long parcours : la liberté.

Je ne m'étais pas trompée dans mon long parcours. Je touchais à ce but qui avait guidé mes pas pendant les dernières années : la liberté. C'est un privilège inestimable auquel les femmes de toutes les cultures devraient accéder.

Les femmes qui vivent dans les pays libres sont-elles conscientes de leur chance? Je ne crois pas, car il faut avoir été privé de liberté pour en estimer la juste valeur (Shariff 366-367).

Grâce à sa curiosité, sa ténacité, son amour maternel, son ambition, son éveil existentialiste et sa persévérance, Samia réalise son rêve de liberté. Avec cette liberté, elle peut maintenant se transcender. Ce témoignage en est preuve. En éveillant la conscience des gens autour du monde, l'histoire de Samia vient en aide aux femmes victimes d'oppression dans les pays en voie de développement. Les filles de Samia sont en présence de leur liberté, grâce à ses démarches surhumaines. En effet, la fille de Samia, Norah, lutte contre l'oppression de la femme à son tour. Elle aussi a écrit un témoignage afin de partager ses expériences personnelles et afin d'éveiller la conscience des gens. Toutes les démarches qu'a prises Samia portent fruit une fois arrivée au Québec.

Oui, j'ai beaucoup souffert, mais je profite maintenant de chaque instant de paix qui m'est offert. Je suis une femme libre, j'en prends pleinement conscience et j'en suis digne.

Avant, je croyais tout avoir alors que je n'avais rien ; aujourd'hui, je n'ai rien, mais, au bout du compte, j'ai tout car j'ai ma liberté.

J'ai perdu tout ce que je possédais pour obtenir tout ce que je n'avais jamais eu.

Aujourd'hui, je connais une existence paisible avec ma famille dans un humble appartement d'un quartier défavorisé à l'ouest de Montréal, mais pour rien au monde je ne retournerais dans mon château en Algérie [...] (Shariff 385).

Ce passage révèle le bonheur que Samia a retrouvé en tant que femme libre. Elle a brisé le cycle vicieux de l'oppression pour sa famille en dénonçant les valeurs opprimantes de l'Islam intégriste. Comme le dit Ayaan Hirsi Ali, femme musulmane qui dénonce l'Islam : « Je comprends cette rage. Tout groupe confronté à un changement doit passer par là. Ma stratégie : gratter là où ça fait mal jusqu'à ce que la tempête soit passée » (Hirsi Ali 16). Une première étape difficile, mais nécessaire,

afin que l'Islam se modernise est de dénoncer les valeurs opprimantes de cette religion. C'est justement ce qu'a fait Samia Shariff.

Chapitre 4

Insoumise de Ayaan Hirsi Ali :

Une femme à l'image de Beauvoir

L'analyse du troisième témoignage portera sur l'œuvre d'Ayaan Hirsi Ali, *Insoumise*. Ayaan est une femme musulmane d'origine somalienne. Elle a connu l'exil dès un jeune âge, déménageant d'un pays africain à un autre : de la Somalie, à l'Arabie Saoudite, à l'Éthiopie jusqu'au Kenya. Élevée dans une famille où la religion, voire l'islam, dominait, les parents d'Ayaan étaient très sévères. La mère d'Ayaan était une femme pieuse. Elle respectait sa religion avant tout et s'assurait que ses filles la suivent aussi. Le père d'Ayaan était un homme éduqué, un leader politique lors de la démocratisation en Somalie. Il travaillait jour et nuit afin de constituer un parlement et d'enclencher le processus d'alphabétisation. À la fin de la démocratisation, son père fut emprisonné pendant quelques années. Musulman dévot, leader de la révolution somalienne, le père d'Ayaan était rarement présent lors de son enfance. Il s'est marié quatre fois et n'était pas souvent présent pour la mère d'Ayaan. La famille devait constamment changer de pays afin de protéger leur père. Les déménagements, l'absence trop fréquente, les multiples femmes du père d'Ayaan menèrent au divorce de ses parents. Son père ne pouvait pas démontrer un engagement envers sa mère.

Dès un jeune âge, Ayaan questionnait les pratiques musulmanes qu'on lui apprenait. Jeune adulte, Ayaan s'enfuit aux Pays-Bas afin d'éviter un mariage forcé. Ayaan avait une sœur cadette et un frère aîné. Sa sœur était une femme forte qui se

rebellait contre les règlements de sa mère. Elle aussi s'enfuit aux Pays-Bas pour rencontrer Ayaan lorsqu'elle fut menacée d'un mariage forcé. Aux Pays-Bas, la santé de la sœur d'Ayaan se détériore. Elle commence des crises de larmes et son comportement devient étrange. Sa sœur se sent coupable d'avoir négligé sa foi et manqué de respect envers leur mère. Elle se met à porter le voile et à prier, mais sa condition empire. Elle finit à l'hôpital à cause de crises psychotiques. La sœur d'Ayaan repart au Kenya où elle meurt environ six mois plus tard. Ce fut le moment le plus difficile de la vie d'Ayaan. Cet événement l'encouragea à dénoncer la religion islamique plus tard dans sa vie. Ayaan ressent une tyrannie par rapport à sa foi dès un jeune âge. Elle était une jeune fille très religieuse, mais elle ressentait de la culpabilité car elle ne pouvait pas respecter tous les règlements de sa religion. À un jeune âge, Ayaan se retrouve dans un camp de réfugiés à la frontière entre la Somalie et le Kenya. Son expérience dans ce camp lui fait questionner sa foi de façon plus sérieuse. Ici, Ayaan fait connaissance de femmes violées pendant la guerre. Elle se demande comment Dieu aurait pu permettre ceci et de plus en plus sa foi s'affaiblit. Aux Pays-Bas, maintenant une adulte, Ayaan rejette de plus en plus l'islam. Suite à l'attentat du 11 septembre 2001 et à la lecture de l'œuvre *Het Atheïstisch Manifest*, Ayaan rejette complètement l'islam et commence à dénoncer l'islam à voix haute. Au fil des années, Ayaan devient de plus en plus active dans son initiative de dénoncer l'islam. Elle et un ami, Theo Van Gogh, dénoncent publiquement l'islam en montant un court film, *Submission*. Une fois que le film fut disponible au public, Theo Van Gogh se fait assassiner et Ayaan prend la relève,

encore plus motivée. Menacée de mort aux Pays-Bas, Ayaan déménage aux États-Unis dans un environnement plus sécuritaire afin de continuer son parcours.

Le témoignage *Insoumise* diffère des deux autres étudiés dans ce mémoire car il est à la fois un témoignage, un texte philosophique et une documentation sur l'islam qui inclut des données surprenantes sur la pratique islamique. Hirsi Ali donne des pistes afin d'émanciper la femme islamique opprimée. Cette œuvre ne dévoile pas seulement les difficultés de la femme musulmane dans les pays en voie de développement, mais aussi les difficultés des femmes migrantes en Occident. Ayaan avertit les gens que l'intégration des migrants musulmans est un leurre. Les musulmans émigrent dans un nouveau pays et continuent à pratiquer une religion qui apporte le malheur aux femmes. Les deux autres témoignages soulèvent les difficultés qu'envisagent les femmes en Occident, mais n'expliquent pas nécessairement le « pourquoi » de leurs situations, ni le « comment régler » ce problème. Ayaan Hirsi Ali est une femme instruite qui est active dans le domaine de la politique, et son approche est radicale. Elle ne voulait pas devenir politicienne, elle préférait être philosophe. Son parcours vers l'émancipation des femmes musulmanes l'embarque dans un monde politique ainsi que philosophique. Dans *Insoumise*, Ayaan Hirsi Ali fait mention d'oppressions particulières infligées aux musulmanes en abordant la virginité, la violence domestique, l'excision, le manque d'éducation sexuelle, la migration en Occident et le manque de réflexion des musulmans par rapport à leur pratique. De plus, Hirsi Ali donne des conseils aux femmes voulant s'échapper de cette culture oppressive. Ce témoignage n'éveille pas seulement la conscience des gens par rapport à l'oppression de la femme, mais il a

comme but de revendiquer les droits de la femme musulmane, de dénoncer l'islam, et d'exiger que les musulmans se regardent d'un œil plus critique.

Ayaan Hirsi Ali est une femme forte qui réussit non seulement à s'évader de sa situation opprimante, mais aussi à venir en aide aux femmes provenant de situations similaires. Née dans un pays en voie de développement, la chance n'était pas de son côté. Les prochaines pages discuteront des difficultés reliées à une enfance écrasée par des valeurs islamiques, un manque d'éducation sexuelle, la violence, la religion, le mariage et un manque d'éducation. De plus, les prochaines pages démontreront la nécessité d'une éducation, d'un éveil existentialiste et d'une persévérance afin d'émanciper les femmes.

Ce témoignage démontre très bien que les valeurs islamiques prêchées aux enfants leur apportent le malheur. Lors de son enfance, Ayaan apprend toutes les valeurs de la religion musulmane.

Mes parents m'ont élevée dans la religion musulmane. L'Islam dominait dans les moindres détails la vie de notre foyer. C'était notre idéologie, notre politique, notre morale, notre droit et notre identité. Nous étions musulmans avant d'être somaliens. On m'a appris que l'islam était ce qui nous distinguait du reste du monde. Des non-islamistes. Nous avons été élus par Dieu. Les autres, les *kafirs*, les infidèles, sont des asociaux, des impurs, des barbares, des incirconcis, des débauchés sans conscience, des obscènes. Ils n'ont aucun respect pour les femmes. Leurs filles et leurs épouses sont des prostituées, beaucoup de leurs hommes sont des homosexuels. Hommes et femmes ont des rapports sexuels sans être mariés. Les infidèles sont maudits et Dieu les châtiara (Hirsi Ali 7-8).

La mère d'Ayaan était sévère et elle s'attendait à ce qu'Ayaan et sa sœur se comportent comme de bonnes jeunes filles musulmanes. Cela voulait dire que les deux jeunes filles devaient porter le voile, prier à Allah, garder leur virginité jusqu'au mariage, respecter leur frère aîné et leur père. « La hiérarchie des sexes se

découvre d'abord à elle dans l'expérience familiale [...] » (Beauvoir 1949 II 38). En grandissant, Ayaan et sa sœur absorbent toutes ces valeurs. Plus tard, elles envisageront plusieurs défis à cet égard. Néanmoins, Ayaan aime sa mère et son père, et même si elle ne communique plus avec eux aujourd'hui, elle aime toujours ses parents.

C'est une déclaration injuste, mais c'est la vérité : mon père me manque plus que ma mère. Il était gentil, nous cajolait, jouait avec nous. Disait que j'étais jolie. Et maligne. Me portait aux nues. Quand il était à la maison, j'étais comblée. Mais il ne tenait pas en place (Hirsi Ali 81-82).

L'affection que démontrait le père d'Ayaan diffère beaucoup des deux autres témoignages analysés dans les pages précédentes. Souvent, les pères sont violents envers leurs filles. Ce n'était pas le cas pour Ayaan. Par contre, ce qui est semblable entre Ayaan, Souad et Samia, est le fait que les trois filles cherchent constamment l'amour de leur père. Elles veulent être acceptées et aimées de leur père. Beauvoir explique que ce désir d'être accepté est normal chez les enfants.

Lorsque l'enfant grandit, il lutte de deux façons contre le délaissement originel. Il essaie de nier la séparation : il se blottit dans les bras de sa mère, il recherche sa chaleur vivante, il réclame les caresses. Et il essaie de se faire justifier par le suffrage d'autrui. Les adultes lui apparaissent comme des dieux : ils ont le pouvoir de lui conférer l'être (Beauvoir 1949 II 15).

La mère d'Ayaan était violente. Lorsque ses filles n'obéissaient pas, elle devenait violente.

Ma mère est une femme sévère, elle a une forte volonté. Elle sait obtenir ce qu'elle veut : si elle échoue, elle devient violente. À la maison, elle cassait tout. Elle était froide, distante, perfectionniste » (Hirsi Ali 81).

Cela dit, la forte volonté de cette femme mérite un certain respect. Les femmes musulmanes n'ayant pas la même liberté que les femmes occidentales, la mère

d'Ayaan démontre qu'elle pouvait prendre des décisions elle-même. C'est elle qui décida de se séparer de son mari car il refusait de tenir en place. Elle démontrait une certaine indépendance et ceci a certainement eu un impact positif sur Ayaan.

J'avais peur d'elle et je l'admirais en même temps. Elle était toujours là pour nous. Quand mon père a fait sa connaissance, il était l'homme le plus important de la Somalie (Hirsi Ali 81).

La peur et l'admiration que ressent Ayaan sont très parlantes. D'une part, Ayaan a peur de sa mère car elle est une femme violente et elle peut subir cette violence si elle n'obéit pas à sa mère. Cette peur est présente chez toutes les femmes des témoignages. En effet, cette peur est une stratégie de l'opresseur. D'autre part, Ayaan admire sa mère car elle a une forte volonté qui lui permet d'atteindre certains buts. Par exemple, elle réussit à faire écouter ses filles et elle se marie à un homme accompli. La mère d'Ayaan démontre une certaine persévérance et ambition, deux qualités présentes et importantes chez Ayaan. Comme dans les autres témoignages, la mère d'Ayaan est une femme qui opprime ses filles à son tour. Elle a absorbé les valeurs opprimantes de sa culture musulmane et elle perpétue ces valeurs à ses filles.

De plus, une bonne partie de l'oppression des femmes est maintenue par d'autres femmes. [...] Dans les communautés musulmanes traditionnelles, ce sont souvent les mères qui mènent leurs filles à la baguette et les belles-mères qui rendent la vie impossible aux belles-filles. [...] Cette forme de contrôle social les amène à perpétuer leur oppression (Hirsi Ali 137-138).

D'une génération à l'autre, l'oppression de la femme se perpétue. La mère transmet les valeurs opprimantes qu'elle a absorbées à sa fille et ainsi de suite. Heureusement, Ayaan mettra fin à ce cycle vicieux.

Simone de Beauvoir et Ayaan Hirsi Ali ont une perspective semblable sur la violence. Elles croient qu'on doit lutter contre la violence, qu'on ne doit tolérer aucune violence contre la femme. Il est immoral d'accepter la violence.

Ainsi la violence n'est pas d'emblée justifiée quand elle s'oppose à des volontés qu'on juge perverses ; elle devient inadmissible si elle prend prétexte de l'ignorance pour nier une liberté qui, nous l'avons vu, peut en vérité s'exercer au sein de l'ignorance même (Beauvoir 1947 172).

La violence peut prendre plusieurs différentes formes. Des violences communes envers les femmes sont la violence domestique, la mutilation sexuelle, le viol et l'esclavage sexuel. Les trois témoignages soulèvent ces types de violences. La violence est une stratégie de l'opresseur. L'opresseur utilise la violence afin de garder la victime enfermée dans la peur et la honte. Samia, Souad et Ayaan ont toutes vécu ceci. Les femmes n'osent pas dénoncer le comportement violent de leur oppresseur, car elles ont honte et elles ont peur que leur situation empire. Ayaan fait mention que ce ne sont pas tous les musulmans qui sont violents. « Il est évident que tous les musulmans sont loin d'être contre les femmes ou violents. Je connais beaucoup de musulmans fantastiques qui se conduisent correctement vis-à-vis leur mère, de leurs sœurs ou de leur épouse » (Hirsi Ali 137). Cette citation révèle qu'Ayaan est consciente de son entourage, qu'elle a un esprit ouvert et qu'elle n'ignore pas la réalité. Elle n'est pas égoïste car elle pense aux autres en réfléchissant à sa situation personnelle. Elle prend le temps de réfléchir aux diverses situations des femmes musulmanes sans avoir une pensée misogyne. Tout au long de son témoignage, Ayaan fait des commentaires qui font preuve d'une grande ouverture d'esprit. Comme Beauvoir, Ayaan est d'accord que parfois la violence est nécessaire. « Là où la persuasion échoue, il ne reste alors pour se

défendre que la violence » (Beauvoir 1944 309). C'est exactement ce que dit Ayaan. « Comprenez-moi bien, je suis contre. Battre est humiliant, mais si on ne peut pas faire autrement, il faut en passer par là » (Hirsi Ali 138). Dans des situations exceptionnelles, la violence est nécessaire, mais la violence envers la femme n'est sûrement pas une exception, elle est immorale.

Le chapitre 9 d'*Insoumise* dévoile le fait que les musulmans ne sont pas bien éduqués dans le domaine de la sexualité. Une femme ne comprend même pas les faits biologiques responsables de la grossesse. « Ils ne sont donc pas éduqués dans le domaine sexuel. Et la morale sexuelle est entièrement tournée sur les femmes » (Hirsi Ali 103). Tout ce qui compte est la virginité de la femme, que ses sutures demeurent intactes jusqu'au mariage. La femme est complètement responsable de ceci. Sans cette virginité, elle apporte le déshonneur à sa famille et risque de mourir. Les hommes, eux aussi, manquent d'éducation dans ce domaine. Certains fréquentent les prostitués et croient qu'il est impossible de devenir infectés du sida tout simplement parce qu'ils sont musulmans. Hommes et femmes doivent être éduqués davantage afin de s'émanciper comme individus. Le tabou relié aux relations sexuelles doit disparaître afin que les femmes et les hommes soient libres. L'honneur de famille qui repose sur la virginité de la femme crée des ennuis pour les deux sexes. Pour la femme, on ne lui permet pas de sortir, on l'excise, on l'élève dans la peur, on la donne en mariage à un jeune âge, elle devient objet : « Pour la jeune fille, la transcendance érotique consiste afin de prendre à se faire proie » (Beauvoir 1949 II 100). Suite au mariage, lors de la nuit des noces, on voit que Beauvoir avait raison. Nous avons vu dans les témoignages précédents que la nuit

de noces consiste en un véritable viol pour la femme. Elle devient un objet pour l'homme. Il est le sujet, il fait ce qu'il veut avec la femme et elle est objet, elle se laisse faire. Pour l'homme, il a recours aux prostituées afin de satisfaire ses besoins sexuels, il devient violent, il devient infecté de maladies sexuelles. Une éducation sexuelle est nécessaire pour les deux sexes. « Le cas le plus favorable à une initiation sexuelle, c'est celui où sans violence ni surprise, sans consigne fixe ni délai précis, la jeune fille apprend lentement à vaincre sa pudeur, à se familiariser avec son partenaire, à aimer ses caresses » (Beauvoir 1949 II 172). Cela dit, sans une éducation sexuelle, la femme sera toujours prise par surprise lors de sa première initiation sexuelle. « Pour s'émanciper en tant qu'individu, il faudra d'abord que l'homme ou la femme voie autrement la sexualité » (Hirsi Ali 117). Instruire la communauté musulmane, éveiller la conscience de ces gens est primordiale afin de changer cette mentalité opprimante.

Le fait que dans les communautés islamiques les relations sexuelles soient considérées comme inacceptables est à la racine du problème. C'est pourquoi il faut mener des campagnes de fond qui incitent les gens à parler de sexualité. Le sexe avant le mariage entre personnes majeures n'est pas punissable. Et même si l'on a le droit d'avoir des opinions différentes sur la manière dont on juge cela moralement, la violence ne saurait être la réponse (Hirsi Ali 145).

Comme le dit très bien Ayaan, la violence n'est pas la réponse. Pour une religion faisant recours à la violence trop souvent, il est difficile d'aborder ce problème sans parler de la religion elle-même.

Le thème central d'*Insoumise* est la religion musulmane. Il est clair qu'Ayaan veut dénoncer l'islam afin d'émanciper les femmes musulmanes. Il faut dire

qu'Ayaan n'est pas complètement contre la religion elle-même. Elle est respectueuse envers une religion qui retrouve un équilibre entre religion et raison.

Je n'ai rien contre la religion consolatrice. Rituels et prières permettent de se raccrocher à quelque chose, et je n'exige de personne qu'il renonce à cela. Pourtant, je rejette la religion en tant qu'étalon moral ou règle de vie. Et l'islam en particulier, parce que c'est une religion qui englobe tout et imprègne le moindre de nos faits et gestes (Hirsi Ali 27).

Le problème pour Ayaan est que les gens ont perdu l'équilibre entre le bien et le mal ; leurs valeurs religieuses entravent la liberté des autres. « Nous avons en tout cas totalement perdu de vue l'équilibre entre religion et raison » (Hirsi Ali 44). Beauvoir a une vision semblable à celle d'Ayaan. « [...] mais la moralité réside dans la douleur d'une interrogation indéfinie » (Beauvoir 1947 165). En dénonçant l'islam, Ayaan risque sa vie. Les gens critiquent Ayaan de ne pas faire la différence entre religion et culture, mais elle est très consciente de cette différence. Elle en fait souvent mention dans son œuvre et elle donne des exemples précis où la religion islamique opprime les femmes.

On me reproche de ne pas faire la différence entre religion et culture. L'excision des femmes n'aurait rien à voir avec l'islam, puisque ce rituel cruel n'existe pas dans toutes les sociétés musulmanes. Mais l'islam exige que l'on entre vierge dans le mariage. Ce dogme de la virginité est garanti en enfermant les filles à la maison et en cousant leurs lèvres. Le but de l'excision est double : le clitoris est enlevé pour limiter la sexualité des femmes, et les lèvres sont cousues pour garantir leur virginité (Hirsi Ali 27).

Le fait que la religion musulmane exige cette virginité démontre qu'elle opprime les femmes car seule la femme est responsable de sa virginité. On exige la virginité seulement de la femme, et non de l'homme. « L'honneur et la réputation de l'homme sont suspendus à la docilité et la décence des femmes de sa famille » (Hirsi Ali 10).

Clairement, il s'agit d'une morale sexiste. Exiger la virginité obstrue la liberté de la femme. Elle n'est pas libre de décider ce qu'elle veut faire avec son corps et avec ses désirs sexuels. Beauvoir était consciente de la problématique de la virginité.

La virginité est mise à si haut prix dans beaucoup de milieux que la perdre hors du légitime mariage semble un véritable désastre. La jeune fille qui cède par entraînement, par surprise, pense qu'elle se déshonore. La 'nuit de nocces' qui livre la vierge à un homme que d'ordinaire elle n'a pas vraiment choisi, et qui prétend résumer en quelques heures – ou quelques instants – toute l'initiation sexuelle n'est pas non plus une expérience facile (Beauvoir 1949 II 156).

L'expérience de la sœur d'Ayaan démontre à quel point la religion peut rendre un individu malade.

Ça a fini en épisode psychotique, à l'hôpital. Elle souffrait d'effets secondaires provoqués par les médicaments. Agitation, douleur, tensions musculaires, réflexes brouillés. Je voyais cette femme belle et forte décliner à vue d'œil.

En juin 1997, elle est repartie au Kenya. Plus de médicaments, mais des docteurs de l'islam ont été convoqués à son chevet pour conjurer sa psychose. Ils lui intimèrent de lire le Coran pour retrouver la paix. On l'a traînée chez un conjureur, ma belle-mère lui ayant, paraît-il, jeté un sort. Ma sœur a d'ailleurs dit à cette femme que si elle pouvait déchaîner des forces aussi extraordinaires, elle n'avait qu'à les employer à guérir ses dents pourries. [...] Dans sa folie, elle gardait toute son acuité. On l'attachait ou on la battait, pour la calmer, mais ça ne marchait pas. La psychose s'aggravait. Elle s'est mise à souffrir de délire de persécution et a arrêté de s'alimenter. Elle est morte le 8 janvier 1998.

Ce fut le moment le plus difficile de toute ma vie (Hirsi Ali 23).

Nous avons vu ce même phénomène dans l'histoire de Samia. Un autre témoignage, *Mariée de force*, révèle cette même psychose. Leila, l'héroïne de ce témoignage, fait une dépression, perd du poids, arrête de manger, subit des crises d'anxiété et perd presque sa vie à cause de cet étouffement résultant de la religion musulmane.

J'aurais dû retourner à l'hôpital. Je me rends compte à présent à quel point j'étais malade. Mais je n'arrivais pas, à l'époque, à mettre un nom sur cette maladie. Je refusais de baisser la garde. Admettre la dépression, c'était me renier. Elle faisait partie de moi, je vivais avec depuis des années comme un

double de moi-même. La peur est une véritable maladie. On m'avait fait peur de tout : ma condition de fille, ma virginité, mes révoltes, le mariage, et maintenant pour mon fils (Leila 235).

J'étais au fond. Pendant près de vingt jours, je n'ai rien mangé ni bu, et commencé à me déshydrater. Le médecin ne m'avait pas donné de médicaments à part des vitamines, de peur que je recommence. Je me laissais dessécher, comme une chandelle abandonnée dans le désert (Leila 244).

Cet étouffement que ressentent les femmes est même symbolique. « Le voile rappelle en permanence le monde extérieur à cette morale étouffante, qui fait des hommes les propriétaires des femmes » (Hirsi Ali 10). Il est évident que les femmes n'ont aucun refuge dans cette religion étouffante.

Comme dans le témoignage *Brûlée vive, Insoumise* révèle la haine envers les juifs que la pratique islamique enseigne. Cette haine irrationnelle est profonde.

La haine irrationnelle des juifs et le dégoût des infidèles sont enseignés dans certaines écoles coraniques, répétés quotidiennement dans les mosquées. Et cela ne s'arrête pas là. Dans les livres, les articles et cassettes, dans les médias, les juifs sont représentés comme les artisans du Mal. J'ai moi-même expérimenté à quoi cet endoctrinement pouvait aboutir. Lorsque j'ai vu un juif pour la première fois, je fus étonnée de ne voir qu'un homme normal, fait de chair et de sang (Hirsi Ali 35).

La réaction d'Ayaan lors de sa première rencontre d'un juif est semblable à celle de Souad. Cette haine est aussi démontrée lors des actes terroristes trop fréquents commis par des musulmans au nom d'Allah. Elle écrit :

En tant que musulmane, que dois-je penser quand je lis que :

- des musulmans sont responsables de onze, voire douze des seize grandes actions terroristes internationales menées entre 1983-2000 ;
- cinq des sept États qui soutiennent des terroristes et apparaissent en cette qualité dans la liste adressée par le Département d'État américain sont des pays musulmans ; et que, sur cette même liste, la majorité des organisations étrangères citées sont des organisations musulmanes ;
- d'après l'Institut international d'études stratégiques, des musulmans étaient engagés dans deux tiers des trente-deux conflits armés de

l'année 2000, alors que seulement un cinquième de la population mondiale est musulman (Hirsi Ali 43).

Cette haine et ces actes terroristes indiquent une certaine irrationalité dans la pratique islamique. Nous avons déjà vu qu'on ne naît pas haïssant une certaine religion ou un certain sexe. Ces valeurs et ce comportement sont appris.

De Winter écrit que la colère ressentie actuellement par de nombreux musulmans – et qui a engendré de forts sentiments antiaméricains et des théories du complot – n'est pas seulement liée à leur retard socio-économique sur les Occidentaux chrétiens et juifs. 'La colère provient aussi d'une pratique religieuse conservatrice irrationnelle dans laquelle Satan est une créature vivante' (Hirsi Ali 35).

Cela dit, il est clair que la religion musulmane atteste une haine irrationnelle envers les juifs.

En ce qui concerne le mariage, Beauvoir était très transparente. Le mariage était une forme d'oppression envers la femme car on exigeait que la femme devienne immanente. La femme restait au foyer, cuisinait, nettoyait la maison et servait son mari. Ensuite, elle donnait naissance aux enfants et s'occupait d'eux. Elle n'avait aucun engagement avec le monde extérieur, ni avec la politique, ni avec une carrière. « Le drame du mariage, ce n'est pas qu'il n'assure pas à la femme le bonheur qu'il lui promet – il n'y a pas d'assurance sur le bonheur – c'est qu'il la mutilé – il la voue à la répétition et à la routine » (Beauvoir 1949 II 319). Le mariage des musulmans que décrit Ayaan est similaire, mais révèle une situation encore plus oppressive. Habituellement, la femme musulmane se marie lors de son adolescence, elle ne choisit pas librement son mari, l'honneur de sa famille repose sur sa virginité, elle subit souvent des violences de son mari et elle ressent une pression de donner naissance à des garçons. Beauvoir n'était pas étrangère à ces coutumes.

Dans les régimes patriarcaux, il arrivait – il arrive encore aujourd’hui chez certains musulmans – que les fiancés choisis par l’autorité des parents n’aient pas même aperçu leur visage avant le jour du mariage. Il ne saurait être question de fonder l’entreprise d’une vie, considérée sous son aspect social, sur un caprice sentimental ou érotique (Beauvoir 1949 II 232).

Ayaan explique pourquoi les hommes musulmans deviennent plus violents suite au mariage.

Dès que l’épousée est déflorée, la peur du conjoint se met à grandir de toutes proportions. Il vient en effet de faire sauter son unique moyen de contrôle. La seule manière d’éviter qu’elle ne le trompe, c’est de lui refuser autant que possible l’accès au monde extérieur. Pour chacun de ses pas hors de la maison, elle doit obtenir son accord ou son escorte. Une autorité qu’il tient d’Allah.

Une bonne épouse obéit à son mari, est serviable (Hirsi Ali 107).

Le mariage est un arrangement qui est bénéfique pour l’homme car il reçoit une servante en cadeau. Sûrement, cet arrangement n’est pas complètement avantageux pour l’homme car il ne choisit pas librement sa femme non plus. Néanmoins, le mariage bloque complètement la transcendance de la femme car elle tombe dans l’immanence. La femme musulmane vit dans la peur. Au début de sa vie, elle avait peur de ses parents, ensuite elle a peur de son mari. Elle fait tout afin d’éviter de provoquer son mari. « On ment et on nie. Avouer fait perdre la face, et peut déclencher des violences » (Hirsi Ali 108). Une fois enceinte, la femme s’inquiète du sexe du bébé. Elle veut honorer sa famille en leur donnant un fils, mais évidemment le sexe de l’enfant échappe à son contrôle. La naissance peut lui apporter beaucoup de malheur. Nous avons vu ceci dans le témoignage de Samia et de Souad. Clairement, le mariage est une forme d’oppression de la femme, particulièrement pour les femmes musulmanes.

Comme il l'était évident dans *Le voile de la peur* et *Brûlée vive*, l'éducation est un moyen d'émanciper la femme. Ayaan était chanceuse que son père croyait fortement à l'éducation. Tristement, pour plusieurs musulmanes, son éducation, si elle existe, est souvent interrompue à l'âge de l'adolescence afin que celle-ci soit donnée en mariage.

À partir d'un certain âge, de plus en plus de filles se retrouvaient 'absentes'. Personne ne savait où elles étaient passées. Plus tard, on apprenait qu'elles avaient été données en mariage. Il m'arrivait de les rencontrer un an ou deux après. Il ne restait plus rien d'elles. Toutes étaient devenues des usines à fils. La combativité, la petite lumière dans les yeux, l'enfant turbulente, tout avait disparu. On comptait beaucoup de dépressions et de suicides (Hirsi Ali 25).

Ce manque d'éducation est très problématique pour la femme musulmane. Moins elle est éduquée, moins elle a de chances de s'évader de sa situation. Moins elle est exposée au monde, plus elle est maintenue dans une situation infantile.

En excluant la plupart des femmes du monde islamique de l'enseignement, on les maintient à dessein dans un état de bêtise. Or, elles ne se contentent pas de mettre les enfants au monde, elles les éduquent. Leurs connaissances obtuses sont transmises telles quelles à leurs enfants, donc aussi aux hommes. C'est ainsi que naît un cercle vicieux d'ignorance, transmis de génération en génération (Hirsi Ali 109).

Ici, Ayaan nous avertit que l'éducation de la femme est cruciale car c'est la femme qui transmet ses connaissances aux enfants. Les auteurs Kristof, Wu Dunn, Manier et Beauvoir font tous mention de l'importance de l'éducation. Dans son œuvre, Ayaan partage cette même pensée.

Dans ce témoignage, Ayaan soulève la problématique des musulmans émigrant de pays en voie de développement aux pays occidentaux. Les pays occidentaux ne sont pas bien équipés pour recevoir les musulmans. « En Occident, le migrant musulman fait l'expérience du monde à l'envers » (Hirsi Ali 36). En arrivant

dans un nouveau pays, le migrant musulman est en état de choc. Ceci était le cas pour Souad. Les toutes petites choses étonnaient Souad. Elle était étonnée de voir des femmes en jupes, riant tout fort devant les hommes. Les pratiques musulmanes sont certainement arriérées, ce qui fait que la femme souffre énormément.

La culture arabe est à plus d'un titre en retard sur l'Occident. [...] Les *Rapports arabes sur le développement humain* des Nations unies, établis par des scientifiques arabes, sont un premier pas dans la bonne direction. [...] Ils concluent qu'il manque au monde arabe la liberté individuelle, la connaissance et les droits de la femme. [...] L'application des droits de l'homme pose les mêmes problèmes. Les autorités commettent des violences à l'égard des populations. Les gens sont opprimés et je pense que nulle part ailleurs la position de la femme n'est plus avilissante que dans le monde musulman (Hirsi Ali 99).

En Occident, les gens ne savent pas comment gérer cette culture misogyne. Ils préfèrent ignorer les problèmes associés à ce retard en guise de respect de la culture. Ceci est une faute morale.

Nous devons nous rendre compte à quel point il est urgent de rétablir l'équilibre entre raison et religion. Il nous faut y travailler sans relâche. La religion n'offre pas de solution adéquate à la grave situation que connaissent les musulmans de par le monde. Nous devons structurellement forcer la religion à reprendre la place qui est la sienne. C'est-à-dire à la mosquée et dans la sphère privée. Nous sommes enclins à considérer des valeurs universelles telles que la liberté individuelle et l'égalité entre homme et femme comme des valeurs exclusivement occidentales. C'est une erreur (Hirsi Ali 46-47).

Comme le dit Ayaan, il faut absolument retrouver l'équilibre entre la raison et la religion. Les valeurs telles que la liberté individuelle et l'égalité des sexes doivent être en vigueur pour tous les humains, et non exclusivement pour certains groupes d'individus.

Plusieurs événements dans l'œuvre d'Hirsi Ali révèlent un éveil existentialiste prononcé chez l'héroïne, ainsi qu'une persévérance et une ambition remarquables. Ayaan questionnait souvent les valeurs qu'on lui avait apprises à la maison et à l'école. Sa sœur faisait la même chose et elle a beaucoup appris de sa sœur. Lors de son adolescence, Ayaan décide de faire quelque chose qui allait contre les règlements de sa religion. Elle a constaté qu'on la tyrannisait. « C'est là que, pour la première fois, j'ai ressenti le besoin de devenir une martyre » (Hirsi Ali 26). Ayaan embrassa un ami, ce qui était interdit pour femme musulmane. Ayaan décida d'agir contre sa foi. Suite à ceci, elle se sentit coupable et commença à porter le voile et un habit noir par-dessus ses vêtements. « Plus je devenais religieuse, plus je mentais et je trompais autrui. Quelque chose n'allait pas » (Hirsi Ali 26). Cette citation est puissante et révèle beaucoup de choses sur les religions intégristes. Les exigences des religions intégristes sont trop sévères et ne permettent pas aux individus de satisfaire leurs besoins personnels. Tous les individus ont des besoins sexuels. Il est irréaliste de s'attendre à ce qu'une femme n'ait aucun contact avec un partenaire avant la nuit des noces. Afin de demeurer fidèle à soi, de respecter les besoins de soi, on doit se permettre de satisfaire nos besoins. Tous les individus ont besoin d'amour et d'affection. Nier ce besoin est une faute morale et indique un manque de respect envers soi. Les gens pieux se retrouvent trop souvent dans une situation où ils ressentent une intense culpabilité. Cette culpabilité existe à cause des exigences irréalistes de la religion. On veut respecter notre foi, mais on ne peut pas satisfaire nos besoins et être heureux. Le comportement d'Ayaan envers son

professeur coranique démontre qu'elle ne voulait pas se conformer aux attentes sévères de sa mère, et qu'elle dénonce la violence infligée par un homme pieux.

Quand ma mère s'est rendu compte que nous n'étions pas bonnes à l'école coranique, elle a engagé un professeur pour nous donner des leçons particulières à la maison. [...] Puis j'en ai eu assez. Je me suis enfermée avec ma sœur dans les toilettes. Le professeur, ma mère, ma grand-mère avaient beau venir nous parler derrière la porte, nous n'ouvrons point. Je criais les pires choses au professeur. [...] Peu de temps après – j'étais seule à la maison – , j'ai vu le professeur revenir. Je me suis précipitée vers le portail pour m'enfuir. Il me tira à l'intérieur de la maison, me banda les yeux et se mit à me frapper. Il m'a battue jusqu'à ce que j'arrive à enlever le bandeau. Puis il a saisi ma tête et l'a fracassée contre le mur. J'ai perdu connaissance. Fracture du crâne. Il a dû payer pour les douze jours que j'ai passés à l'hôpital. Sans compter les dommages et intérêts. Il ne pouvait plus se montrer nulle part. Marqué à vie (Hirsi Ali 84-85).

Il est évident qu'Ayaan voulait donner un sens à sa vie. Elle était consciente du fait que les individus devaient demeurer fidèles à soi et persévérer dans leurs projets de transcendance.

Mais alors il trouve au cœur de son existence l'exigence commune à tous les hommes ; il lui faut vouloir la liberté en lui et universellement ; il lui faut tenter de la conquérir : à la lumière de ce projet les situations de hiérarchisent et des d'agir se découvrent (Beauvoir 1949 98).

Jeune adulte, elle déménage avec son ami, un homme avec lequel elle avait une relation intime. Ce fut une période importante lors du parcours d'Ayaan. « Vivre avec lui a d'ailleurs été une étape importante pour moi. C'était en opposition avec toutes nos habitudes culturelles, où l'on est donnée en mariage encore vierge » (Hirsi Ali 29). Cette expérience démontre qu'Ayaan est consciente qu'elle est libre de choisir comment vivre. Elle exerce la condition innée de la liberté chez elle. Elle l'accepte. Beauvoir nous explique l'importance de faire ce choix.

Chaque fois que la transcendance retombe en immanence il y a dégradation de l'existence en 'en soi', de la liberté en facticité ; cette chute

est une faute morale si elle est consentie par le sujet ; si elle lui est infligée; elle prend la figure d'une frustration et d'une oppression [...] (Beauvoir 1949 I 33).

Les actions d'Ayaan démontrent une ambition, un désir de vivre et de réaliser des projets. Elle constatait clairement que sa religion rendait cette transcendance impossible, et elle n'acceptait pas cette soumission.

Les valeurs collectives – honneur et soumission – comptent beaucoup plus que l'autonomie de l'individu. La religion n'est pas là pour permettre à celui-ci de donner du sens, c'est lui qui doit s'adapter à elle en se sacrifiant à Dieu. Ce que corrobore la signification littérale du mot islam : soumission à la volonté divine (Hirsi Ali 34-35).

Certains événements de la vie d'Ayaan l'encouragent à persévérer dans ces projets. La mort de sa sœur est un sujet que nous avons déjà abordé. La mort de son ami Theo Van Gogh en est un autre exemple. « Depuis l'assassinat de Theo Van Gogh, je suis intimement convaincue que la seule manière de formuler mes critiques repose sur une parole libérée » (Hirsi Ali 14). Comme Beauvoir croyait que la littérature était un moyen d'émanciper les femmes, Ayaan croit qu'une parole libérée, voire son témoignage, est un moyen d'émanciper les femmes prises dans l'oppression de la religion musulmane. « L'art, la littérature, la philosophie sont des tentatives pour fonder à neuf le monde sur une liberté humaine : celle du créateur ; il faut d'abord se poser sans équivoque comme une liberté pour nourrir pareille prétention » (Beauvoir 1949 II 626). Peu importe la réaction des gens opposés à la critique d'Ayaan, elle allait continuer à persévérer dans son projet. « Le risque que les islamophobes ou les racistes détournent mon travail à leur profit ne m'empêchera pas de réaliser la deuxième partie de *Submission* » (Hirsi Ali 193). Ayaan voulait aider les musulmans. Elle ne perçoit pas son projet comme un rejet de tous les

musulmans. Ayaan respecte les croyants, mais elle ne respecte pas les aspects de la religion qui oppriment les êtres humains. « Critiquer l'islam n'est pas rejeter les croyants, seulement les conceptions de ce système qui, converties en actes, ont des conséquences inhumaines » (Hirsi Ali 193). En fin de compte, Ayaan est consciente qu'elle n'est pas seule. Certains musulmans sont d'accord avec elle et ont de bonnes valeurs morales. Ces personnes n'étaient pas encore prêtes à envisager ce problème de façon publique, mais elle avait leur appui quand même et elle en était consciente.

Ne vous y trompez pas : il y a beaucoup de musulmans qui sont de mon côté. Seulement, ils ne s'expriment pas encore sur la place publique. Dès qu'ils le feront, dès que les choses évolueront, cela n'aura plus aucun sens de vouloir me tuer. C'est juste une question de persévérance. Combien de temps vivrai-je encore avec une garde rapprochée (Hirsi Ali 82)?

Femme persévérante, ambitieuse et consciencieuse, Ayaan ne lâchera pas prise. Les femmes autour du monde en bénéficieront certainement.

Le dernier chapitre d'*Insoumise* est intitulé « De la nécessité pour l'islam de réfléchir sur soi-même ». L'élément le plus important vers la libération, selon Ayaan, est que les musulmans ont besoin de prendre le temps de réfléchir à leur religion et de la critiquer. « Le seul espoir des musulmans est qu'ils se mettent à une attitude critique vis-à-vis d'eux-mêmes et des valeurs morales qu'ils ont empruntées au Coran. C'est le seul moyen pour eux de sortir de la cage où ils tiennent enfermées leurs femmes » (Hirsi Ali 112). Sans cette réflexion, les musulmans continueront à œuvrer dans le malheur, dans l'oppression, dans un comportement immoral. Beauvoir, elle aussi, était d'accord qu'il était essentiel de constamment réfléchir à nos buts et de les modifier selon des valeurs toujours remises en question. En effet, on doit se choisir des projets qui n'ont pas de fin, des projets à continuer.

Ce que me découvre la réflexion, c'est que tout projet laisse place à une nouvelle question ; j'ai en moi à l'égard de mon projet et de moi-même une puissance négative par laquelle je m'apparais comme émergeant dans le néant ; elle me délivre de l'illusion de la fausse objectivité ; j'apprends d'elle qu'il n'y a d'autre fin au monde que mes fins, d'autre place que celle que je me creuse (Beauvoir 1944 313).

Avec ceci, Beauvoir insistait sur l'importance des autres. Les individus ne devaient pas être égoïstes et avancer dans leurs projets seuls. Nous devons être conscients que nous avons besoin des autres afin d'avancer dans nos projets, que les autres donnent un sens à nos projets. De plus, il est important comme individu de partager nos connaissances, nos expériences. Lorsque nous pouvons aider les autres, nous devons le faire, sinon nous sommes égoïstes. C'est justement ce que pense Ayaan.

Il serait égoïste de garder pour soi des expériences partageables. Il faudrait que j'évite tout contact avec l'information, par exemple. Depuis que je vis aux Pays-Bas, les médias n'arrêtent pas de parler des problèmes d'immigration et d'intégration des allochtones. Mais la grande question, au fond, c'est l'islam. C'est indéniable. Nous devons regarder les faits en face et donner aux migrants ce qui leur manque dans leur propre culture. La dignité de l'individu (Hirsi Ali 28).

Venir en aide aux autres est fondamental afin d'évoluer de façon positive. On doit s'entraider. « Pour nous aider, nous avons besoin de l'Occident libéral, qui a son intérêt dans une réforme de l'islam » (Hirsi Ali 12). Lorsque nous voyons des gens en difficulté, c'est notre devoir de venir aider ces gens. Comme le dit Beauvoir, on doit mettre les gens en présence de leur liberté. C'est une faute morale d'ignorer cela.

Seul autrui peut créer un besoin de ce que nous lui donnons ; tout appel, toute exigence vient de sa liberté ; pour que l'objet que j'ai fondé apparaisse comme un bien, il lui faut qu'autrui en fasse son bien : alors me voilà justifié de l'avoir créé. Seule la liberté d'autrui est capable de nécessiter mon être (Beauvoir 1944 289).

Ayaan, elle aussi, est consciente que nous avons besoin des autres, que nous ne pouvons pas laisser les autres de côté.

Tout d'abord, que des chefs de gouvernement comme George W. Bush ou Tony Blair ne disent plus que l'islam est pris en otage par lui-même. Il serait plus utile de confronter l'Arabie saoudite à son régime répressif, sa pression démographique et son système d'enseignement strictement religieux (Hirsi Ali 38).

Le problème des autres nous appartient. Il est immoral de tourner la tête aux problèmes des autres. Souvent, les victimes de l'oppression choisissent de demeurer dans un état défavorable. Il ne faut pas accepter ce comportement. Ces gens ne sont pas toujours conscientes de leur liberté innée, car ils ne connaissent rien d'autre. Il faut toujours essayer de les libérer.

Elles défendaient rageusement leur propre oppression : 'Je veux porter le voile, je veux obéir à mon mari.' J'ai aussi rencontré des Marocaines qui disent : 'Je veux porter le voile, parce que Allah le Très-Haut l'a dit. – Bon, ai-je répondu, si tu veux faire tout ce qu'a dit Allah le Très-Haut, eh bien, reste dans ta cage.' Ce comportement est comparable au syndrome de Stockholm, qui fait aimer aux otages leurs ravisseurs et noue entre eux une relation profonde et intime, mais folle. Comparable aussi aux esclaves qui préfèrent la sécurité de l'esclavage aux incertitudes de la liberté (Hirsi Ali 116).

C'est le même scénario que nous avons vu avec les esclaves. Beauvoir fait mention de ceci dans *Pour une morale de l'ambiguïté* :

Il y a des êtres dont la vie tout entière s'écoule dans un monde infantile, parce que, maintenus dans un état de servitude et d'ignorance, ils ne possèdent aucun moyen de briser ce plafond tendu au-dessus de leurs têtes ; comme l'enfant lui-même ils peuvent exercer leur liberté, mais seulement au sein de cet univers constitué avant eux, sans eux. C'est le cas par exemple des esclaves qui ne se sont pas encore élevés à la conscience de leur esclavage (Beauvoir 1947 49-50).

Comme le dit Beauvoir, nous devons lutter contre tous les genres d'oppression. La libération de la femme comprend aussi la libération de l'homme.

De surcroît, les hommes sont tout autant victimes du culte de la virginité, même si c'est de manière indirecte. À cause de lui, ils ne bénéficient pas de l'éducation d'une mère saine, équilibrée et bien formée. Ce qui engendre des retards dans les domaines de l'enseignement, du travail et du développement de la société. [...] Le mariage précoce arrangé par la famille met l'homme face à une lourde responsabilité qu'il n'a pas choisie, celle d'une fille qu'il connaît à peine. D'où les sentiments d'incompréhension, de rage et d'impuissance (Hirsi Ali 136-137).

En libérant la femme en premier, on libère les hommes aussi. Ayaan a une pensée philosophique semblable à celle de Beauvoir. Elle est une femme qui représente la transcendance. Sa persévérance et son ambition démontrent un engagement exceptionnel au féminisme. Ayaan risque sa vie afin de libérer les autres femmes. Elle est une femme exceptionnelle qui mérite de la reconnaissance pour son travail courageux.

En guise de conclusion, Ayaan Hirsi Ali est une femme brave qui dénonce l'islam. Ses expériences lors de son enfance démontrent que la religion musulmane opprime la femme. La violence, un manque d'éducation sexuelle, le mariage, l'analphabétisme sont des problèmes associés à cette religion. Lors de son adolescence, les actions d'Ayaan font preuve d'une conscience existentialiste prononcée, de persévérance et d'ambition. Elle consacre sa vie à la dénonciation de l'islam, peu importe les conséquences qui accompagnent cette dénonciation. Ayaan critique l'islam, espérant amener les musulmans à réfléchir davantage à leur pratique. « Pourtant, des musulmans doutent et commencent à réfléchir sérieusement. [...] Pour l'instant, ces hommes et ces femmes sont encore en minorité

et doivent se battre contre la misère et contre le fondamentalisme » (Hirsi Ali 44-45).

Les attaques et les critiques qu'elle subit à cause de son projet ne mettent pas fin à sa conquête ; Ayaan persiste.

Quand on lance un pavé dans la mare, les réactions négatives sont nombreuses et elles ne m'ont pas surprises. Même si je poursuis mon combat, je dois m'attendre à des réactions violentes. Je comprends cette rage. Tout groupe confronté à un changement doit en passer par là. Ma stratégie : gratter là où ça fait mal jusqu'à ce que la tempête soit passée. Il viendra un jour où je pourrai dire ce que je proclame aujourd'hui sans susciter d'émotions aussi violentes. D'autres voix se lèvent déjà pour émanciper les femmes d'origine étrangère, dépendantes et à moitié analphabètes. La troisième vague du féminisme arrive et j'en ai la chair de poule rien que d'y songer (Hirsi Ali 16)!

Elle réussit à éveiller la conscience des gens. Sa poursuite continue à rejoindre d'autres individus. Heureusement, Ayaan s'est évadée en Occident à un jeune âge et elle a été exposée à différentes cultures, différents modes de vie. Les femmes musulmanes qui émigrent en Occident souffrent encore énormément, mais elles ont plus de chances de résister à l'oppression car elles sont entourées de femmes libres. « En fin de compte, les musulmanes des Pays-Bas ont plus à gagner avec la culture occidentale dominante, telle qu'elle est défendue par la majeure partie de la population. J'en suis la preuve vivante » (Hirsi Ali 141). Souad et Samia en sont la preuve aussi. Ce n'est pas seulement le devoir d'Ayaan de dénoncer une culture avec une pratique opprimante. C'est le devoir de tous les êtres humains.

J'invite les partisans d'une société multiculturelle à prendre connaissance de la misère des femmes que, au nom de la foi, on asservit derrière les murs de la maison. Faut-il avoir soi-même été maltraitée, violée, enfermée et opprimée pour pouvoir se mettre à la place d'autrui? N'est-il pas hypocrite d'excuser ou de tolérer ces pratiques quand soi-même on profite librement des progrès de l'humanité (Hirsi Ali 141-142)?

Le témoignage d'Ayaan Hirsi Ali invite les autres gens à venir en aide à la situation des musulmans. Espérons que ces pages éveilleront la conscience des Occidentaux qui aspirent à la justice pour tous.

Conclusion

Vers l'émancipation

En plein dans la troisième vague du féminisme, il est évident qu'il existe encore des inégalités entre les deux sexes et que les femmes ont encore du chemin à faire. Les recherches et les statistiques relevées dans les œuvres *La moitié du ciel* et *Quand les femmes auront disparu* mettent cette inégalité en évidence. La femme provenant de pays en voie de développement subit des conditions beaucoup plus défavorables que la femme occidentale. Les témoignages présentés dans les pages précédentes en sont la preuve. La troisième vague du féminisme lutte contre l'oppression de la femme, particulièrement la femme provenant de pays en voie de développement. Néanmoins, il est important de ne pas laisser de côté le cheminement du féminisme de la deuxième vague. La philosophie de Simone de Beauvoir était bien avant son temps. L'analyse des témoignages a bien démontré que la philosophie de Beauvoir est pertinente pour toutes les femmes autour du monde, peu importe l'époque ou la démographie. Elle était consciente de la diversité des défis provenant de l'oppression de la femme. La philosophie beauvoirienne dénonce clairement l'oppression de la femme provenant des pays en voie de développement et donne des pistes afin de lutter contre cette oppression.

Les héroïnes des témoignages analysés sont des exemples de femmes opprimées. Une variété de difficultés liées à l'oppression de la femme ont été soulevées dans les pages précédentes. L'enfance, la virginité, la sexualité, l'éducation, le mariage, la religion et les crimes d'honneur sont des exemples de

situations où les femmes subissent une oppression. Autant que leurs situations se ressemblent, elles sont aussi très différentes. Chaque femme a son histoire à elle et chaque femme réussit à retrouver la condition innée de l'être humain, celle de la liberté. Les femmes présentées dans les témoignages démontrent un certain éveil existentialiste. Plus la femme était consciente de cet éveil, plus elle était outillée pour lutter contre son oppression.

L'œuvre *Brûlée vive* se concentre sur les difficultés qu'envisage la femme dans une situation d'analphabétisme et sur l'horreur d'un crime d'honneur. Souad, comme Samia et Ayaan, était une femme élevée dans une famille musulmane traditionnelle extrémiste. Sans éducation, ce fut presque impossible pour Souad de s'émanciper. Souad était complètement isolée du monde extérieur et elle n'était pas consciente de la facticité de sa liberté. Sa conscience existentialiste était peu développée. Elle retrouva sa liberté grâce à Jacqueline, une femme qui travaillait pour une organisation humanitaire. La conscience, l'éveil existentialiste de Souad, se développent une fois arrivée en France et exposée au monde extérieur. L'on pourrait présumer que sans l'aide de Jacqueline, Souad serait morte en Cisjordanie. Heureusement, ce n'était pas le cas et elle retrouva sa liberté une fois arrivée en France. Souad devient l'image d'une femme forte qui brise le cycle vicieux de l'oppression. Ses filles ne seront pas victimes de cette oppression comme elle l'a été. Ce témoignage montre l'importance des organisations humanitaires afin d'émanciper les femmes originaires des pays en voie de développement. De plus, le témoignage de Souad éveille la conscience des gens autour du monde. Souad est maintenant une femme libre qui représente la transcendance.

Samia est une femme qui démontre une conscience existentialiste plus développée que Souad parce qu'elle a été élevée en France et qu'elle a été exposée à une culture autre que la sienne. De plus, Samia a la chance d'aller à l'école. Puisqu'elle a été élevée dans un environnement où les femmes sont libres, la conscience de Samia est beaucoup plus aiguisée. Elle absorbe ce qu'elle voit et entend dans son entourage, ce qui l'amène à faire un choix devant cette existence. Consciente qu'un être humain peut choisir 'd'exister', Samia réussit à retrouver la liberté en luttant contre son oppression. Elle avait énormément d'obstacles à surmonter lors de son parcours, mais elle réussit grâce à son éducation, son ambition et sa persévérance. Elle devient un modèle pour sa fille, qui à son tour, lutte contre l'oppression de la femme.

La femme avec la conscience existentialiste le plus élevée est Ayaan Hirsi Ali. Ayaan avait de la chance car ses parents valorisaient l'éducation et sa mère avait une forte volonté. Ayaan a hérité de cette forte volonté de sa mère, et ce caractère l'aide à lutter contre son oppression. Dès son enfance, Ayaan observait le comportement de sa mère et de sa sœur. Elle admirait ces deux femmes fortes et elle adopta ce même comportement lors de son parcours. Fuyant un mariage forcé, Ayaan trouva refuge aux Pays-Bas, un pays où la femme a la possibilité de retrouver la liberté beaucoup plus facilement. Le courage d'Ayaan est cependant une exception. Mettant sa vie à risque, Ayaan continue à persévérer dans son projet de l'émancipation de la femme musulmane. La philosophie d'Ayaan ressemble énormément à celle de Beauvoir. Son histoire démontre qu'une femme musulmane soumise à l'oppression peut retrouver la liberté en utilisant une attitude

existentialiste, même si elle ne connaît pas du tout cette philosophie d'un point de vue théorique. Comme Beauvoir, Ayaan croit qu'il est nécessaire de mettre les gens devant leur liberté. Elle croit que tous les être humains sont libres et qu'ils doivent donner du sens à leur vie. Ayaan refuse de garder le silence car elle croit qu'il est nécessaire de lutter contre l'oppression de la femme. Elle est consciente que sa lutte suscitera beaucoup d'animosité de la part des musulmans, mais elle croit que c'est une étape nécessaire à franchir afin de libérer les femmes.

Deux autres témoignages étudiés méritent mention dans ce projet. Rania Al-Baz est une femme musulmane de l'Arabie Saoudite qui a beaucoup souffert suite aux violences de son mari. Son visage a été complètement défiguré, et elle lutte contre la violence envers les femmes. Comme les autres femmes, Rania a été donnée en mariage à l'âge de seize ans, elle fait des dépressions, subit des crises de névroses, songe au suicide, elle est soumise à l'autorité de son père pendant toute son enfance et son adolescence, elle manque d'affection de la part de ses parents et elle subit la violence de son mari. Comme Ayaan et Samia, Rania est une jeune femme instruite et elle voyage autour du monde, ce qui fait qu'elle est consciente de la liberté des femmes provenant des pays occidentaux. Rania habite toujours en Arabie Saoudite où les conditions sont déplorables pour les femmes. Ses efforts envers l'émancipation de la femme méritent certainement une reconnaissance. Suite à avoir été défigurée par son mari, Rania reçoit une lettre du mouvement « Ni putes, ni soumises » lui demandant de participer à un colloque à Paris. Rania accepte de participer afin de faire un discours car elle est consciente que les conditions de la femme saoudienne sont défavorables et elle veut améliorer ces conditions. Cela dit,

elle refuse de dénoncer l'islam. Toujours croyante, Rania respecte sa religion. Lors de son discours au colloque de « Ni putes, ni soumises » Rania mentionne ceci :

Ce n'est pas au nom d'un principe religieux que j'ai été battue, mais bien par un homme jaloux, vexé, et uniquement cela. Ceux qui se retranchent derrière l'islam pour justifier de tels gestes mentent, et ceux qui pensent sincèrement – il y en a – que le Coran encourage ces pratiques se trompent. Il s'agit d'une histoire d'hommes, et de rien d'autre. Le Prophète enseigne l'amour, pas la haine que propagent aujourd'hui certains de ses zéloteurs (Al-Baz 64).

Elle n'est pas encore consciente du fait que la religion peut opprimer les femmes. Pourtant, elle fait souvent mention des difficultés pour les femmes reliées à sa religion. En parlant de sa grand-mère, Rania indique clairement que sa grand-mère se dévoue complètement à son mari afin de respecter Dieu.

Dans le même esprit, je recherche aussi la présence de ma grand-mère Farah. Quelle femme exquise! [...] Elle est femme musulmane jusqu'au bout du tchador, totalement acquise à son mari, ne vivant que par lui et pour lui. Sa capacité de dévouement est incroyable. Après chaque lessive, elle reprend un à un les vêtements de mon grand-père et vérifie leur propreté. S'ils ne sont pas assez nets à son goût, si elle détecte la moindre imperfection, si le blanc n'est pas assez lumineux, elle lave une nouvelle fois, puis se lance dans de longues et artistiques séances de repassage.

Elle ne voit aucune soumission dans sa démarche. Elle ne se sent ni esclave, ni inférieure à l'homme, il s'agit tout au contraire pour elle d'un investissement personnel valorisant, de l'accomplissement par Dieu. En veillant au bien-être de son mari, à la propreté de ses effets, ma grand-mère lui témoigne un profond respect et, le respectant, elle se respecte elle-même. Son attitude est spontanée, sans contrainte (Al-Baz 79).

Il est évident que la conscience existentialiste de Rania n'est pas complètement développée. Beauvoir nous avertit que le dévouement est dangereux, mais Rania n'est pas encore consciente de ce danger. Elle dit que sa grand-mère se dévoue afin d'accomplir une mission voulue par Dieu, donc cela indique que la religion exige ce comportement. La grand-mère de Rania représente le scénario de l'esclave qui n'est pas encore conscient de son état de servitude. Elle représente l'immanence, donc

une transcendance n'est pas possible. Rania n'est pas encore une femme complètement libre car elle est encore prisonnière de sa religion. Partout dans son œuvre Rania fait mention des aspects de la religion qui l'oppriment telle que le mariage précoce, la bigamie, l'autorité des hommes, mais elle croit que c'est la société qui doit changer et non la religion. Les témoignages de Rania et Ayaan ont plusieurs similarités, mais Rania diffère complètement d'Ayaan sur ce point.

Le témoignage de Leila, *Mariée de force*, a beaucoup de similarités avec les autres témoignages. Elle est une femme musulmane, et l'honneur de sa famille repose sur sa virginité. Elle subit la violence de ses parents et plus tard de son mari, elle est soumise à l'autorité des hommes de sa famille, esclave des tâches domestiques, elle manque d'affection de la part de ses parents, elle est mariée de force à vingt ans, elle subit des crises de névroses et essaie de se suicider. L'histoire de Leila est spéciale car elle se passe uniquement en France, donc ce témoignage dévoile très bien les difficultés des femmes musulmanes en Occident. Originaires du Maroc, les parents de Leila voulaient préserver leurs traditions et Leila en a beaucoup souffert. Heureusement, Leila luttait contre ces traditions même si cela froissait ses parents. Habitant en France, elle était consciente que les traditions marocaines étaient différentes des autres et qu'on pouvait faire autrement. Plus tard, ses parents à leur tour réalisent que les traditions marocaines sont ancestrales et qu'elles apportent le malheur aux filles. La lutte de Leila apporte le bonheur à sa sœur et à son fils. Ils ne souffriront pas grâce aux démarches qu'elle a faites. « Si je ne suis pas une héroïne, je pense pouvoir dire que, dans ma famille en tout cas, je suis une pionnière sur ce sujet » (Leila 250).

Force est de constater que Leila est plus qu'une pionnière dans sa famille. Ce témoignage en est la preuve. L'histoire de Leila éveille la conscience des gens et dénonce les valeurs d'une culture ancestrale, voire d'une religion oppressive. Leila encourage les filles à partager leurs expériences afin d'éveiller la conscience des gens. « Si j'ai un conseil à donner aux filles, c'est de parler. Je les supplie de ne pas s'enfermer, comme je l'ai fait, dans un silence orgueilleux et stupide. Et je m'en veux aujourd'hui de cette lâcheté » (Leila 249-250). Elle est consciente des difficultés liées aux traditions ancestrales et elle lutte contre cela. Par contre, elle ne fait pas mention que la religion musulmane est opprimante. Comme Rania, Leila est toujours croyante, elle croit que ce sont les traditions ancestrales qui oppriment la femme. Néanmoins, elle veut s'assurer de briser le cycle vicieux de l'oppression en éduquant les gens autour d'elle.

La dernière victoire à remporter est l'éducation de Ryad. Un jour, je devrai lui parler de son père et lui faire comprendre que Moussa s'est retrouvé ligoté tout autant que moi par ce système ancestral qui continue d'avoir cours dans certaines familles, et qu'il ne doit surtout pas le haïr pour cela. Nous étions lui comme moi deux victimes (Leila 250-251).

L'éducation est certainement un moyen efficace pour l'émancipation de la femme et Leila a raison d'éduquer son fils dans ce domaine. Leila démontre une conscience existentialiste assez élevée, mais elle n'a pas encore le courage de dénoncer publiquement l'oppression de la femme musulmane. Elle écrit son livre dans l'anonymat et elle change le nom des personnages afin de protéger sa famille. De plus, Leila n'est pas encore consciente du fait que la religion opprime les femmes. Peu importe, Leila est une femme qui démontre la transcendance et qui lutte pour les droits de la femme. On doit respecter cette femme musulmane qui préfère

demeurer anonyme car elle doit protéger sa vie à elle. En dénonçant publiquement, elle met sa vie à risque, et elle doit se protéger afin de prendre soin de son fils.

Mais je ne peux confier ce récit au lecteur que dans l'anonymat. Ce que j'ai raconté, aussi précisément et honnêtement que possible, me vaudrait l'opprobre de certains qui le considéreraient comme une provocation insupportable à leurs convictions d'un autre temps. Je me dois d'en préserver ceux que j'aime. Pour l'instant. Un jour, et je l'espère de mon vivant, mon histoire sera enfin de l'histoire ancienne (Leila 251).

Clairement, Leila est une femme musulmane qui a encore beaucoup de chemin à faire, mais qui lutte contre l'oppression de la femme.

Les trois témoignages analysés ont deux choses en commun : les héroïnes sont des femmes musulmanes et elles ont retrouvé la liberté dans un pays occidental. Ceci indique qu'il y a encore énormément de travail à faire afin d'émanciper les femmes provenant des pays en voie de développement. Présentement, pour une femme d'une famille musulmane extrémiste habitant dans un pays en voie de développement, son émancipation est presque impossible. Une femme musulmane qui dénonce l'islam, ou qui rejette les valeurs de cette religion, risque de se faire tuer. Le seul espoir pour cette femme est le secours d'une organisation humanitaire qui vient l'aider, une éducation ou une conscience existentialiste élevée. Avec ceci, la femme peut quitter son pays afin de retrouver sa liberté. Malheureusement, elle n'est pas encore en mesure de vivre en liberté dans son pays. Il est essentiel d'éveiller la conscience des musulmans extrémistes afin que ceci devienne une réalité pour la femme.

Cela dit, ce n'est pas seulement la femme musulmane qui souffre dans les pays en voie de développement. Bénédicte Manier soulève les difficultés des

femmes non musulmanes en Chine, en Afghanistan, au Pakistan, au Bangladesh, au Népal, en Haryana, au Punjab, au Rajasthan, au Tamil Nadu, au Bihar, pour n'en nommer que quelques-uns. L'œuvre de Manier, ainsi que l'œuvre de Kristof et WuDunn, se concentrent sur les femmes indiennes, mais ne se limitent pas à celles-ci.

En Inde, 'la société reste patriarcale : les filles n'y ont pas d'individualité propre. Elles dépendent des parents, des maris, des fils', confirme ainsi Manmohan Sharma, qui dirige l'ONG des Volontaires de santé du Punjab indien (VHAP). Au Pakistan ou au Bangladesh, leur dépendance envers les hommes est également totale : les filles sont soumises à leur père puis, une fois mariées, à leur mari et, une fois veuve, à leur fils. La norme sociale veut que ce soit les hommes qui assurent leur protection mais en contrepartie imposent leur loi (Manier 19).

Les femmes provenant de communautés tribales africaines et indiennes, les femmes hindoues, ainsi que beaucoup d'autres, souffrent encore énormément. Elles sont sujettes à l'oppression parce qu'elles habitent dans des milieux misogynes. L'idéologie traditionnelle s'attend à ce qu'elles donnent naissance aux enfants et à ce qu'elles s'occupent des tâches domestiques. Les mariages forcés sont encore très courants, et fréquemment, la femme est donnée en mariage avant de devenir adulte, parfois même avant la puberté. L'excision est d'origine africaine et plusieurs communautés tribales pratiquent encore cette coutume.

La première mention de l'excision remonte au règne des Ptolémées d'Égypte, au II^e siècle avant notre ère, des papyrus en témoignant. Sous le règne de l'empereur Trajan (53-117), un médecin né à Éphèse et exerçant à Rome, Soranos, est connu pour sa somme en plusieurs volumes, *Gynécologie* où il passe en revue toutes les maladies physiques et psychiques des femmes [...] Elle est le plus souvent justifiée pour des motifs d'hygiène et d'esthétique [...] (Couchard 15).

L'excision et l'infibulation ne sont pas spécifiques du seul Islam, puisqu'elles sont courantes chez les animistes africains, chez des chrétiens

d'Afrique de l'Est, alors qu'elles sont ignorées dans tout le Maghreb, l'Iran chiite et la Turquie (Couchard 57).

De plus, la polygamie est encore courante dans ces communautés. L'éducation, les organisations humanitaires sont en mesure d'émanciper les femmes de ces communautés.

Après avoir voyagé en Inde et en Afrique avec l'organisation « Enfants Entraide », j'ai eu l'occasion de rencontrer des femmes soumises à l'oppression. J'ai rencontré plusieurs femmes mariées avant l'âge de la puberté, des femmes excisées, des femmes victimes de violence, des femmes analphabètes, des femmes réduites à leur rôle maternel. Ayant lu Manier, Kristof et WuDunn, ce ne fut pas une surprise de faire ces découvertes. Ce qui était à la fois surprenant et émerveillant était le changement positif que cette organisation a réussi à apporter aux communautés. J'ai pu faire l'expérience de plusieurs différentes communautés dans ces deux continents et j'ai pu voir l'évolution de ces femmes vers l'émancipation grâce au travail incroyable d'Enfants Entraide : les femmes en Inde et au Kenya envoient maintenant leurs filles à école, et elles valorisent l'éducation. Elles gardent leurs filles à l'école jusqu'au secondaire et le taux de filles au secondaire a augmenté énormément dans ces communautés. Au Kenya, une des communauté que j'ai eu l'occasion de visiter décourage maintenant l'excision. Les filles au Kenya se marient après leurs études et elles se trouvent un emploi par la suite. Un groupe de femmes au Kenya a commencé une entreprise de bijoux, « Me to We Artisans », avec l'aide d'Enfants Entraide et elles sont maintenant financièrement indépendantes de leurs maris. L'entreprise a débuté avec une douzaine de femmes. Présentement, plus de mille deux cents femmes sont embauchées par Me to We Artisans. Ces femmes

peuvent maintenant envoyer leurs enfants à l'école jusqu'au secondaire, elles peuvent fournir des repas nutritifs à leurs enfants et même un habitat plus convenable. Ces voyages ont vraiment été pour moi une expérience incroyable. La chose la plus flagrante au Kenya était que les femmes sont devenues des modèles pour les hommes. Au début, les hommes éprouvaient une certaine jalousie à l'égard du succès des femmes. Par contre, avec le temps, le succès des femmes est devenu une motivation pour les hommes. Les hommes se regroupent afin de retrouver des moyens pour avoir autant de succès que les femmes. La relation entre les hommes et les femmes s'est améliorée. Clairement, l'éducation et les organisations humanitaires sont en mesure d'émanciper les femmes.

Il reste encore énormément d'études et de recherches à faire dans ce domaine. Les recherches qu'implique cette étude débordent les pages d'une thèse de maîtrise. Les témoignages féminins sont de plus en plus courants. Norah Shariff, la fille de Samia Shariff, a aussi écrit un témoignage intitulé *Dévoilée*. Une liste exhaustive de témoignages a été publiée pendant la dernière décennie. Voici certains titres choisis d'une longue liste : *Moi Nojoud, 10 ans, divorcée* de Nojoud Ali, *Sous mon niqab* de Zeina, *Déshonorée* de Mukhtar Mai, *Le prix du silence* de Karima, *S'immoler à 20 ans* de Marie-Josée Brunel et Dorothée Olliéric, *Convertie* de Marie d'Auzon, *Ma vie d'esclave* de Mende Nazer et *Les filles de Sultana* de Jean P. Sasson. Les femmes autour du monde, ainsi que les hommes, doivent persévérer et continuer à lutter contre l'oppression de la femme. Peu importe le sexe, la religion, la race, les racines, c'est notre devoir comme êtres humains de lutter contre l'oppression de la femme. L'oppression de la femme est un problème international,

ce n'est pas un problème limité aux pays où on en souffre le plus. Fadela Amara, présidente du mouvement « Ni Putes Ni Soumises » en est consciente.

D'autant que le mouvement, fort de ces cinquante comités dont un à Nouméa et d'autres à venir sur le territoire français, prend une dimension européenne et internationale. De l'Allemagne à la Belgique, de l'Espagne à l'Italie, du Portugal à l'Angleterre, partout le mouvement est demandé. Se joignent à cette incroyable dynamique les pays de Maghreb (Maroc, Tunisie et Algérie), le Burkina Faso, le Mali, le Sénégal. Et plus loin encore, les Etats-Unis, dont nous avons reçu une délégation, le Canada où je me suis rendue. Les attentes sont fortes. Le discours porté par le mouvement dépasse nos frontières parce que le combat des femmes est universel et la solidarité, internationale (Amara 149-150).

Fadela Amara, une femme qui lutte contre l'oppression de la femme, encourage les gens autour du monde à se réunir afin de mettre fin à l'oppression. L'émancipation de la femme est aussi l'émancipation des hommes. N'oublions pas ce qu'a dit Simone de Beauvoir.

On ne saurait mieux dire. C'est au sein du monde donné qu'il appartient à l'homme de faire triompher le règne de la liberté ; pour remporter cette suprême victoire, il est entre autres nécessaire que par-delà leurs différenciations naturelles hommes et femmes affirment sans équivoque leur fraternité (Beauvoir 1949 II 652).

Oeuvres consultées:

Sources principales :

Al-Baz, Rania (2005). *Défigurée*. Paris : Éditions J'ai lu, 2006.

Amara, Fadela. *Ni Putes Ni Soumises*, Paris, Éditions La Découverte, 2003.

Beauvoir, Simone de (1948). *Le deuxième sexe*, Volume I & II. Paris : Éditions Gallimard, 2011.

_____. (1948). *L'existentialisme et la sagesse des nations*. Paris : Éditions Gallimard, 2008.

_____. (1947). *Pour une morale de l'ambiguïté*. Paris : Éditions Gallimard, 2008.

_____. (1944). *Pyrrhus et Cinéas*. Paris : Éditions Gallimard, 2008.

Bem, Sandra Lipsitz. *The Lenses of Gender : Transforming the Debate on Sexual Inequality*. New Haven : United States, Yale University, 1993.

Chermayeff, Maro. *Half the Sky* (film), 2012.

« Déclaration universelle des droits de l'humain. » En ligne :
<http://www.un.org/fr/documents/udhr/index2.shtml> (page consultée en mars 2013).

Hirsi Ali, Ayaan. « Conférence d'Ayaan Hirsi Ali en Australie : 'Free and Equal : What it Really Means .' » En ligne :
<http://www.youtube.com/watch?v=6vrEZI5zCDk> (page consultée en mars 2013).

_____. *Insoumise*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2005.

Kristof, Nicholas D. et WuDunn, Sheryl. *La moitié du ciel*. Paris : Éditions des Arènes, 2010.

Leila (2004). *Mariée de force*. Paris : Éditions J'ai lu, 2012.

Manier, Bénédicte (2006). *Quand les femmes auront disparu*. Paris : La Découverte, 2008.

Nengeh Mensah, Maria. *Dialogues sur la troisième vague féministe*. Montréal : Québec, 2005.

Sandford, Stella. *How to Read Beauvoir*. New York : Norton and Company, 2006.

Scholz, Sally. *On De Beauvoir*. Belmont, California : Wadsworth Thomas Learning, 2000.

Shariff, Samia. *Le voile de la peur*. Québec : Les éditions JCL, 2006.

Souad (2004). *Brûlée vive*. Paris : Oh! Éditions, 2010.

Sources secondaires :

Ali, Nojoud. *Moi Nojoud. 10 ans, divorcée*. Paris : M. Lafont, 2009.

Ambroise, Bruno. « Judith Butler et la fabrique discursive du sexe. » En ligne : http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=RAI_012_0099 (page consultée en mai 2013).

Armstrong, Sally. *Ascent of Women : A New Age Is Dawning for Every Mother's Daughter*. Toronto : Canada, Vintage Canada Edition, 2014.

Boulay, Bérenger. « Ce que le témoignage fait à la littérature... et la littérature au témoignage. » En ligne : http://www.fabula.org/actualites/ce-que-le-temoignage-fait-a-la-litterature-et-la-litterature-au-temoignage_23276.php (page consultée en septembre 2013).

Butler, Judith. *Bodies that Matter*. New York : Routledge, 1993.

_____. « Sex and Gender in Simone de Beauvoir's Second Sex. » En ligne : <http://www.egs.edu/faculty/judith-butler/articles/sex-and-gender-in-simone-de-beauvoirs/> (page consultée en mai 2013).

Brunel et Olliéric, Marie-Josée et Dorothée. *S'immoler à 20 ans*. Paris : Éditions J'ai lu, 2007.

Chisholm, Dianne. « Climbing like a Girl : An Exemplary Adventure in Feminist Phenomenology. » En ligne : http://www.researchgate.net/publication/229647233_Climbing_like_a_Girl_An_Exemplary_Adventure_in_Feminist_Phenomenology (page consultée en octobre 2013).

D'Auzon, Marie. *Convertie*. France : Éditions du Toucan, 2008.

Djénane Karih Tager, Zeina. *Sous mon niqab*. France : Éditions PLON, 2010.

Estève-Bellebeau, Brigitte. « Judith Butler ou la question du genre en philosophie. » En ligne : <http://www.cndp.fr/magphilo/index.php?id=156> (page consultée

- en mars 2013).
- Frankl, Dr Victor E. (1946). *Découvrir un sens à sa vie*. Montréal : Les Éditions de l'Homme, 2006.
- Friedan, Betty. *The Feminine Mystique*. New York : W. W. Norton & Company, 1964.
- Golomb, Jacob and Daigle, Christine, eds. *Beauvoir and Sartre : The Riddle of Influence*. Bloomington : Indiana University Press, 2009.
- Hirsi, Ali. « Is Islam a Religion of Peace : Debat avec Hirsi Ali. » En ligne : https://www.youtube.com/watch?v=rh34Xsq7D_A (page consultée en mars 2013).
- Hirsi Ali, Ayaan et Van Gogh, Theo. *Submission : Part 1 and 2*. En ligne : https://www.youtube.com/watch?v=G6bFR4_Ppk8 (page consultée en mars 2013) <https://www.youtube.com/watch?v=7dxslkZUy4E> (page consultée en mars 2013).
- Jha, Manish. *A Nation Without Women* (Film). 2012.
- Jouhaud, Ribard, Schapira. « Témoignage écrit et histoire. » En ligne : <http://culturevisuelle.org/cinemadoc/2010/12/27/temoignage-et-histoire/> (page consultée en septembre 2013).
- Karima. *Le prix du silence*. Paris : Éditions J'ai lu, 2007.
- Kruks, Sonia. « Gender and Subjectivity : Simone de Beauvoir and Contemporary Feminism. » En ligne : <http://www.jstor.org/discover/10.2307/3174728?sid=21105524905773&uid=3737720&uid=2&uid=3739408&uid=4&uid=70&uid=2129> (page consultée en octobre 2013).
- Lacoste, Charlotte. « Le témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours. » En ligne : <http://www.theses.fr/2011PA100091> (page consultée en septembre 2013).
- Leménager, Grégoire. « Esthétique du témoignage. » En ligne : <http://labyrinthe.revues.org/221?lang=en> (page consultée en septembre 2013).
- Mai, Mukhtar. *Déshonorée*. France : Oh! Éditions, 2006.
- Mernissi, Fatima. *The Veil and the Male Elite: A Feminist Interpretation of Women's Rights in Islam*. New York: Basic Books, 1991. (Traduction de *Le harem politique*. Paris: Albin Michel, 1987.)

- Moore, Charlotte. « Simone de Beauvoir : Portrait of a Philosopher. » *Philosophy Now : A Magazine of Ideas*, Issue 69.
- Muligo, Emmanuel. « L'indicible : Pour une étude du témoignage de Yolande Mukagasana. » En ligne : http://qspace.library.queensu.ca/jspui/bitstream/1974/7466/1/Muligo_Emanuel_201209_MA.pdf (page consultée en février 2014).
- Nazer, Mende. *Ma vie d'esclave*. France : Éditions Archipoche, 2008.
- O'Flynn, Pauline. « The Creation of Meaning : Simone de Beauvoir's Existentialist Ethics. » En ligne : <http://www.minerva.mic.ul.ie/vol13/de%20Beauvoir.pdf> (page consultée en novembre 2013).
- Prstojevic, Alexandre. « Du témoignage à la fiction. » En ligne : <http://www.vox-poetica.org/t/articles/prstojevic2012.html> (page consultée en septembre 2013).
- Sasson, Jean P. *Les filles de Sultana*. France : Éditions Pocket, 2008.
- Shariff, Norah. *Dévoilée*. Paris : Les Éditions JCL, 2007.
- Trevane, Jacky. *Fatwa*. Londres : Éditions l'Archipel, 2004.
- Villeneuve, Denis. *Incendies* (Film). 2010.
- Vintges, Karen. « Simone de Beauvoir : A Feminist Thinker for Our Times. » *Hypathia*. Vol. 14, no. 4, fall 1999. pp. 133-144. En ligne : <http://www.jstor.org/discover/10.2307/3810831?sid=21105524905773&uid=3737720&uid=2&uid=3739408&uid=4&uid=70&uid=2129> (page consultée en octobre 2013).